

Idée générale et tableau historique de la médecine moral / [J.L. Moreau de la Sarthe].

Contributors

Moreau de la Sarthe, J. L. 1771-1826.

Publication/Creation

[Paris?] : [publisher not identified], [1816]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/j8ngewq4>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

Ch. Travel

27539/P

IDÉE GÉNÉRALE

ET TABLEAU HISTORIQUE

DE LA

MÉDECINE MORALE.

PAR L. J. MOREAU DE LA SARTHE,

PROFESSEUR ET BIBLIOTHÉCAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, MEMBRE
DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.



[Encyclopédie méthodique

Médecine, vol. IX.]

[Paris. 1816.]

1887

THE UNIVERSITY OF

WELLINGTON

LIBRARY



MÉDECINE MORALE (Généralités , & table synoptique de la).

Nous avons pensé que sous cette dénomination générique & très-étendue , on pouvoit désigner , comme le sujet d'une doctrine spéciale ou du moins d'une vaste série de recherches & de méditations , ce qui constitue la haute médecine & la physiologie transcendante , c'est-à-dire , le point de vue particulier des sciences médicales , qui comprend l'étude de l'influence réciproque du physique & du moral dans l'état de santé & de maladie ; l'observation , l'emploi des effets qui dérivent de cette réaction ; l'analyse des affections sensoriales , l'exposition des maladies & du régime des gens de lettres & des artistes , enfin l'histoire des maladies de l'entendement que l'on traite dans les hospices , ou celles dont le développement équivoque occasionne quelquefois tant de trouble & d'agitation dans la société (1).

Dans l'état présent des connoissances , il n'existe aucun ouvrage , aucun genre d'enseignement qui comprenne dans son ensemble , la série des objets qui appartiennent à la médecine morale ainsi considérée ; & cependant un assez grand nombre d'ouvrages , de traités , d'essais , d'observations & de recherches , publiés surtout dans la seconde moitié du dix-huitième siècle , ne pourroient être rangés sous un autre titre , dans un dénombrement régulier & méthodique des principaux monumens littéraires de la philosophie & de la médecine : remarque qui suffiroit seule pour établir & recon-

(1) D'après l'acception dans laquelle on prend généralement les mots *moral* & *morale* , il sembleroit que l'on devroit entendre sous ce titre de *médecine morale* , la médecine considérée sous le point de vue des devoirs , des vertus , des mœurs délicates & sévères , que l'on exige dans les personnes qui exercent l'art de guérir. Nous prenons ce mot , comme on le verra , dans un sens beaucoup plus étendu , en nous rapprochant d'ailleurs de celui qui lui a été donné , dans les locutions *sciences morales* , *études morales*.

noître la médecine morale comme un corps de doctrine, comme une portion des connoissances humaines.

Les nombreux objets de recherche & de méditation que comprend ce genre d'étude, nous paroissent naturellement se ranger sous deux titres principaux ou généraux.

1°. La médecine morale proprement dite;

2°. La médecine mentale, y compris la psychologie médicale & l'histoire naturelle des passions.

La médecine morale proprement dite, plutôt pratique que spéculative, fait partie, au moins dans le plus grand nombre de ses observations, de l'expérience journalière du médecin. Elle a essentiellement pour objet l'influence de l'organisation & de ses changemens, de ses variétés, sur la sensibilité, les facultés intellectuelles & morales de l'homme, dans l'état de santé & pendant le cours des différentes espèces de maladies. Très-élevée dans ses considérations, elle ne craint pas de se placer sur les limites de la philosophie ou même de les dépasser, pour s'occuper d'une manière spéciale des lois, des phénomènes de l'entendement, de ses altérations & de ses maladies, de sa réaction dans ses opérations les plus actives, & des principaux effets des passions.

La médecine mentale proprement dite ou la médecine de l'esprit, à laquelle nous avons déjà consacré un article assez étendu (*voyez MÉDECINE MENTALE*), peut être regardée comme une des divisions les plus considérables de la médecine morale.

Les titres auxquels nous avons rapporté les nombreux objets de recherche & d'observation qui lui appartiennent, ont offert successivement aux méditations du lecteur :

1°. Le tableau des maladies particulières de l'entendement ;

2°. L'histoire du délire dans les fièvres ;

3°. Plusieurs recherches sur le narcotisme & sur Fivreffe ;

4°. L'examen approfondi de l'influence qu'exercent sur les facultés intellectuelles & la sensibilité, les maladies en général, mais plus particulièrement les maladies nerveuses, les affections cérébrales, les névroses de l'abdomen, &c. ;

5°. Enfin, l'effet physique de la contention d'esprit, du genre de vie littéraire, & de l'exercice immodéré de l'ensemble ou de quelques facultés de l'entendement.

Les notions fondamentales de la doctrine des rêves, qui devoient appartenir à cette première partie, seront développées plus tard, & d'après un grand nombre de vues & d'observations qui nous sont propres. (*Voyez RÊVES, SONGES.*)

D'autres questions de médecine philosophique n'appartiennent pas moins à la médecine mentale proprement dite : telles sont principalement toutes celles qui peuvent se rapporter dans l'histoire de l'homme, au développement des impressions sen-

foriales, aux différens principes d'impulsion, d'où résultent les mouvemens volontaires & les déterminations, la doctrine de la sympathie & de l'imitation, de l'association des idées, des sensations entr'elles, & de l'association plus générale, plus étendue d'un grand nombre d'actions organiques, dans l'état de santé & dans l'état de maladie. (*Voyez PSYCHOLOGIE MÉDICALE.*)

Nous rapportons encore à la médecine morale ce qui concerne les passions, leurs phénomènes généraux ; leur expression plus ou moins profonde, plus ou moins caractérisée, & l'influence qu'elles exercent sur l'action des différens organes. Ici viendront naturellement se placer les données fondamentales de la physionomie ou l'étude des caractères des passions, soit dans leur apparition passagère, ce qui constitue la physionomie en action, soit dans leur empreinte plus ou moins forte, suivant la force ou la fréquence des divers genres de passion dans les différens individus, d'où la physionomie en repos ou la physiognomonie proprement dite. (*Voyez PHYSIONOMIE, PHYSIOGNOMONIE.*)

La médecine morale proprement dite, qui pourroit indifféremment précéder ou suivre la médecine mentale, porte essentiellement sur tous les genres de faits qui manifestent l'influence de l'état physique sur l'état moral dans l'homme, soit d'après les données les plus élevées de la physiologie, soit, & d'une manière plus directe, plus pratique, d'après ces observations délicates qui sont acquérir dans l'exercice journalier de la médecine, une connoissance si approfondie du cœur humain.

Si Cabanis avoit fourni entièrement la carrière qu'il a glorieusement ouverte, la première & la plus importante de ses considérations si éloqu Coastes sur les rapports du physique & du moral dans l'homme, embrasseroit dans son ensemble la médecine morale proprement dite, dont ce philosophe a d'ailleurs éclairé les points les plus élevés, en faisant mieux sentir qu'on ne l'avoit fait jusqu'à lui, la liaison des notions positives ou pratiques de la médecine, avec les questions les plus délicates de la saine métaphysique.

La plupart des changemens qui surviennent dans la sensibilité & dans les fonctions intellectuelles pendant le cours & par l'influence des maladies, sont évidens & remarquables ; ils sont presque évènement. L'observateur le moins attentif, le moins éclairé, manque rarement de les apercevoir, & il suffit d'un peu de sensibilité ou de maladie, pour dire avec Montaigne :

« Tout ceci s'entend de l'ame & du corps, » unis par étroite cousture, & s'entre-communiquant leur fortune.... »

L'influence de l'état corporel & de ses variations dans l'état de santé sur le moral est plus cachée, plus délicate ; elle ne fait point spectacle, & placée en grande partie dans les régions les moins accessibles de la haute physiologie, elle ne

présente que rarement quelques-unes de ces circonstances extraordinaires & prodigieuses, à l'aide desquelles on est toujours sûr d'attirer l'attention de la multitude, dans toutes les classes de la société.

Parmi ces rapports plus difficiles à saisir, il faut placer au premier rang ceux qui se rapprochent d'une manière plus spéciale de l'anthropologie. Nous y comprendrons ce qui concerne la nature de l'homme, l'influence du mode d'organisation qui lui est propre, sur sa supériorité morale, sur l'étendue & le caractère de ses facultés intellectuelles, & l'influence non moins évidente sur les mêmes facultés, des différences organiques qui appartiennent à la révolution des âges, à la nature du sexe, au caractère des races ou des tempéramens.

Les rapports du physique & du moral, dans l'état de maladie, sont beaucoup plus faciles à reconnaître, ainsi que nous venons de le remarquer. Ils attirent, en effet, l'attention de tout observateur un peu attentif dans l'exercice de la médecine, & tiennent cependant, sous plusieurs points de vue, à des questions de philosophie d'une grande difficulté & d'une grande élévation.

La violence, la gravité de la maladie, ne contribuent pas autant à cette action du physique sur le moral, que l'on est généralement porté à le croire. « Le courage de la mort, a dit un philosophe, dépend de la dernière maladie. » En

effet, la nature, le siège des souffrances, sont beaucoup plus importants à considérer que la violence de leurs symptômes dans les changemens qu'ils exercent sur les opérations de l'entendement & les affections de l'ame. On doit les étudier successivement dans les altérations aiguës, dans les indispositions habituelles & dans les maladies chroniques.

Le délire fébrile, le narcotisme, l'ivresse, appartiennent particulièrement à cette première classe d'altérations.

Les différentes espèces de rêves, les nuances, les variétés dont l'hystérisme & l'hypocondrie sont susceptibles, certaines altérations partielles de la mémoire, & quelques aliénations consécutives se présentent comme les principaux objets qu'il est nécessaire de développer dans l'histoire aussi curieuse qu'intéressante des nombreux effets des maladies chroniques, & de cette foule d'altérations morbides qui constituent l'état d'infirmité ou d'indisposition dont les exemples sont si fréquens chez les peuples civilisés.

Telles sont, au premier aperçu, les principales séries de recherches qui appartiennent à la médecine morale. Afin d'en montrer rapidement & dans un seul coup d'œil l'enchaînement & le vaste ensemble, nous en offrons le dénombrement & la classification dans une table synoptique composée & tracée, d'après les idées qui ont dirigé d'Alembert, dans le tableau des connoissances humaines.

TABLe SYNOPTIQUE

DES OBJETS QUE COMPRENNENT LA MÉDECINE MORALE ET LA PHYSIOLOGIE DES PASSIONS.

LA MÉDECINE MORALE

Doit comprendre l'histoire naturelle des passions, l'étude & le traitement des maladies mentales, l'influence réciproque de l'organisation sur les affections de l'ame & des affections de l'ame sur l'organisation. Elle embrasse une grande variété d'objets et de questions que nous croyons pouvoir rapporter à deux principaux titres, savoir :

1^o. LA MÉDECINE MORALE PROPREMENT DITE,

Ou l'examen de l'influence de l'organisation sur les facultés intellectuelles, dans

L'ÉTAT DE SANTÉ.

- 1^o. Nature physique, caractères de l'homme en général;
- 2^o. Organisation particulière du cerveau, des sens, des organes d'expression ou de la physionomie;
- 3^o. Races ou variétés de l'espèce humaine;
- 4^o. Tempéramens, complexions;
- 5^o. Particularités organiques individuelles;
- 6^o. Ages & sexes;
- 7^o. Climats & régions.

Phénomènes particuliers des systèmes nerveux & musculaires qui se rapportent à l'imitation, à l'association, à la périodicité, l'habitude, &c.

L'ÉTAT DE MALADIE.

- Maladies aiguës
- Indispositions, maladies chroniques

LES PASSIONS,

Dont l'expression & l'effet général se rapportent aux affections.

L'ENTENDEMENT.

- convulsives*
- oppressives*
- expansives*
- Son influence sur l'organisation, constatée par les effets
- Ses maladies

- 1^o. PerverSIONS mentales & morales générales;
- 2^o. Délires fébriles;
- 3^o. Narcotisme;
- 4^o. Ivresse.

- 1^o. Rêves, coquemar, somnambulisme;
- 2^o. Hystérisme, érotisme;
- 3^o. Hypochondrie symptomatiques
- 4^o. Mélancolie ou
- 5^o. Démence consécutives.

Altérations particulières de la mémoire. La colère, ses degrés & ses variations, la fureur, l'horreur, la douleur corporelle, la terreur, la rage, le désespoir, la joie spasmodique, l'emporement. Crainte, jalousie, tristesse, affliction, découragement, regrets, chagrin, haine, &c.

Orgueil, admiration, plaisir, compassion, &c., bienveillance, attendrissement, amour. 1^o. de la contention générale d'esprit. 2^o. de l'attention, de la méditation. 3^o. de l'exercice forcé de la mémoire. 4^o. de l'imagination & de l'enthousiasme.

- Délires essentiels } exclusifs.
- } mélancoliques.
- } maniaques.
- Démences. } Infantile.
- } Idiotisme.

Les différens articles qui se trouvent indiqués dans cette table synoptique feront traités à leur place dans ce Dictionnaire, & déjà plusieurs ont été présentés à la méditation de nos lecteurs. (*Voyez* AFFECTION DE L'ÂME, AIMANT (Magnétisme animal), MANIE, MÉDECINE MENTALE, MÉMOIRE, MESMÉRISME, MÉLANCOLIE, &c.)

Nous nous bornerons, dans ces considérations générales, à tracer rapidement l'histoire de la médecine morale proprement dite & du progrès des connoissances & des observations qui se rattachent d'une manière directe à la médecine mentale & à la physiologie des passions.

L'origine de la médecine morale remonte d'une part aux premières peintures des caractères extérieurs des passions par les poètes les plus anciens, & d'une autre part aux usages, aux institutions civiles & religieuses, où l'on peut reconnoître le dessein d'exercer une influence quelconque par un régime particulier & les habitudes diététiques plus ou moins bien appropriées à un pareil usage.

Nous admettrons trois grandes époques ou périodes d'une inégale durée dans la succession des connoissances, concernant la médecine morale; savoir :

1^{re}. Époque. — Origine & temps anciens de la médecine morale.

2^e. Époque. — Moyen âge & temps modernes jusqu'au dix-huitième siècle.

3^e. Époque. — Seconde moitié du dix-huitième siècle & commencement du dix-neuvième : époques, dont l'histoire très-variée, très-étendue, ne se bornant pas aux maladies mentales proprement dites, & aux objets qui appartiennent à la médecine morale d'une manière directe, doit comprendre en même temps & sous le même point de vue les erreurs populaires, les superstitions les plus excéntriques & les maladies générales de l'esprit humain.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Origine et temps anciens de la médecine morale.

La médecine morale, comme la médecine générale, remonte sans doute aux temps les plus reculés, & l'on en trouve quelques traces dans les principaux monumens littéraires de l'antiquité; il est même probable qu'avant les temps historiques, le trouble, les agitations de l'âme, certaines maladies de l'esprit, attirèrent assez fortement l'attention, pour donner lieu à des remarques importantes. L'aliénation mentale n'est peut-être pas même une maladie tout-à-fait inconnue chez les sauvages ou chez les peuples demi-civilisés.

Le principe du mouvement, la cause de la mort & de la vie, le siège des passions ou la nature des rêves, ont donné lieu, dans cette enfance sociale, à des pratiques ou à des opinions plus ou moins motivées.

Nous savons, d'après le récit de l'un des voyageurs modernes les plus instruits, Van-Couver, que chez quelques peuplades des îles de la mer du Sud, il existe des opinions arrêtées, sur les entrailles considérées comme le siège de la vie & du sentiment.

« Je cherchois en vain, dit le célèbre voyageur, à leur faire entendre comment les opérations intellectuelles se passent dans la tête. Ils fourioient d'un air ironique, & répondoient que si les choses étoient ainsi, on ne verroit pas souvent le crâne impunément percé ou enfoncé par un coup de casse-tête, tandis que les blessures des entrailles sont toujours mortelles. » Ils savoient très-bien ajouter à cette remarque, qu'il est évident que les effets de la peur & de plusieurs autres affections morales portent évidemment sur l'estomac & sur les intestins. Du reste, les usages, les mœurs de plusieurs nations, dont la civilisation est à peine commencée, nous offrent certaines aberrations de l'esprit & différens effets de l'imagination ou des passions que l'on doit au moins indiquer dans une histoire de la médecine morale. Ainsi, nous trouvons chez plusieurs de ces peuples, les premières traces des superstitions & des maladies les plus honteuses & les plus anciennes de l'esprit humain, de la magie, de l'astrologie, de l'onéirocritie (1), &c., &c.

Plusieurs sauvages ont, surtout, relativement aux rêves, des opinions qui diffèrent très-peu des maladies mentales les plus évidentes. Persuadés que, pendant le sommeil, l'âme se trouve complètement séparée du corps, ils pensent que dans cette absence momentanée, elle a été éclairée d'une lumière nouvelle, furnaturelle, & regardent les songes comme des espèces de révélations. Des rêveurs ou des hommes chargés de rêver, accompagnent les armées, &, suivant certaines idées profondément établies, il y a un ordre de songes imposans & solennels, dans lesquels la chose qui s'est montrée doit avoir la plus grande influence sur la vie & le bonheur de celui qui a rêvé.

Le culte des différentes idoles appelées *fétiches* & *manitous*, & les différentes coutumes & pratiques concernant la divination, nous montrent, chez plusieurs peuplades sauvages, des altérations non moins graves de la raison, & nous prouvent qu'au moment où il commence à peine à se développer, l'esprit humain s'égare & s'abandonne aux plus folles illusions.

Les exemples de courage donnés par les prisonniers américains au milieu des plus affreux

(1) L'art de deviner & de prédire par les songes.

supplices, cette force morale, cette exaltation d'héroïsme qui paroît commander à la douleur ou en retenir du moins les signes, en apparence les plus involontaires, nous présentent d'autres expériences sur l'humanité qui ne doivent pas être étrangères aux philosophes quand ils parcourent rapidement les différentes époques de la civilisation, pour y recueillir les faits qui rentrent dans la médecine morale & la psychologie médicale.

Nous trouvons également, dans les temps les plus anciens, la trace ou les monumens d'observations faites avec soin, sur les principaux caractères des passions.

Les livres sacrés des Hébreux & les poèmes d'Homère, que Barithélemy appelle *les livres sacrés des Grecs*, nous offriroient facilement plusieurs de ces traces, & la preuve que, dans les temps dont ils rappellent le souvenir, la sensibilité & la raison humaine étoient susceptibles des plus grands égaremens dans le trouble & les agitations de l'ame.

Le régime prescrit par Moïse, les observances, les pratiques auxquelles il avoit asservi avec tant de soin le peuple juif, supposent, ainsi que plusieurs autres institutions très-anciennes, une connoissance du moins empirique, des rapports du physique & du moral dans l'homme, & de la possibilité de rendre certaines croyances, certaines vertus plus faciles par un régime particulier.

A cette époque reculée on trouve déjà établies d'une manière presque générale les maladies les plus graves ou les plus opiniâtres de l'esprit humain, l'astrologie, l'onéïrocritie, la croyance à la magie, aux spectres, aux évocations, &c. Pour le prouver, il suffiroit de rappeler les évocations de la *Pythonisse* d'Endor, la *Zoantropie* de Nabuchodonosor, l'*Interprétation des rêves* de Pharaon. Quant à la maladie de Saül, il est facile d'y reconnoître tous les caractères d'un délire maniaque, en tout comparable aux maladies de ce genre qui s'observent tous les jours dans nos hospices. Ce seroit peut-être ici l'occasion de parler aussi du fanatisme des curètes ou prêtres de Jupiter, des cérémonies orphiques & de ces différentes espèces de folies ou de superstitions qui, comme la peste & plusieurs autres maladies contagieuses, ont passé de l'Orient dans plusieurs contrées de la terre, qu'un climat plus doux sembloit devoir préserver à jamais de ce double fléau (1).

En parcourant avec attention l'histoire des

(1) Vide Galenum, *de Sanitate tuendâ*, *Linacro vert.*, lib. 1, p. 218, & Schulz, *Hist. Medicine*, pag. 85. En faisant cette citation, nous devons ajouter, d'après le savant Sprengel, que ces solennités qui s'associoient dans le temple d'Esculape à Pergame, à l'emploi d'une diététique raisonnée & régulière, remontent à une antiquité peu reculée, à 460 ans avant J. C., tout au plus.

Anciens, on pourroit d'ailleurs y découvrir quelques institutions ou quelques usages qui se rapportent plus directement à la médecine morale.

D'après Galien on pourroit faire remonter jusqu'à l'Esculape de Pergame & aux solennités de son culte cette heureuse réunion. Suivant ces rites, on employoit contre plusieurs maladies une direction nouvelle & plus convenable des passions. Si, par exemple, on apercevoit quelques symptômes d'effervescence & d'agitation chez un malade, on pensoit alors qu'il étoit utile de réprimer sa mobilité & de fixer son attention en le portant à écouter un poème, un hymne ou toute autre composition poétique. Certains temples & plusieurs institutions religieuses de l'ancienne Egypte, bien antérieures à l'origine de la médecine grecque, paroissent, pour un médecin philosophe, avoir eu le traitement de la mélancolie pour objet.

Les ressources puissantes & variées d'une médecine morale se trouvoient réunies dans ces établissemens. On y agissoit sur le corps en général par un régime sévère & nouveau dans toutes ses circonstances; sur le système nerveux en particulier, par des chants agréables & le pouvoir d'une douce mélodie; sur tous les sens, sur l'ame, sur l'imagination, par l'attrait du plus beau site & par tous les moyens capables de consoler ou de guérir les esprits malades, en parvenant à les tromper, les calmer ou les distraire.

« Les institutions de ce genre, dit M. Pinel, ont fait la gloire des anciens prêtres de l'Egypte. Jamais peut-être on n'a déployé, pour un but plus louable, toutes les ressources industrieuses des arts, les objets de pompe & de magnificence, les plaisirs variés des sens, l'ascendant puissant & les prestiges du culte. Ces anciens établissemens, si dignes d'être admirés, mais si propres à contraster avec nos mœurs modernes & l'état de nos hospices, ne montrent pas moins le but qu'on doit se proposer dans tous les rassemblemens publics ou particuliers de mélancoliques: patience, fermeté, sentimens d'humanité dans la manière de les diriger, assiduité constante dans le service pour prévenir les emportemens & l'exaspération des esprits, occupations agréables & assorties à la différence des goûts, exercices du corps variés, habitation spacieuse & plantée d'arbres, toutes les jouissances & le calme des mœurs champêtres, &, par intervalles, une musique douce & harmonieuse, &c. »

La connoissance & l'emploi des préparations opiacées remontent aussi à la plus haute antiquité chez les peuples de l'Orient, & sans doute les népenthès dont parle Homère, étoient de beaucoup antérieurs au siècle & à la nation qui ont été illustrés par ce grand poète (1).

(1) Voyez Pinel, *Traité de l'Aliénation mentale*, 2^e édit., pag. 259 & 260.

L'usage de l'ellébore, & les circonstances variées de sa préparation & de son emploi, qui sont également très-anciens, appartiennent, sous quelques rapports, à la médecine morale. On attribuoit plus particulièrement à cette substance des propriétés remarquables dans le traitement de la folie, & d'après une tradition qui se perd dans la nuit de l'antiquité la plus fabuleuse. Les anciens historiens, ou plutôt les anciens poètes qui ont environné de circonstances merveilleuses les commencemens des peuples & l'origine des sciences, rapportent qu'un berger, appelé *Mélampe*, guérit les filles de Proetus que la colère de Bacchus avoit rendues folles, en n'employant d'autre remède que le lait de ses chèvres, auxquelles il avoit fait manger de l'ellébore. Ce récit, quoiqu'évidemment fabuleux, ne prouve pas moins que très-anciennement, l'on connoissoit les grands écarts de l'esprit & les maladies de l'ame; que très-anciennement aussi on s'étoit occupé de moyens propres à les guérir, & que certaines causes morales, dépendantes de la religion, avoient pu exciter dans certaines circonstances les dérangemens les plus graves de la raison (1). On trouve, au reste, dans la langue grecque plusieurs mots pour exprimer les différentes maladies de l'esprit. Les mots *paraphrônes*, *paraléros*, *maniacos*, étoient employés, par exemple, pour désigner l'aliénation en général. Les dénominations par lesquelles on indiquoit plusieurs égaremens de la raison, avoient quelquefois rapport à différentes circonstances qui frappoient davantage dans les différens symptômes de ces maladies. Ce qu'on appeloit *léros* étoit une espèce de démence ou de radotage. Le délire de Saül, les fureurs d'Oreste, les mouvemens violens & passionnés de l'ame, dont plusieurs héros d'Homère présentent des exemples, prouvent d'ailleurs que les agitations de la nature morale, comme les phénomènes les plus imposans de la nature physique, ont excité très-anciennement l'attention des observateurs & l'imagination des poètes. La démence d'Ajax, dans Sophocle, est développée d'après une connoissance approfondie du cœur humain. On la voit dans ses rapports avec les grandes passions & les grandes infortunes, dont la violence trouble la raison & produit ces actions défordonnées & ce délire qui excitent dans l'ame des spectateurs un intérêt, une pitié dont ils voudroient vainement se défendre. La folie, dit Laharpe, est comme l'enfance; elle intéresse, parce qu'elle ne trompe pas. Suivant le même auteur, une pareille situa-

tion est dramatique, lorsque, dans ses accès, il échappe des choses vraies, senties, où l'ame, se trahissant elle-même, se peint par des mots qui sortent d'une tête en désordre & nous frappent comme des éclairs dans la nuit (1). C'est ainsi que Sophocle nous montre Ajax.

Les positions dans lesquelles il le fait agir, les traits, les symptômes de sa maladie qu'il expose ou qu'il rappelle dans différens récits, ne permettent pas de douter que les Anciens n'aient connu, dans toutes les nuances & ses gradations, la manie que les perturbations morales les plus vives peuvent exciter, & qui portent le plus souvent au suicide, les malheureux qui en sont atteints, lorsque, dans un moment de rémission, ils aperçoivent la honte, la gravité de leur mal ou l'excès de leur infortune. Suivant la fable inventée ou adoptée par Sophocle, son héros passe par tous ces degrés de désordre & de souffrance morale. D'abord furieux & ensuite complètement aliéné, il se méprend sur les objets de son cruel ressentiment, & massacre des bergers & des troupeaux, en croyant exercer sa vengeance sur Ulysse & sur les Atrides.

Ulysse protégé par Minerve, voit, sans en être reconnu, ce terrible Ajax, qui se vante à lui d'avoir tué les fils d'Atride, & de conserver le roi d'Ithaque pour le faire périr dans les raffinemens d'un long supplice.

Ulysse éprouve tout ce qu'un sage doit sentir à la vue d'un pareil spectacle. « Ah! dit-il à son génie tutélaire, je le vois, & suis ému de pitié; loin de moi la pensée d'insulter à l'infortune, même d'un ennemi! Combien je suis effrayé de son changement! mon cœur en a frémi, & par un retour sur moi-même, ce grand malheur me jette dans une profonde consternation (2). »

Ajax retrouve ensuite un moment de raison. « Il est revenu de sa fureur, dit Techmès son épouse, autrefois sa captive; mais son mal n'en est que plus terrible. Plongé dans une sombre tristesse, il me fait trembler; il ignore son malheur & le connoit. » Ajax, en effet, aperçoit tout ce qu'il y a d'affreux dans sa situation, & se décide à mourir, sans pouvoir être arrêté par la vue de son enfant ni par la crainte des dieux; il se tue ensuite, après avoir fait les apprêts de son trépas avec le plus grand sang-froid & pro-

(1) *Cours de Littérature ancienne & moderne*, tom. I, pag. 365.

(2) Laharpe traduit ainsi, avec le secours de la poésie, ce beau passage de Sophocle :

« Je le vois & le plains; loin de moi la pensée
 » D'insulter au malheur, même d'un ennemi.
 » Quel affreux changement! tout mon cœur a frémi.
 » Je dois vous l'avouer, son infortune extrême
 » Par un retour secret m'a consterné moi-même.
 » Que sommes-nous, hélas! nous, fragiles humains,
 » Fantômes passagers, vains jouets des destins. »

(1) Cette cure attribuée à Mélampe, & cette folie des jeunes filles de Proetus & de plusieurs autres jeunes filles d'Argos, qui se croyoient métamorphosées en génisses, par la colère de Junon, ont été rapportées par Apollodore, & rappelées ensuite par Virgile dans sa dixième églogue.

noncé un monologue très-long, & rempli de ces idées profondes, de ce que les Anciens appeloient *novissima verba*, les dernières paroles, les paroles de mort, auxquelles ils attachoient quelque chose de sacré & de religieux (1). Tout cet ouvrage de Sophocle nous offre, dans l'antiquité, un de ces monumens de haute littérature & de philosophie qu'il est impossible de ne pas rappeler dans une histoire de la médecine morale.

Nous pourrions rapprocher de ces remarques de Sophocle les observations d'Hérodote, sur la maladie des Scythes, attribuée à Vénus Uranie; la peur ou terreur nocturne dont il parle dans son livre VII, & une espèce particulière de convulsionnaires qu'il désigne sous le nom d'*Eutératiques*.

Il seroit aussi long que superflu de parcourir l'histoire philosophique & littéraire de l'antiquité, avec le dessein de recueillir les notions isolées, les

(1) Les beautés graves d'une poésie épique ou dramatique ont des rapports intimes avec la morale ou la philosophie, surtout quand elles sont employées à exprimer des traits fournis par une connoissance approfondie du cœur humain. On ne sera donc pas surpris que nous ayons autant insisté sur cet ouvrage de Sophocle, & l'on nous permettra sans doute de rappeler ici la belle traduction en vers du monologue d'Ajax par Laharpe.

Oui, le glaive est tout prêt; il va finir ma vie.
Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
Placé dans les rochers où l'a fixé ma main,
Il présente la pointe où s'appuiera mon sein.
Ce don d'un ennemi que la Grèce déteste,
Ce fer, présent d'Hector, qui dut m'être funeste,
Aujourd'hui seul remède aux horreurs de mon sort,
Read un dernier service à qui cherche la mort.
O vous, ô dieux puissans, exaucez ma prière :
Je ne demande pas une faveur trop chère ;
Mais au moins dans l'instant où je perdrai le jour,
De Teucer en ces lieux, dieux, hâtez le retour.
Que Teucer me retrouve, & qu'il rende à la terre
Le cadavre sanglant de son malheureux frère,
De peur qu'un ennemi, prévenant ses secours,
Ne m'abandonne en proie aux avides vautours.
Que le fils de Maïa, qui sur les rives sombres,
Des pavots de son sceptre endort les tristes ombres,
Dans le dernier sommeil suspendant mes ennuis,
Y plonge mollement mes mânes assoupis.
Vous, filles de la nuit, déités implacables,
Qui, la torche à la main, poursuivez les coupables,
Ministres des enfers, dont le regard vengeur
Observe incessamment le crime & le malheur,
Je vous invoque ici puissantes Euménides,
Voyez ce que m'ont fait les injustes Atrides.
Auteurs de tous mes maux, leur superbe mépris
Insulte mon trépas : payez-leur-en le prix ;
Qu'ainsi que par mes mains ma vie est terminée,
La main de leurs parens tranche leur destinée ;
Que les Grecs soient punis & leur camp ravagé,
N'en épargnez aucun, tous ils m'ont outragé.
Soleil, arrête-toi dans ta course divine,
Détourne tes chevaux aux murs de Salamine.
Raconte à Telamon, chargé du poids des ans,
Et les destins d'Ajax & ses derniers momens.
O combien ce récit va frapper sa vieilleesse !
Oh ! qu'il va de ma mère affliger la tendresse !

traits épars qui appartiennent à la médecine morale. Bornons-nous à considérer sous ce point de vue, & dans un rapide coup d'œil, les auteurs les plus considérables & la disposition générale des mœurs & des connoissances chez les Anciens.

Hippocrate se présente le premier à notre examen. Il s'éleva, comme on fait, contre plusieurs préjugés de son temps, avec cette force de raison qui caractérise l'esprit philosophique chez tous les peuples & dans tous les siècles; ce fut lui qui le premier refusa d'appeler maladies sacrées certaines maladies plus graves que les autres, en disant qu'aucune lésion du corps humain ne pouvoit mériter ce nom, puisque toutes les maladies remontent à des causes physiques ou naturelles.

On trouve plusieurs traits non moins éloignés des opinions vulgaires dans le beau livre sur les airs, les eaux & les lieux (*de Aere, aquis & locis in homine*), mais principalement l'opinion si souvent rappelée & citée sur les rapports du climat avec le caractère national & la nature des gouvernemens.

Du reste, le *Traité des Songes*, attribué à Hippocrate, est évidemment supposé; ce philosophe ne paroît pas s'être occupé d'une manière spéciale d'une question quelconque de médecine mentale ou morale; seulement, en parcourant ses écrits, on y trouve qu'il a connu l'hydrophobie, ainsi que plusieurs autres médecins de l'antiquité; on voit aussi qu'il a porté son attention sur la terminaison de la manie, la pavor ou frayeur nocturne (1), quelques symptômes des rêves ou du délire (2); mais plus particulièrement la mélancolie, qui porte les jeunes vierges au suicide (3), dans les circonstances d'une puberté laborieuse, genre d'aliénation tout-à-fait semblable à celui des jeunes Milésiennes, dont l'exemple se renouvela à Lyon dans le sixième siècle.

On ne peut terminer ces réflexions sans se rappeler la réponse généreuse d'Hippocrate au grand roi de Perse, & la sagacité avec laquelle il prouva, à la cour d'un roi de Macédoine, que toute l'efficacité de la médecine pouvoit dépendre, dans de certaines circonstances, d'une connoissance approfondie du cœur humain : conduite qui fut imitée dans la suite, mais avec beaucoup moins de simplicité, par Erasistrate & par Galien.

La peste d'Athènes, comme tous les grands fléaux, dut présenter sans doute plusieurs traits qui mériteroient d'être recueillis dans une histoire de la médecine morale. Nous citerons seulement l'altération profonde, la perte de la mémoire, qui formoient un des symptômes de cette maladie, & qui n'a point échappé à l'attention de Thucydide.

(1) *Aphorismes* 53 & 24, liv. VIII.

(2) *De Morbis virginum*, pag. 358; *de Naturâ muliebri*, pag. 359.

(3) *Aphorismes*, §. 3 & §. 6, avec les *Commentaires* de Spon, *Epidem.*, liv. VII, pag. 34.

La remarque que nous venons de faire peut s'appliquer aussi à la retraite des dix mille, qui présenta plusieurs circonstances que nous aurons occasion de rappeler.

Aristote a bien connu le délire chronique ou mélancolique. Son *Traité des Rêves* est plus estimé, & plus estimable surtout, que celui qui a été faussement attribué à Hippocrate. Les traités des animaux & de l'usage des parties présentent plusieurs traits de physiologie générale & d'histoire naturelle transcendante, qui mériteroient de fixer notre attention.

On a recueilli, dans les traditions historiques sur Alexandre-le-Grand, que cet illustre fou, qui vouloit passer pour un dieu, dans l'orgueilleuse ivresse de sa prospérité, se trouva guéri tout-à-coup de cette folie, lorsque voyant couler son sang, à la suite d'une blessure, il se rappela que les dieux, suivant Homère, n'ont point de sang, mais un fluide qui lui ressemble.

Virgile, comme Homère, a représenté souvent les passions, les grandes agitations de l'ame & certaines situations extraordinaires de la vie, qui ne sont pas étrangères à la haute physiologie (1).

Tous les amis de la littérature ancienne connoissent ce passage d'Horace sur un visionnaire assez curieux.

....., *Fuit haud ignobilis Argis*
Qui se credebat miris, audire tragædos,
In vacuo latus sessor, plausorque theatro :
Cætera qui vitæ servaret munia recto
More; bonus sanè vicinus, amabilis hospes, &c.
 (Epist. II, liv. II, v. 129.)

Celse, dont le livre peu volumineux n'est étranger à aucune des grandes divisions de la médecine, a parlé des insensés & des maniaques avec le ton d'un observateur très-exercé. On estime ses conseils sur la manière de redresser, dans certains cas, leurs croyances illusoires, & sur l'emploi alternatif de la bienveillance & de la sévérité. Celse, en outre, décrit avec détail ces moyens de répression ou de bienveillance. Il indique aussi un exercice de corps très-soutenu, comme l'un des moyens les plus efficaces dans le traitement des maladies de l'ame.

M. Pinel lui reproche d'avoir admis que, dans certains cas, on pouvoit user de violence, & même employer des punitions corporelles avec les aliénés.

Dioscoride & Plinè ont parlé du cochemar avec quelque détail.

Arétée est justement placé parmi les auteurs anciens, qui se sont occupés, d'une manière directe & positive, de différentes parties de la médecine mentale. On estime avec raison son histoire de

la manie, mais principalement ses remarques sur la disposition de cette maladie aux rechutes, sur l'excitement cérébral qui la constitue & l'enthousiasme, les nouvelles facultés qu'elle a fait naître dans quelques circonstances extraordinaires.

Arétée paroît avoir distingué le premier l'hypocondrie, de la mélancolie qu'il appelle *angor animi in unâ cogitatione fixus, absque febre*. Il a connu & décrit une variété de délire analogue à la folie des flagellans. Ces malades, dont parle Arétée, se fustigeoient avec violence dans le dessein de se rendre agréables aux dieux; ils n'étoient sous que sur ce seul point, & on les rappeloit à la raison au son de la flûte. Arétée parle en général de plusieurs maladies de l'esprit avec l'assurance & le ton d'un observateur consommé. Ainsi les grands traits de la mélancolie, & les nombreuses variétés de l'hypocondrie ou du délire maniaque, paroissent avoir souvent fixé son attention. Il semble avoir eu en partie l'occasion de voir ces modifications & ces degrés de la manie qui ressemblent à des accès d'esprit, & pendant lesquels les malades paroissent avoir appris plusieurs sciences sans maîtres, & communiqué tout-à-coup avec les Muses. Il a vu aussi dans cette maladie, les forces physiques augmentées soudain, & des exercices difficiles, peu familiers, s'exécuter avec toute la facilité que donnent l'habitude & l'expérience.

Parmi les hypocondriaques & les visionnaires dont il parle, l'un d'eux craignoit continuellement de voir tomber un vase rempli d'huile; un autre refusoit de boire dans la crainte de se voir fondre par l'humidité. « On m'a beaucoup parlé, en » outre, ajoute Arétée, d'un charpentier tout-à- » fait raisonnable dans son atelier, & qui deve- » noit maniaque aussitôt qu'il en sortoit, comme » si une secrète alliance (*cognatio*) avoit existé » entre le bon sens de cet homme & sa boutique. »

Le même auteur a distingué avec le plus grand soin le délire maniaque du délire accidentel ou fébrile; il avoit remarqué que les maniaques qui veulent être nus sont les plus furieux, qu'ils frappent ou tuent leurs esclaves, & qu'ils se frappent eux-mêmes avec violence.

Dans le siècle de Galien, la corruption des mœurs, les progrès du luxe, l'incertitude & la complication des existences devoient avoir rendu les égaremens de la raison & les maladies nerveuses plus nombreuses ou plus graves. Ce philosophe ne profita point d'un pareil état de choses pour étendre la médecine mentale. Par la nature de ses travaux, par les habitudes de son esprit, il étoit trop éloigné d'un commerce journalier avec les malades, & le vague, l'obscurité de ses théories, l'éloignoient nécessairement de ces remarques pratiques, de ces délicatesses d'observation, sans lesquelles on demeure toujours étranger à la connoissance du cœur humain. On a reproché à Galien d'avoir même éloigné les médecins,

(1) Voir, pour la description du cochemar, le liv. XII, vers. 108.

par la direction qu'il imprima aux études, d'une recherche attentive & suivie sur les maladies mentales. Ses partisans les plus célèbres dans le seizième siècle, tels que Sennert, Lazare Rivière, Plater, Heurnius, &c., crurent pouvoir expliquer & traiter les maux de l'ame comme les maladies du corps, par l'application à priori, de la doctrine des intempéries, qui enseignoit comment, par les qualités froides & humectantes, on délayoit l'atrabile, ou par quelle pratique on fortifioit, soit le cœur, soit le cerveau, afin de recréer ces viscères, suivant l'expression de Heurnius, dont la comédie s'est emparée.

On trouve cependant quelques traits relatifs à la médecine mentale, dans les volumineux ouvrages de Galien. Il a reconnu & distingué avec soin trois espèces de mélancolies, savoir : 1°. une mélancolie nerveuse générale; 2°. une mélancolie nerveuse dépendante des maladies du cerveau; 3°. une mélancolie occasionnée par le mauvais état des viscères du bas ventre. (*De Locis affectis*, lib. III, cap. 7.)

Galien a bien connu aussi le narcotisme & les effets particuliers du *conium maculatum*. Parmi les exemples curieux de délire chronique qu'il a rapportés, on distingue ceux de ce malade qui se croyoit d'argile, & de cet autre qui avoit la ferme conviction qu'on l'avoit métamorphosé en coq; tandis qu'un troisième, bien plus occupé de sa nouvelle situation, s'étoit persuadé qu'il avoit remplacé Atlas dans la noble & pénible fonction de porter le Monde.

Un petit chevreau ayant été tiré vivant du corps de sa mère, Galien, dans le dessein de connoître la première impulsion de son instinct, lui présenta plusieurs plantes différentes, parmi lesquelles le petit animal choisit le cytise. Sans répondre de l'exactitude de cette expérience, on voit aisément qu'elle ne peut avoir été faite que par un philosophe.

Oribaze & Aetius ont connu & décrit la lycanthropie. Suivant Oribaze, les lycanthropes sortent pendant la nuit; on les trouve errans dans les cimetières comme de véritables fantômes; ils ont l'œil creux & sec, le teint pâle & terreux; on les reconnoît dans le jour aux plaies & aux contusions qu'ils se font faites dans leurs courses nocturnes. Oribaze, ainsi que Paul d'Égine, a décrit le cochemar avec soin. Ce dernier a connu, sous le nom de *melancholia enthousiastica*, une espèce de délire prophétique.

Cœlius d'Aurélius a donné beaucoup plus d'attention, que tous les médecins qui précèdent, à la médecine mentale; il paroît avoir distingué le premier, la mélancolie de l'hypocondrie. Il a bien observé les causes occasionnelles, les signes précurseurs & les symptômes essentiels de la manie. M. Pinel lui attribue d'avoir eu le premier, ou l'un des premiers, l'idée d'une espèce de traitement moral pour les aliénés, au moyen d'un chef

ou gouverneur capable d'exercer un grand ascendant sur cette classe de malades. Cœlius recommande avec soin d'éviter pour les maniaques des impressions trop vives sur les organes des sens. Il veut surtout que, dans le traitement de ces malades, on emploie, avec habileté, une gravité imposante & une sensibilité vraie, une bienveillance également éloignée d'une sévérité repoussante & d'une indulgence sans bornes.

Le même auteur pensoit que, de son temps, les femmes étoient moins exposées à la folie que les hommes, ce qui peut s'expliquer d'une part par la condition des femmes chez les Anciens, & d'une autre part par le caractère d'une religion toute extérieure, & qui ne donnoit pas à l'imagination, ce ressort, cette activité, si propres à troubler la raison, & dont les effets désastreux se manifestent plutôt chez les femmes que chez les hommes.

Saint Augustin, dans le fameux livre appelé *la Cité de Dieu*, rapporte quelques traits qui se rattachent à la médecine mentale, entr'autres quelques exemples d'une apparence d'insensibilité chez certains enthousiastes. Un prêtre, dont il parle, pouvoit à volonté se rendre insensible & paroître dans un état de mort absolue. Dans cette situation, qui pouvoit se rapprocher de la catalepse, ce prêtre, auquel les plus horribles tortures n'auroient pas arraché un signe de douleur, entendoit cependant tout ce qui se disoit auprès de lui, mais comme d'un lieu éloigné.

Les auteurs anciens, poètes, médecins, philosophes, paroissent tous s'être accordés pour reconnoître une certaine disposition corporelle qui portoit davantage les hommes aux passions violentes ou haineuses, aux grandes agitations de l'ame, aux égaremens les plus graves de la raison; & cette disposition, ils l'attribuoient à une humeur qu'ils ont désignée sous le nom d'*atrabile*.

L'état de la société chez les Anciens, les mœurs, les usages n'étoient point d'ailleurs aussi propres à exciter les passions & à favoriser le développement des maladies mentales, que les dispositions sociales & les usages des Modernes. Chez ces derniers, l'existence est évidemment plus étendue, plus compliquée, pour un très-grand nombre de citoyens, & en même temps plus exposée à ces révolutions & ces caprices de la fortune, au milieu desquels il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'hommes de conserver tout son courage & toute sa raison. En outre la religion, chez les Anciens, devoit contribuer moins souvent que chez les Modernes, au développement des maladies mentales. Un éloquent sophiste a traité, dans ces derniers temps, la question de savoir si la religion moderne & le génie du christianisme ne favorisoient pas davantage les arts de l'imagination, que les religions les plus célèbres de l'antiquité. Ce problème n'est pas sans quelque rapport avec la question qui nous occupe en ce moment; & si, comme il est

impossible d'en douter, la religion chrétienne agit moins sur les sens que sur l'imagination, si elle porte davantage à la vie contemplative qu'aux jouissances terrestres ou physiques, il est hors de doute qu'elle fait perdre plus souvent de vue la nature positive des choses & ces réalités de la vie, dont le sentiment, dont le bon usage maintiennent les hommes dans les voies de la nature & sous l'empire de la raison. Sans doute plusieurs religions anciennes n'étoient pas moins absurdes que les sectes modernes les plus excentriques & les plus folles; mais leur impression passagère, superficielle, n'exaltoit ni ne troublait les esprits, & n'opposoit pas aux affections les plus naturelles, aux intérêts ordinaires de la vie, un nouveau genre d'intérêts, d'habitudes & de passions. Le combat continu dans la religion moderne entre ces deux ordres d'affections & de motifs d'action morale, l'empire des idées abstraites, l'exaltation des esprits, le sentiment, le desir des vertus les plus difficiles, ne peuvent nécessairement dépasser une certaine limite sans troubler les esprits foibles & les disposer à plusieurs maladies mentales.

On pourroit même dire que les choses miraculeuses que l'on a attribuées aux pieux enthousiastes de la Thébaïde, n'ont rien d'extraordinaire pour celui qui connoît tout ce que l'imagination, l'exaltation, peuvent exercer d'influence sur l'organisation.

Les premiers chrétiens, tels que Philon, Origène, Lactance, se rapprochèrent beaucoup des platoniciens d'Alexandrie; ils montrèrent plus ou moins de penchant pour la vie acétique, & se persuadèrent que l'illumination étoit l'état le plus voisin de la perfection absolue.

Les chrétiens, dans le moyen âge & même dans le seizième & le dix-septième siècle, mêlèrent à une religion toute mentale, certains restes de paganisme; & de cette association, de ce mélange, sortirent les superstitions les plus absurdes & les maladies les plus honteuses de l'esprit humain. Les démoniaques, assez rares chez les Anciens, se multiplièrent alors de telle sorte, que ce genre de folie se montra avec tous les caractères d'une véritable contagion. L'ancienne solennité des lustrations fut rétablie dans ces circonstances sous le nom d'*exorcisme*, tandis que d'une autre part, la flamme des bûchers attendoit les malheureux, que l'on croyoit ou qui se croyoient eux-mêmes en commerce avec les démons. On admettoit bien, à la vérité, que la venue de Jésus-Christ avoit condamné les anciens démons à l'inaction & au silence, mais on reconnoissoit des successeurs à ces derniers, dont les démonographes firent différentes classes, & qui furent souvent cités avec leurs noms ou qualités dans les affaires juridiques.

Toutes les idées sur la possession, la zoantropie, les spectres, les apparitions, les vampires, la magie, se montrèrent, prirent un degré de force & d'ascendant que l'on peut regarder comme le

caractère le plus remarquable de ces temps malheureux, dont l'histoire, qui ne fournit sans doute aucune connoissance positive, aucun trait de lumière au médecin philosophe, lui présente toutefois, relativement aux maladies mentales, une plus riche collection de faits & d'exemples, qu'aucune autre époque de l'esprit humain.

SECONDE ÉPOQUE.

Moyen âge et temps modernes jusqu'au dix-huitième siècle.

Considérations générales.

Cette seconde époque ne comprend pas seulement le moyen âge, elle embrasse aussi une partie des temps modernes, jusqu'au dix-huitième siècle, dans la seconde moitié duquel on commence seulement à donner un peu plus d'attention aux maladies mentales & à l'application des connoissances tirées de la médecine, aux grands intérêts de la société.

On ne doit pas s'attendre à retrouver dans le cours de cette époque, relativement à la médecine morale & à la psychologie médicale, des traces marquées, des progrès ou des monumens littéraires d'une certaine importance; on y donneroit même à peine quelque attention, si d'ailleurs l'ignorance, les superstitions de cette époque, les aberrations & les véanies qui en furent inséparables, n'appartenoient pas moins à l'histoire de cette considération élevée de la médecine, que les heureuses applications de la philosophie au moral des malades, & la promotion, les progrès des institutions & des travaux qui eurent pour objet le traitement & l'étude des malheureux insensés. — Nous demandons, en conséquence, qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil rapide sur cette situation humiliante de l'esprit humain, & de n'arriver qu'à la suite de ce tableau, à l'indication bibliographique des principaux ouvrages, dont quelques parties de la médecine morale furent l'objet, avant la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Les Arabes, qui conservèrent presque seuls alors le goût de l'étude & de la culture des sciences médicales, ne semblent pas avoir accordé un grand intérêt à l'observation des maladies essentielles & symptomatiques de l'esprit; il paroît cependant qu'ils avoient consacré des maisons particulières & même des hôpitaux au traitement des aliénés; ils ont connu & décrit l'hypocondrie sous le nom de *mirachia*. Ils ont parlé aussi de la véanie que Bellini a désignée sous le nom de *melancholia errabunda*, espèce de délire accompagné d'une grande mobilité musculaire, & d'une agitation qui porte les malades à sortir pendant la nuit, pour courir çà & là dans les campagnes, sans but & sans intention.

Abenzoar a cité l'exemple de la mélancolie d'une femme qui se croyoit morte, avec cette fixité d'idées, & la fermeté de conviction, qui distingue ce genre de délire chronique.

Du reste, les Arabes, sans adopter les honteuses croyances & les dégradantes superstitions de l'Occident dans le moyen âge, n'échappèrent pas entièrement à plusieurs de ces maladies. Ils s'abandonnèrent plus particulièrement & sans aucune réserve à l'astrologie judiciaire & à toutes les croyances absurdes qui pouvoient s'y rattacher.

« Cette folie, dit Bailly, est la maladie la plus longue qui ait affligé la raison humaine. On lui connoît une durée de près de cinquante siècles; elle est comme incurable; ses accès ne passent que pour renaître. Elle s'affoiblit par le progrès des lumières, disparoit quand la lumière est universelle; mais si la lumière souffre quelqu'éclipse, l'astrologie se montre de nouveau. »

Arrêtons-nous un moment sur cette disposition de l'esprit de l'homme, qui se manifesta sans doute chez les peuples de l'antiquité, mais qui prit au moyen âge, dans les premiers temps modernes, une force & un ascendant qu'elle n'a point eus à une autre époque.

L'astrologie est une branche de la divination comme la science des augures, l'oniromancie, la chiromancie, la météoscopie, &c.; elle suppose déjà quelques observations, quelques connoissances, & ce degré de curiosité & de prévoyance qui ne se développe qu'à une époque assez avancée de civilisation. Il seroit difficile de penser avec Bailly, que l'astrologie tire son origine de quelques idées scientifiques qui auroient été dénaturées, de l'abus & de l'extension de quelques opinions des anciens philosophes. Ce n'est pas ainsi que l'esprit humain procède dans ses erreurs & dans ses progrès. Vouloir connoître l'avenir, s'adresser dans ce dessein aux astres, aux *météores* les plus imposans, supposer une activité d'influence & des propriétés merveilleuses à tout ce qui est imposant ou terrible, est une des premières erreurs, ou plutôt un des premiers pas de l'esprit humain. C'est la philosophie seule qui aperçoit les véritables rapports des choses & les influences réelles des grands phénomènes de la nature sur l'homme. Le vulgaire de toutes les classes n'entend rien à cette recherche. Des rapprochemens inexacts entre des événemens qui se succèdent, cette succession ou la coïncidence, prises pour une liaison entre un fait que l'on appelle *cause* & un autre fait que l'on appelle *effet*, voilà ce qui arrive le plus souvent, voilà ce qui a porté les hommes, & ce qui porte encore le petit peuple à l'astrologie & à tous les procédés de divination. C'est une maladie inséparable de toute curiosité sans jugement & d'une prévoyance sans lumière. Plus tard, certains hom-

mes, moins crédules & plus instruits, ont su tirer parti de la maladie populaire de l'astrologie, l'entretenir même & la fortifier. Dans ce dessein, ils ont sûrement été jusqu'à employer, au besoin, les connoissances exactes sur la nature, ce qui arrivoit encore naguère parmi nous, lorsque, pour appeler ou faire cesser la pluie, les moines faisoient sortir des reliques à propos & d'après l'indication d'un bon baromètre; ou les douleurs de quelques-uns de leurs frères affectés de rhumatisme. Rien, dans la marche de l'esprit humain, ne commence par la véritable science & par la saine philosophie, mais bien par l'erreur, par les préjugés, les croyances absurdes & mensongères, dont les grands hommes qui contribuent ensuite le plus aux progrès de la civilisation, ne guérissent jamais entièrement la pauvre humanité. Du reste, l'astrologie elle-même est une erreur moins ancienne que la foi aux oracles des fétiches.

D'autres maladies de l'esprit humain, bien plus graves, bien plus désastreuses que l'astrologie, se manifestèrent dans le moyen âge, & continuèrent long-temps encore après la renaissance des lettres en Europe. Cette longue suite de siècles fut remarquable par des superstitions, par des aberrations mentales, diversement désignées par les historiens, & qui différoient peu des altérations profondes de l'intelligence, que l'on traite aujourd'hui comme des maladies essentielles dans les grands établissemens qui ont été fondés en Europe en faveur des aliénés.

« La magie, dit Bordeu, l'astrologie judiciaire, ensuite les fées, les forciers, les sorts, les enchantemens, occupoient les esprits frappés de quelques traits de lumière encore mal aperçus. La forcellerie & la féerie avoient succédé aux idées poétiques des nymphes, des naïades, des faunes & des chèvre-pieds. De languissantes rêveries, effets d'un crépuscule de raison qui commençoit à prendre le dessus, entretenoient un fond de mélancolie & de timidité qui faisoit voir des loups-garous & le sabbat, partout où les ennemis de la religion avoient porté leurs pas, & dans tous les lieux sombres & retirés. Les *Broxes* espagnols tenoient leurs assemblées dans les Pyrénées qu'Hercule avoit parcourues, que les dieux païens avoient habités. On trembloit au seul récit de ces rêveries. Cette espèce de maladie, cette sorte d'épidémie, qui étoit, comme les autres, du ressort des médecins, étoit aussi trop enracinée pour être combattue par une méthode bien fixe & bien raisonnée. »

Ces différens genres de folies populaires ou générales, dont Bordeu touche en passant la véritable cause, ont leur place marquée dans le volumineux catalogue des maladies de l'homme. Elles peuvent être ramenées par le médecin philosophe aux délires chroniques, à l'illusion fixe sur une série, ou sur plusieurs séries d'idées que l'on a dé-

lignées, d'une manière inexacte, sous le nom de *mélancolie*.

En les considérant d'une manière très-générale, il ne seroit peut-être pas impossible de les rapporter à une même origine, & de ne voir dans leur variété que des modifications d'une même espèce de foie; mais si on les soumet à une recherche plus détaillée, on découvre entr'elles des distinctions & des différences qui permettent d'en former des divisions plus marquées.

Au milieu de ces différentes aberrations, qui rentrent toutes dans les *vésanies*, l'esprit humain s'attache évidemment à deux séries d'idées qui se rapprochent continuellement, & qui cependant ne sont pas inséparables. Il veut & croit pouvoir connoître d'avance les événemens qui l'intéressent le plus, ce qu'il craint, ce qu'il espère, en un mot, l'ensemble ou quelques parties de sa destinée.

D'une autre part, il admet des causes actives, des puissances surnaturelles, amies ou ennemies, qu'il invoque sous différens noms, qu'il accuse de les maux les plus cruels, & dont il attend les biens les plus désirables.

De ces deux manières de voir, résultent d'une part, la divination, & de l'autre la psychosophie & la théosophie.

L'astrologie dont nous avons parlé, est la branche la plus considérable de la divination. Les Romains avoient leurs augures, qu'ils consultoient dans les circonstances les plus imposantes ou les plus difficiles. Les Modernes, qui traitèrent cet usage comme une superstition, admirent les épreuves juridiques, & les appliquèrent souvent aux plus minces détails de la vie privée. Dans les temps d'ignorance que nous parcourons, plusieurs autres genres de divination furent aussi mis en usage.

L'astrologie, dans son extension la plus minutieuse, fit naître la science des horoscopes. On reconnut des devins, des métoscopes, des chiromanciens, &c., &c.

Cardan, un certain Bartholomé de Rocca, le célèbre Indagine, André Corvi, se distinguèrent parmi ces fous qui croyoient exceller dans ces arts divinatoires. Le premier s'étoit occupé avec confiance des plus petits détails de la chiromancie, & se vançoit de connoître à fond les rapports des doigts & des lignes de la main avec les différentes planètes. Quelques-unes des prédictions de ces prophètes du quinzième & du seizième siècle répandirent souvent la plus grande consternation parmi les peuples; telle fut celle d'un certain Stœffler de Tubinge, qui annonçoit, pour l'année 1524, un déluge universel, déterminé par la conjonction des trois planètes supérieures dans le signe des Poissons. Ce goût de l'astrologie & de la divination en général se répandit aussi parmi les médecins, & fit établir les calendriers astrologiques propres à leur usage, dans lesquels on marquoit des jours d'élection pour la saignée, pour les purgatifs,

les cautères, les ventouses. Plusieurs médecins célèbres du seizième & du dix-septième siècle adoptèrent ces folies, & l'un d'eux, N. Stradamus, finit même par acquérir presque la réputation d'un prophète.

Du reste, on ne se borna point à vouloir connoître l'avenir par l'observation des astres; on supposa bientôt à ces signes une action, une puissance, & l'ancien système oriental de l'émanation servit d'appui à la partie active de l'astrologie. Il n'est donc pas étonnant que l'on ait donné, à cette époque, autant d'importance aux horoscopes, à l'empire des constellations; le petit peuple admettoit ces croyances par empirisme, sans examen, & les prétendus philosophes du même temps, les expliquoient par des atomes invisibles qui passaient continuellement d'un corps dans un autre, & qui, unissant dans la circulation continue tous les êtres, tous les phénomènes, toutes les existences, établissoient même une liaison entre les sphères supérieures & les sphères inférieures, les astres & les choses sublunaires; théorie à laquelle il est facile de rattacher les idées qui servent de base à certaines doctrines modernes sur le magnétisme & l'illumination.

Nous désignons sous le nom de *psychosophie* toutes les aberrations qui ont pour objet l'existence des prétendus esprits, ce qui comprend dans une même classe la mysticité, la théosophie & les superstitions les plus grossières concernant la sorcellerie & la démonomanie.

On a voulu attribuer ces idées psychosophiques & le système cabalistique, qui en est la partie la plus considérable, à une conversion poétique des atomes de Démocrite en démons ou génies, se mêlant continuellement à tous les intérêts, à tous les événemens de la vie humaine. Il est bien plus facile de voir que ces idées remontent, dans leur commencement, au fétichisme le plus absurde, & que l'on peut aisément les voir s'élever avec le temps & la civilisation jusqu'au mysticisme le plus exalté & la théosophie la plus excentrique. L'ignorance profonde, le caractère superstitieux du moyen âge, portoient naturellement à s'attacher à la partie la moins spirituelle d'une semblable doctrine. Dans le quinzième & le seizième siècle, les idées des nouveaux platoniciens & des nouveaux pythagoriciens qui prévalurent, fortifièrent cette disposition des esprits, lui donnèrent le faux air du savoir sans la rendre moins absurde, & fondèrent sous le nom de *cabale hermétique*, l'art prétendu de connoître les phénomènes les plus mystérieux ou les plus extraordinaires de la nature par un commerce intime avec les esprits.

Ces vaines théories s'introduisirent, ainsi que l'astrologie, dans la médecine.

Paracelse trouva dans cet usage de la cabale le moyen d'une immense réputation. Tour à tour, & peut-être à la fois, chiromancien & nécromancien, il fit un grand nombre de voyages, mais

principalement dans les mines de Suède & de la Bohême, pour être initié aux mystères des adeptes orientaux, ainsi que pour observer les secrets de la nature & les merveilles de la célèbre montagne d'aimant.

Loin de s'opposer à ces mouvemens défordonnés de l'esprit humain, la religion chrétienne, dont l'esprit fut le plus souvent méconnu dans tout le cours du moyen âge, parut les favoriser, & leur imprima un caractère de mélancolie & de mysticisme que l'on chercheroit en vain dans les folies & les superstitions de l'antiquité. En général, & déjà nous l'avons remarqué, la doctrine & les habitudes des Chrétiens étoient beaucoup plus favorables à la vie contemplative & au genre de délire qui en est la suite, que les idées & les pratiques religieuses des Anciens. Le combat continuel de tous les intérêts mondains ou temporels, l'exaltation des esprits par le sentiment des vertus les plus difficiles autant que par l'empire des idées abstraites, auxquelles l'imagination donnoit le plus grand charme, ne pouvoient manquer d'occasionner le plus souvent un véritable état de délire ou d'extase.

Le même fond de croyance & d'opinion conduisit, dans les dernières classes de la société, aux idées de la forcellerie ou de la magie, de la possession, des exorcismes & à tous les sentimens, à toutes les affections pénibles & tristes qu'une semblable croyance devoit entretenir & exciter.

Les malheureux habitans du pays de Labour se firent remarquer en particulier par l'espèce de conviction avec laquelle ils proclamoient les prodiges de la forcellerie; ils les reconnurent devant les tribunaux & trouvèrent des juges assez ignorans & assez cruels pour les condamner au dernier supplice, d'après ces aveux, qui n'auroient excité plus tard que l'indulgence & la commiseration (1).

La révolution opérée par Luther, loin de modérer ces dispositions, les augmenta en agitant de plus en plus les esprits, & fit prévaloir plus que jamais parmi le peuple, le goût de l'astrologie, ainsi que celui de toutes les idées concernant la magie, les forciers & les démoniaques.

Dès la fin du quinzième siècle, une bulle d'Innocent VIII donna aux inquisiteurs le pouvoir de connoître du *vice de magie*, & dans

(1) Peut-être devoit-on expliquer par cette influence & les caractères des idées religieuses dans le moyen âge, comment & par une disposition opposée à ce qui existoit chez les Anciens, on a trouvé assez constamment chez les Modernes, un plus grand nombre de fous parmi les hommes que parmi les femmes.

En effet, la religion, qui n'étoit qu'une affaire de culte chez les Anciens, qu'une occasion d'impressions agréables & passagères, devint chez les Modernes l'affaire de la vie toute entière, une chose toute intérieure, agissant constamment sur les passions, bien plus propres à s'exalter chez les femmes, & à devenir, pour elles, comme l'amour, une des causes les plus fréquentes d'aliénation mentale.

le seizième siècle le seul électorat de Trèves vit périr sur l'échafaud, dans l'espace de quelques années, pour ce prétendu vice ou crime, plus de 650 de ses habitans, la plupart d'après leur déclaration.

Une ferme croyance dans les forciers, dans la magie, à la présence, au pouvoir des démons, à la communication avec les esprits, les génies ou même la Divinité, étoient le fond de toutes ces aberrations, d'autant plus désastreuses d'ailleurs, qu'elles avoient plus d'analogie avec l'ignorance ou la tournure d'esprit de la multitude.

Les personnes dont la raison fut plus sensiblement compromise dans ces circonstances, pourroient être rangées en différentes classes, suivant la nature plus ou moins spirituelle ou plus ou moins matérielle de leur délire. D'après cette manière de voir, on placeroit dans la première les *acétiques*, les *mystiques* & les illuminés; dans la seconde, les astrologues & les théosophes hermétiques; dans la troisième, les démoniaques, les possédés; & dans la quatrième, les malheureux vivement préoccupés de l'idée des revenans ou des spectres, & dans l'histoire desquels le vampirisme se trouve placé au premier rang.

L'histoire des différens siècles que nous parcourons en ce moment, nous offre presque à toutes ses pages des exemples plus ou moins remarquables de ces différentes espèces de folie, mais surtout de la démonomanie, la croyance aux forciers, qui se montrèrent alors avec tous les caractères des véranies que l'on traite dans les hospices.

On trouve les mêmes traits d'insanité ou de démence dans la croyance aux miracles journaliers, mais surtout aux miracles qui avoient pour objet la guérison des maladies, & qui s'opéroient au moyen des reliques, croyance qui ne fut jamais dans aucun autre temps aussi profonde, aussi générale, principalement pour certaines villes, telles que Salerne ou Montpellier, qui dûrent aux cures merveilleuses de leurs patrons ou patronnes, le commencement de leur célébrité médicale. Ces croyances absurdes, ces erreurs populaires furent admises d'un commun accord par la multitude dans toutes les classes de la société. Toutefois l'effet de leur exagération dans certaines circonstances occasionna des états plus déterminés de folie ou de démence. Ainsi la démonomanie devint, dans plusieurs circonstances, chez des hommes d'un esprit plus foible, une aliénation mentale, dont les symptômes auroient dû porter des juges plus éclairés à interdire ces malades & les déclarer incapables des délits dont l'ignorance ou la mauvaise foi les avoit accusés.

Plusieurs délires convulsifs, des extases simples ou compliquées d'affections nerveuses plus ou moins graves, se manifestèrent aussi comme un effet très-visible de ces honteuses supersti-

tions ; quelques-unes de ces maladies mentales parurent même épidémiques dans certaines circonstances. On vit, par exemple, régner en Hollande, sous le nom de *danse de Saint-Jean*, un délire épidémique qui portoit ceux qui en étoient atteints, à courir dans les rues en chantant, en sautant, en se livrant à toutes sortes de mouvemens & de gesticulations.

Il y eut dans d'autres pays des démonomanies & des délires épidémiques convulsifs, comme des dyssenteries & des fièvres malignes.

De pareilles extravagances se reproduisirent à plusieurs autres époques & dans plusieurs pays.

Les délires, les extases, les contemplations cataleptiques de plusieurs dévots personnages des deux sexes, d'illuminés & d'enthousiastes à différens degrés, devroient aussi être rappelés dans le tableau que nous traçons, si le nombre, la multitude des faits & des considérations qui nous pressent, ne nous faisoient pas la loi de nous borner à des esquisses rapides & à de simples indications.

Il importerait aussi de faire rentrer dans l'histoire de la médecine morale, ce qui concerne la discipline de plusieurs ordres religieux, l'influence de leur régime, de leur genre de vie, sur la prétendue perfection morale qu'ils vouloient atteindre ; d'y rapporter en particulier l'usage d'*amoindrir le moine* ou de saigner à certaines époques dans plusieurs ordres, pour rendre la résignation ou la chasteté plus facile, & le résultat curieux d'un grand nombre d'expériences sur l'humanité, que la vie monacale présenteroit au philosophe, dans la direction nouvelle ou la contrainte de l'imagination, des passions mondaines, des besoins physiques & des affections les plus naturelles à l'homme.

La science médicale, l'histoire de l'homme en général, & la psychologie philosophique en particulier, dûrent nécessairement se ressentir de ces dispositions qui entraînoient toutes les pensées & les sentimens vers les théories les plus absurdes & les superstitions les plus honteuses.

L'alchimie, la philosophie scolastique, les recherches & les spéculations les moins propres à l'observation, aux principes du goût, à la connoissance de la vérité, étoient le sujet de la plupart des écrits, l'objet de tous les travaux de cette époque. Bacon, Descartes, Locke, appelèrent en vain les idées de leurs contemporains vers l'étude positive de l'homme, & sur la nécessité de comprendre dans cette étude le moral & le physique, ce que l'illustre chancelier de Verulan appeloit *la grande alliance*, ou la doctrine de la réaction, ou de l'influence réciproque des affections de l'ame sur les affections corporelles, & de celles-ci sur les affections de l'ame.

Huarte, Guiblet, Maubec, Lamy, de la Chambre & cette foule d'écrivains qui s'occupèrent de physiognomonie, & que Lavater a quelquefois cités avec éloge, n'eurent que très-rarement le mérite de rassembler quelques faits dont la mé-

decine morale puisse s'enrichir, & que l'on ne peut trouver que difficilement au milieu des explications hypothétiques dans lesquelles ils les ont enveloppés. Les hommes les plus éclairés de cette époque étoient presque tous également placés, relativement à la connoissance physiologique & psychologique de l'homme, dans le faux jour de la philosophie scolastique, & n'osoient qu'à peine montrer quelques doutes sur la réalité de la magie, de la possession, des causes surnaturelles des maladies, des horoscopes, de l'astrologie & de l'alchimie (1).

Quelques hommes cependant eurent assez de courage d'esprit & de lumières, dans ce temps de ténèbres, pour vouloir dissiper ce prétendu merveilleux & y découvrir le petit nombre de faits qui appartiennent à la médecine mentale & à l'histoire de la nature.

Wierus, l'un de ces hommes, éleva plus fortement & plus courageusement qu'aucun autre la voix contre une partie de ces folies, qui s'étendoient, comme par degrés & filiation de superstition, de la croyance la plus vulgaire aux forciers, à la médecine théurgique & à la philosophie hermétique.

Sans attaquer d'une manière directe l'existence des démons ou des esprits, il s'attache à expliquer d'une manière naturelle, la plupart des choses merveilleuses qu'on leur attribuoit ; il découvrit même les propriétés narcotiques de plusieurs onguens ou de plusieurs emplâtres, que l'on regardoit comme des talismans ou des amulettes, & prouva qu'il ne falloit pas accorder plus de confiance aux guérisons que l'on disoit opérées par les reliques. Il ne voyoit dans le cochemar ou l'incube que l'effet d'une mauvaise disposition corporelle, & rien n'est plus touchant que les observations qu'il adresse au fanatique Delrio en faveur des possédés & des prétendus forciers, qu'il regarde comme de pauvres insensés, bien moins dignes de châtement que de pitié.

Porta, son *Académie des secrets*, sa *Magie naturelle*, portèrent un coup redoutable à l'empire des démons & de la magie. On lui doit en particulier d'avoir reconnu un mélange d'aconit & de belladone, dans certains suppositoires & dans certains emplâtres, au moyen desquels quelques

(1) Paré ne parle des forciers qu'avec une grande circonspection.

Zacchias admet l'influence du diable dans certaines maladies convulsives, jointes d'ailleurs à l'effet de l'humeur noire ; ce qui est d'autant plus probable, ajoute-t-il, que Satan est d'un caractère un peu mélancolique.

Stahl, le grand Stahl, dans un de ses meilleurs ouvrages (dans le *Collegium casuale*), reconnoît comme réelle l'intervention des puissances naturelles dans les maladies convulsives.

Félix Plater eut les mêmes opinions. Il regardoit comme point de doctrine démontré, la croyance aux démoniaques, aux fascinations, aux maladies qui en résultent.

charlatans produisoient des effets extraordinaires.

Gassendi a parlé aussi d'un topique semblable, dont les propriétés merveilleuses dépendoient d'une préparation de stramonium. Le chirurgien Pigray, ayant été consulté dans une circonstance particulière sur quatre prétendus démoniaques, prononça d'une manière affirmative qu'il ne falloit pas les condamner aux flammes, mais bien à l'ellébore.

Dans une autre occurrence, Duret, Marefcot & Riolan, ayant été chargés de faire un rapport sur la possession de Marthe Brosnier, le terminèrent ainsi : *Nihil à dæmone, multa ficta, à morbo pauca.*

Le même courage d'esprit, le même desir de rapporter à des causes physiques, les choses prétendues merveilleuses ou extraordinaires que l'on attribuoit à la possession, se retrouve dans un livre curieux sur les diables de Loudun, ainsi que dans un autre écrit plus moderne publié par Hecquet, sous le titre de *Naturalisme des convulsions.*

Dans tout le cours de la période à laquelle ces divers écrits appartiennent, la médecine morale en général, & la médecine mentale en particulier, ne furent que très-foiblement cultivées, soit dans leur ensemble, soit même dans quelques-unes de leurs parties, telles que l'étude des différentes espèces de folie, l'observation du délire dans les affections aiguës, l'histoire des principaux changemens de l'ame & des facultés intellectuelles, correspondant à certains genres de complexions organiques & de maladies.

Les disputes stériles qui s'élevèrent alors entre les médecins galénistes & les médecins chimistes, ne furent pas moins contraires au progrès de la médecine morale, qu'au perfectionnement des autres parties de la médecine pratique. Tout ce que l'on écrivit dans ces circonstances sur l'aliénation mentale & sur le délire, se ressent de ces dispositions, sans en excepter l'ouvrage de Le Camus sur la médecine de l'esprit, & se réduit à des lieux communs, à des généralités insignifiantes sur l'intempérie du cerveau, la disposition maligne des esprits, l'atrabile, l'humeur peccante ou mélancolique, comme on peut le voir en parcourant les ouvrages de Sennert, de Rivière, de Heurnius, &c.

L'impulsion successivement donnée aux esprits par Bacon, Descartes & Locke, n'eut point ou presque point d'influence avant la deuxième moitié du dix-huitième siècle, sur la médecine mentale; cependant, parmi les chefs de secte qui parurent dans le cours de cette période, quelques-uns, par la nature même de leurs idées & le caractère de leur théorie, se rapprochèrent davantage des objets élevés & des questions importantes qui appartiennent à cette médecine.

Les idées qui font la base du système de Van-Helmont, le conduisirent en particulier à mieux observer qu'on ne l'avoit encore fait, les rapports

du physique & du moral dans l'homme, mais principalement l'influence de la région précordiale ou épigastrique, sur tous les genres de sentimens & d'affections. On lui doit en outre d'excellentes remarques sur la marche de la manie qui, d'après ses observations, ne paroît pas toujours se développer d'une manière subite, mais par une espèce de vision ou une série de perceptions erronées, qui ne sont pas reconnues pour telles par les malades, & qui obtiennent leur conviction lorsque, devenues plus fortes, elles troublent l'entendement.

Stahl & son école se placèrent, comme Van-Helmont, dans un point de vue qui devoit engager à observer avec soin l'influence du moral sur le physique, & du physique sur le moral, non-seulement dans les maladies, mais encore dans ces variations continuelles de la santé, que le médecin philosophe découvre à travers les inégalités d'humeurs, les changemens de caractère, qui, en les expliquant de cette manière, ne peuvent inspirer que de la commisération & de l'indulgence (1).

Frédéric Hoffmann, d'abord élève & ensuite rival de Stahl, ne fut pas entièrement étranger, dans ses nombreux travaux, à plusieurs questions qui rentrent, soit dans la médecine morale, soit dans la psychologie médicale. On cite & l'on estime ses dissertations sur l'influence de l'ame, dans la santé & les maladies; les rapports de la complexion physique avec les mœurs nationales (2).

(1) Stahl n'a pas laissé voir, dans la plupart de ses écrits, qu'il ait donné une attention suffisante à cette liaison de l'état moral & de l'état physique dans l'homme, & à son importance, soit dans l'exercice de la médecine, soit dans la connoissance pratique du cœur humain. On voit du moins, & dans un de ses meilleurs écrits, dans une première édition du *Collegium casuale*, qu'il attribuoit la plupart des maladies graves à des causes surnaturelles, à l'influence du démon. Toutefois le recueil des dissertations publiées par Alberti, l'un de ses principaux élèves, en renferme plusieurs qui se rapportent à la médecine morale, mais principalement les suivantes :

1^o. *De Phantasia usu & abusu in medicinâ.*

2^o. *De Therapiâ imaginariâ.*

3^o. *De Spellis, &c. &c.*

(2) *De Animo sanitatis morborum fabro*, vol. V, pag. 256; *de Temperamento fundamento morum & morborum in gentibus; de Diaboli potentiâ in corpore, &c.*; *de prolongandâ litteratorum vitâ per regulas diatheticas; Medicus politicus, &c.*

Dans la première de ces dissertations, Hoffmann rappelle les sentimens des principaux philosophes de l'antiquité qui ont observé le double rapport du moral & du physique dans l'homme. En remontant aux premières idées & aux premières pratiques de l'art, il prend pour des procédés de médecine morale, ce que l'on est bien convenu de regarder comme les pratiques superstitieuses de l'art, dans son enfance. C'est ce qu'il faut entendre de ces vers d'Horace cités par Hoffmann ;

*Sunt verba & voces quibus hunc lenire dolorem
Possis, & magnam morbi deponere partem.*

Notre remarque s'applique aussi à ce que Pindare rapporte d'Esculape, que parmi les malades, les uns étoient

On doit aussi à Hoffmann des recherches sur la nature, la force de l'imagination (1) & les maladies de l'ame, que peuvent occasionner certains changemens morbides du sang (2).

guéris par des vers & des paroles, les autres par des breuvages simples ou composés, & d'autres par des topiques. Il paroît important à Hoffmann de rechercher comment s'exercent les influences de l'état des organes sur l'ame, & comment, à leur tour, le trouble, les agitations, les mouvemens impétueux dérangent les fonctions vitales & tiennent une grande place parmi les causes des maladies. Il disserte ensuite, suivant la philosophie du temps, sur les passions en général, rapportées à la haine & à l'amour; le calme de l'ame, l'accord entre les facultés physiques & les facultés morales lui paroissent les conditions les plus difficiles & les plus désirables de la santé. Il rappelle à ce sujet les dits mémorables des anciens philosophes qui ont fait sentir que, parmi les hommes consacrés à la sagesse & aux habitudes studieuses, on trouve un grand nombre d'exemples de longévité, principalement ceux de Gorgias, Protagoras, Isocrate, Sénèque le rhéteur. Une joie modérée, l'habitude des sentimens agréables sont également utiles. Hoffmann ajoute que la force & la tranquillité de l'ame peuvent préserver des maladies, & même des maladies contagieuses. Il regarde en conséquence comme un très-bon moyen, le développement de ces qualités morales au milieu des progrès & des ravages des épidémies. La confiance, la foi vive & soutenue, ne sont pas moins bienfaisantes. Suivant cette pensée de Bardus, citée par notre auteur, *cor letum benefacit medicina, tunc enim medicamentum proficit & juvat, dum alacri animo est qui illud excipit*. Hoffmann ajoute qu'il a vu quelquefois des solennités religieuses, consacrées aux mourans, ranimer les organes par leur douce impression, & contribuer alors à une guérison inattendue. La terreur, les mouvemens brusques de plusieurs passions, même ceux de la joie, produisent au contraire des effets nuisibles qui n'ont point échappé à notre auteur. Il cite les exemples de la femme Polycrate, qui mourut de joie, au rapport d'Aristote, d'un poëte Philippides, de Chilon de Lacédémone, & de plusieurs autres personnages de l'antiquité, cités par Aulugelle, comme les victimes d'une joie foudaine & immodérée. Il rappelle aussi ces vers d'Horace :

*Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitia moritura Deli.*

Les effets de la tristesse & de l'envie ont une influence encore bien plus nuisible.

*Livor, tabificum mali venenum,
Intactis vorat ossibus medullas
Et totum bibit artubus cruorem
Quod quisquis fuerit, invidetque forti
Ut debet, sibi pœna semper ipse est.*

Hoffmann traite ensuite des effets de la colère, de ses symptômes, de son danger pour les blessés, de la terreur qui change souvent le caractère des maladies, de la force & des effets de l'imagination, en se bornant à des vues générales & à des résultats d'érudition, sans y mêler aucune observation particulière ni aucun fait tiré de sa pratique.

(1) Hoffmann (Frédéric), de *Imaginationis naturâ & viribus*. Jena, 1687.

(2) Hoffmann (Frédéric), de *Mentis morbis ex morbosâ sanguinis mutatione*. Halæ, 1700.

MÉDECINE. Tome IX,

Baglivi, qui écrivit sérieusement sur la tarentule, dont le prestige ne fut dissipé que plus d'un siècle après lui, par l'expérience de Serrao, porta dans quelques questions de médecine, la justesse de ses vues & toute la lumière de son esprit d'observation.

Boerhaave fut beaucoup moins étranger à ces mêmes questions, surtout dans son excellent traité des nerfs. On cite souvent, & la plupart des médecins savent par cœur, sa description de la manie, qui paroît échappée à la plume de Tacite.

Est plurimum immensum robur musculorum, pervigilium incredibile, tolerantia inedie & algoris, imaginationes horrendæ.

Les auteurs de la même époque, qui s'occupèrent de l'ensemble de la médecine, ou de l'application de l'anatomie à l'étude des maladies & des recherches sur différens points de médecine légale, touchèrent souvent divers points & même des parties de la médecine morale. Ainsi, lorsque l'on s'occupe de cette dernière, il seroit impossible de ne pas consulter Plater, Van-Swieten, mais surtout Haller & Sauvages.

Haller a joint aux résultats de son immense érudition plusieurs aperçus très-importans dans le cinquième volume de sa grande physiologie.

Sauvages a consacré sa huitième classe aux vésanies & aux maladies mentales, qu'il divise en quatre ordres, dans lesquels il range, par une méprise qui lui est familière, plusieurs phénomènes consécutifs & purement sympathiques.

Son premier ordre est désigné sous le nom d'*hallucinations* ou *lésions de l'entendement*, qui dépendent de l'altération des sens : lésions à l'occasion desquelles il remarque que les erreurs de la vue, de l'ouïe, sont les plus fréquentes, en avouant que l'on rencontre aussi quelques exemples des erreurs des autres sens (1).

Le second ordre est désigné sous le titre de *morosités* (2).

Le troisième ordre a pour objet la connoissance des délires (3).

Et le quatrième les vésanies anomales (4).

Sauvages, qui n'oublia point de porter quelques lueurs de l'esprit philosophique dans l'examen des maladies mentales, eut l'idée qui, quoique très-vraie, n'est pas encore assez répandue, que certaines passions violentes ou vives, quelques

(1) Cet ordre comprend le vertige, la suffusion (vue trouble), la dylopie, l'hypocondrie, le somnambulisme.

(2) Le goût dépravé, le pica, la boulimie, la polydipsie, la soif & la faim erronées ou morbides, l'antipathie, la nostalgie, le satyriasis, la nymphomanie, le tarentulisme, l'hydrophobie.

(3) Le paraphrosyne, la démence, la mélancolie, la démonomanie.

(4) L'amnésie, &c. &c.

mouvemens orageux ou bizarres de l'esprit, auxquels on attribue la folie, en font bien moins la cause que le premier degré. Il étoit également persuadé que la raison n'abandonnoit pas entièrement, dans certaines lésions mentales, les personnes chez lesquelles elle étoit très-cultivée. Il dit avoir vu une femme hydrophobique, qui, à l'aide de sa raison & de ses sentimens religieux, se maitrisoit au milieu de ses accès, au point de boire & de s'empêcher de mordre ou de s'agiter avec violence. Il cite le médecin Default, qui assure que, dans la rage, les gens du peuple sont quelquefois à craindre, & jamais les hommes d'un esprit cultivé. L'erreur occasionnée par une altération des sens, qui fait voir des mouches, des figures menaçantes, trompe un paysan & non un philosophe, qui fait bien que c'est son œil malade qui voit ainsi, & non son esprit.

L'idée d'appliquer les recherches anatomiques à l'étude des maladies mentales & de la psychologie médicale, devoit naturellement se présenter aux médecins qui donnèrent quelque attention à l'importance des fonctions du cerveau & aux rapports du développement & des altérations de ces organes avec les différens états de l'entendement. Il n'est donc pas étonnant qu'un assez grand nombre de recherches aient été faites dans cette intention. On pourroit les faire remonter jusqu'à Benivenius, dont les observations curieuses sur les causes cachées des maladies, renferment quelques particularités concernant les altérations & modifications de la mémoire.

Tulpius, dans ses *Observations*, cite des faits contraires aux résultats, déduits plus tard, d'observations analogues sur l'état du *cerveau dans les maniaques* (1), par Morgagni.

Bonnet précéda ce dernier, & son vaste recueil renferme un assez grand nombre de faits concernant le siège ou les traces de la folie (2).

Morgagni, qui porta ses recherches sur les mêmes questions, donne à penser par toutes ses observations, & par celles de Valsalva, que le cerveau, & principalement le corps calleux (*mezolobe*) doit être plus dur, plus consistant dans les cas de véfanies que dans les autres circonstances pathologiques (3).

On pourroit d'ailleurs lui reprocher de s'être arrêté à une induction trop générale sur ce rapport de la dureté & de la consistance du cerveau avec les véfanies, rapport qui s'est souvent borné

(1) Morgagni & plusieurs autres anatomistes ont pensé que le cerveau, dans les maniaques, a plus de consistance que dans l'état naturel. Tulpius & Kerkringius ont vu au contraire, dans quelques cas, qu'il étoit plus mou dans quelques-unes de ses régions.

(2) Consulter le *Sepulchretum anatomicum*, lib. I, sect. V, obs. 5, 8, 10, 35.

(3) Voyez Épitre VIII, art. 1, 2, 4, 6, 8, 9, 11, 12, 13, 15, 16, 17 & 18.

à une simple coïncidence de phénomènes, & qui parut d'ailleurs confirmé dans la suite par des observations de Lieutaud, Sauvages, Barrère, & surtout Meckel, dont les recherches se trouvent consignées dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.

M. Pinel remarque très-bien, au sujet de ces investigations anatomiques en général, & au sujet de celles de Morgagni en particulier, que les lésions organiques du cerveau, reconnues à l'ouverture du corps de plusieurs personnes aliénées, ne pourroient être regardées comme la cause nécessaire ou évidente de la folie, que dans le cas où elles seroient constantes, invariables : caractère qui leur manque, puisque non-seulement elles ne se rencontrent pas dans le cerveau de plusieurs aliénés, mais qu'elles se trouvent chez des personnes qui succombent à différentes maladies tout-à-fait étrangères aux altérations mentales.

Les écrits de médecine légale, les plus anciens qui se rattachent à la médecine mentale, nous sont offerts dans les premiers rapports authentiques dont les prétendus crimes de magie & de sorcellerie furent l'objet dans le seizième & le dix-septième siècle.

Wierus, Duret, Paré, Pigray, dont nous avons déjà cité les noms honorables, firent, dans plusieurs de ces rapports, d'utiles applications de la médecine à des questions compliquées de jurisprudence, & dans le dessein de combattre l'ignorance & la superstition de leur siècle.

D'après les idées que Wierus eut le courage d'énoncer, au grand scandale de ses contemporains, les prétendus démoniaques & les soifidant forciers n'étoient que des malades d'esprit qu'il faut traiter avec bienveillance, & qui sont bien plus dignes de pitié que de châtiement.

Un certain Scribonius écrivit avec toute la chaleur d'un zèle fanatique contre Wierus (1), & des hommes, d'ailleurs savans pour le temps, tels que Cardan, Félix Plater, admettoient les opinions de Scribonius, la réalité des apparitions, des cures merveilleuses, du pouvoir des *reliques* & de l'efficacité des bûchers pour corriger les hérétiques.

Tous ceux qui ne sont pas entièrement étrangers à l'histoire de la marche & des maladies de l'entendement humain, connoissent au moins dans leurs résultats cette disposition des esprits, ainsi que le titre de plusieurs écrits qui la rappellent, mais principalement l'*Affommoir des sorciers* de Delrio (2) & l'*Incrédulité & mécréance du sortilège pleinement convaincue*, par Pierre

(1) *De Saccharum naturâ & potestate.*

(2) *De Malleo maleficorum.*

de l'Ancre, le démonographe le plus fameux & le plus zélé du dix-septième siècle (1).

Au reste, dans le même temps, & un peu plus tard, Pigray (2), Riolan, Duchesne, Naudé, &c. défendirent & présentèrent comme de pauvres insensés, les malheureux que l'on accusoit de maléfices & de sortilèges.

Différentes questions de médecine mentale, & qui rentrent plus directement dans la médecine légale, commencèrent à être sérieusement examinées dans la période que nous parcourons.

Cette espèce de décision & d'adage des anciens juriconsultes : *semel furiosus, semper presumitur furiosus*, fut beaucoup restreint par Zacchias dans ses questions medico-légales. Cet écrivain, justement estimé, a traité, comme on fait, des maladies mentales, sous le point de vue de leur liaison avec la jurisprudence civile & la jurisprudence criminelle. Il divise ces maladies en deux classes, savoir : les véanies primitives & les véanies consécutives ou secondaires. Il regardoit comme nul tout acte civil contracté à la suite d'une attaque d'apoplexie. Il est malheureusement trop vrai qu'il n'eut point assez de force d'âme pour ne pas admettre en grande partie les superstitions de son siècle, & qu'il reconnut comme réelle l'influence du démon dans les convulsions, les extases, ajoutant toutefois qu'une bile noire pouvoit contribuer à ces maladies, & que le diable étoit d'un caractère tant soit peu mélancolique.

Alberti, qui partageoit cette opinion (3), porta, comme Zacchias, son attention sur plusieurs points de médecine mentale qui appartiennent à la médecine légale (4).

D'autres auteurs, de la même période, s'occupèrent spécialement de l'interdiction, soit dans des traités généraux, soit dans des recherches particulières.

Dans toute la période qui nous occupe, & même dans sa dernière partie, on chercheroit en vain quelques écrits qui méritent d'être cités

(1) Les écrits de ces auteurs & des démonographes en général doivent être consultés par les médecins & les philosophes, comme des monumens aussi curieux qu'authentiques de la superstition & de l'ignorance de cette époque.

Les plus fameux sont du reste ceux que nous avons déjà cités, & de plus ceux de Bordier, Thomas Eraste, Cardan.

Celui qui n'a pas lu les ouvrages de ces illustres fous, n'a réellement pas l'idée du degré où peuvent aller les égaremens de l'esprit humain. Il y trouvera assez souvent d'ailleurs quelques traits qui appartiennent à l'anthropologie & à la médecine mentale, entr'autres divers exemples de démence ou de démonomanie bien confirmée, d'hystérisme, d'hypocondrie, ce qui concerne en particulier Marthe Brosfier & Angel de Soligny, dont la situation qui fut regardée comme une fascination, n'étoit qu'un accès de nymphomanie.

(2) Voir sa *Chirurgie*, lib. VIII, & ses *Conclusions* relatives à des possédés qu'il jugea dignes de l'ellébore.

(3) Voir sa dissertation de *Potentia diaboli in corpus humanum*.

(4) *De Medici officio circa animam*.

sur l'ensemble & une partie fort étendue de la médecine morale ou même de la doctrine des maladies mentales. Nous avons déjà fait remarquer ce qu'il falloit penser de l'un de ces ouvrages, malgré son titre pompeux de *Médecine de l'esprit* (1). Le jugement que nous en avons porté s'applique à la plupart de ceux qui l'ont précédé & de ceux qui l'ont suivi (2). Les dissertations, les traités particuliers ont beaucoup plus de droit à notre attention, & renferment pour la plupart des faits curieux & des résultats importants d'observation ; du reste, parmi leurs auteurs, les uns ont donné une certaine étendue à leurs recherches, d'autres les ont resserrées, avec le dessein qui dirige les faiseurs de monographies.

Parmi les premiers, nous placerons Flemyng, auteur d'un poème estimé sur les maladies des nerfs (3). Gaubius, dont nous devons citer la dissertation, justement estimée, sur le régime mental (4), un assez grand nombre de médecins qui ont traité de la mélancolie (5) & de l'hypocondrie, sans caractériser avec assez de soin ces deux maladies ; d'autres écrivains, non moins recommandables, auxquels on doit des recherches concernant l'influence des affections morales sur les sécrétions (6), le changement du caractère & des sentimens dans les maladies (7), les effets de la contention d'esprit & les maladies des gens de lettres (8).

Nous trouvons dans la deuxième classe, plusieurs auteurs qui se sont occupés des effets de l'imagination sur les affections corporelles (9), de l'effet des affections de l'âme, sur l'état des sécrétions (10), de l'effet de la musique (11), du délire (12), du narcotisme & des aberrations mentales qui s'y

(1) Voyez l'article MÉDECINE MENTALE.

(2) Principalement le *Recueil* d'Arnold, le *Traité* de Dufour sur les maladies de l'entendement humain, &c.

(3) *De Neuropathia, sive de morbis hypochondriacis & hysteriacis*, lib. XIII, *poema medicum*, autore Flemyng.

(4) Gaubius, de *Regimine mentis quod medicorum est habitus*, dissertation que l'on peut regarder comme un traité, & qui renferme un grand nombre de faits & d'observations, dont le recueil a souvent été mis à contribution par quelques auteurs qui se sont occupés du même sujet.

(5) Voyez les articles MÉLANCOLIE, HYPOCONDRIE.

(6) Influence des affections morales sur les sécrétions. Voyez art. MÉDECINE MENTALE, &c.

(7) Changement de caractère dans les maladies.

(8) Maladies des gens de lettres.

(9) Bauze, de *Phantasia lesa gravium morborum causa*. Leipf. 1788.

Fienus, de *Viribus imaginationis*, &c., 1635.

Levin, de *Vi imaginationis in vitam & sanitatem*, 1740.

Licerus (Fort.), de *Vi imaginationis, in motu sanguinis*.

Sigwart, de *Vi imaginationis, in renovandis & promovendis morbis*, 1769.

(10) Detharding, *Disputatio de humorum mutationibus ab animi affectibus*, 1759, in-4°.

(11) Effet de la musique. Voyez la *Dissertation classique* de Roger.

(12) Consulter Garridel, *Histoire des plantes de Provence*,

rappoient, les rêves & les songes prophétiques dans certaines maladies (1).

Les différentes collections académiques & les recueils de dissertations inaugurales renferment plus particulièrement un assez grand nombre de ces recherches & de ces observations qui se rattachent à différens points de médecine morale.

Ainsi, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, pour 1742, on trouve un exemple fort remarquable de délire chronique, décrit sous le nom de *somnambulisme*. Le sujet de cette observation étoit une jeune femme qui avoit éprouvé une grande frayeur; dans chacun de ses accès elle perdoit tout-à-coup toute sensibilité extérieure, & continuoit cependant d'exprimer, par sa parole & par ses mouvemens, les différentes affections de son ame. Lorsqu'elle cessoit de parler ou d'agir, on pouvoit s'assurer que ce délire étoit compliqué de catalepsie. On parvint à la guérir en la faisant changer de pays, & en déplaçant, par des distractions soutenues, toutes ses relations & ses habitudes (2).

On trouve dans les mêmes *Mémoires*, pour l'année 1707, un exemple curieux du bon effet de la musique dans une fièvre maligne, que nous avons déjà cité (3); plusieurs faits curieux concernant diverses altérations de la mémoire (4), la suspension des fonctions intellectuelles à la suite de l'apoplexie (5).

La description de la maladie touchante & singulière de Bertin, dans son *Éloge historique* par Condorcet, doit aussi être rappelée dans cette rapide esquisse de l'état où se trouva la médecine morale & mentale jusque dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

« Nous voici, dit le panégyriste philosophe qui n'a pas rejeté ces détails dans la *Biographie* de son savant confrère, nous voici parvenus à l'époque où une maladie cruelle vint interrompre le cours d'une vie qui sembloit ne devoir être remplie que par des travaux utiles & une gloire méritée. Épuisé par des excès de travail qui lui avoient ravi le sommeil, tourmenté par des querelles littéraires, troublé par des chagrins domestiques, M. Bertin fut exposé à des menaces de violences de la part d'un homme qui ne lui devoit que de la re-

connoissance. Son organisation, sur laquelle l'inquiétude & la frayeur avoient tant de pouvoir, ne put résister à de si grandes secousses. Un accès de délire fut le premier symptôme de cette maladie. M. Bertin l'avoit pressenti, & avoit appelé M. de l'Épine, son confrère, sachant qu'il avoit besoin de ses conseils comme médecin, & de ses consolations comme ami. Mais lorsque M. de l'Épine arriva, il n'étoit plus temps. Il trouva M. Bertin agité par la crainte d'assassins dont il se croyoit poursuivi & entouré d'armes de toute espèce. Plusieurs de ses amis, enfermés dans sa chambre, n'avoient point la liberté de sortir, & il n'ouvrit la porte à M. de l'Épine qu'avec les plus grandes précautions.

Cet état dura jusqu'au lendemain qu'il parut se calmer; mais, se croyant toujours poursuivi, il s'échappa, quoique gardé à vue, & se jeta par une fenêtre; heureusement son habit s'accrocha à une perche; il resta suspendu, & sa chute ne fut accompagnée d'aucune blessure. Dès ce moment sa maladie changea de caractère; une léthargie de trois jours succéda au seul accès de délire bien caractérisé qu'il ait éprouvé. Après ce temps, un réveil de quelques minutes, pendant lequel il parut avoir toute sa raison, fut suivi d'une nouvelle léthargie, qui dura quatre jours. Ni les remèdes, ni les excitatifs ne pouvoient le tirer de cet état; à peine pouvoit-il avaler quelques gouttes d'eau. Ses membres étoient mous & flexibles. Les mouvemens des artères étoient insensibles, un battement de cœur qu'on avoit peine à saisir, une respiration lente & presque imperceptible, étoient les seuls symptômes de vie qui lui restassent. A son réveil il paroissoit calme, causoit avec ses amis, mangeoit avec plaisir le dîner qu'on avoit soin de lui tenir prêt, car la régularité de ses accès permettoit de prendre cette précaution, & après environ une demi-heure il retomboit en léthargie.

Néanmoins, dans cet état de mort apparente, d'insensibilité presque totale, ni ses sens, ni son esprit ne participoient à son assoupissement. Un jour, en s'éveillant, il refusa le dîner qu'on lui avoit préparé, & demanda du poisson. Comme on craignoit que le retour de son sommeil ne le surprit, on lui objecta la difficulté d'en avoir. Est-ce que je ne fais pas, dit-il, qu'il est vendredi, & qu'il n'est qu'onze heures! & il ne se trompoit pas. Ce phénomène n'est extraordinaire que par la suite d'idées qu'il semble indiquer. On a vu souvent des malades à l'agonie conserver, au milieu des léthargies les plus profondes, la faculté de voir & d'entendre; & cette faculté, bien constatée, impose à ceux qui entourent un mourant le devoir de veiller soigneusement sur leurs discours, sur leurs gestes même, & de

pour ce qui concerne les endormeurs du Languedoc, qui faisoient usage des semences du *datura stramonium*.

Le *Journal de Médecine*, novembre 1757, août 1759.

Monro (Alexandre). Ses *Observations sur le délire des ivrognes que l'on prive de vin* (A. d'Edimb., tom. VI, art. 46.)

(1) Voyez les articles RÊVES, SONGES PROPHÉTIQUES.

(2) Voir aussi les *Mémoires du Père Bougeant*, tom. III, pag. 256.

(3) Voir le volume de l'année 1707.

(4) Volume pour 1754.

(5) Le volume pour l'année 1705; vid. *passim*, 1708, 1711, 1715.

» songer combien un mot qu'on croit qu'il ne peut
» entendre, un mouvement qu'on croit qu'il ne
» peut apercevoir, peuvent quelquefois accélérer
» ou empoisonner les derniers instans.

» Tandis que M. Bertin étoit plongé dans
» cette léthargie, son ame étoit en proie aux
» plus horribles agitations. Né avec une confi-
» science timorée, il veilloit avec sévérité &
» avec scrupule sur lui-même, & cherchoit,
» quels que fussent les objets qu'il étoit obligé
» de décrire ou les phénomènes qu'il falloit ex-
» poser dans ses leçons, à ne point donner
» atteinte à cette pureté d'imagination qu'on pré-
» tend que certains casuistes ont su conserver dans
» des circonstances non moins difficiles. Néan-
» moins, pendant sa léthargie, son imagina-
» tion se remplissoit de ces mêmes images qu'il
» n'avoit plus la force de repousser; il se consu-
» moit en vains efforts pour les éloigner de lui,
» & c'étoit au milieu de ce combat pénible qu'il
» se réveilloit; mais alors son ame affoiblie se
» reprochoit ses songes comme des crimes, il
» croyoit qu'ils devoient le rendre l'objet de
» l'horreur & du mépris de tous ceux qu'il ai-
» moit ou respectoit le plus. Il passoit une partie
» de l'intervalle de son sommeil à leur écrire
» pour leur demander pardon, pour implorer
» leur pitié. Rien, dans ces lettres, ne montrait
» aucun désordre dans les idées, aucun affoi-
» blissement dans la raison, & l'on n'y voit que
» l'excès du malheur.

» Ses accès, après avoir augmenté jusqu'à
» durer une semaine entière, commencèrent à
» diminuer au bout de quelques mois. Il avoit
» chaque jour plusieurs heures d'intervalle. A
» cette époque les accès étoient réglés, au point
» qu'il pouvoit aller dîner chez ses amis & re-
» venir chez lui attendre son accès. Enfin, ils
» devinrent moins longs, & lorsqu'ils ne furent
» plus que de quelques heures, un peu plus
» d'un an après le commencement de la maladie,
» ses médecins jugèrent qu'un voyage en Bre-
» tagne, dans sa famille, pourroit lui être utile.
» Il partit, & ce ne fut qu'en 1750, après envi-
» ron trois ans de maladie, que tous les sym-
» ptômes disparurent.

» Pendant les derniers mois de son séjour à
» Paris, il ne lui restoit, dans les intervalles de
» son sommeil léthargique, que de la foiblesse,
» une tristesse profonde, & quelques singularités
» dans sa conduite & dans ses discours; singu-
» larités qui ne venoient d'aucun désordre, &
» n'étoient que la suite de sa foiblesse. Il n'a-
» voit pas la force de résister à ses premiers
» mouvemens, de taire ses premières pensées,
» de revenir sur ses premières idées, pour leur
» donner aux yeux des autres de l'ordre & de
» la liaison. »

On consultera également, avec beaucoup d'a-
vantage, plusieurs autres collections académi-

ques, mais principalement les *Transactions phi-
losophiques* de Londres (1), les *Actes des cu-
rieux de la nature*, dans lesquels on voudroit
seulement un peu moins de crédulité & plus de
critique, les *Actes de Berlin* (2), le *Recueil
des médecins danois* (3), enfin plusieurs autres
recueils non moins estimés, & dans lesquels on
trouve, pour la médecine mentale comme pour
toutes les autres parties de la médecine & des
sciences naturelles, des matériaux & des docu-
mens très-utiles (4).

On doit porter le même jugement sur plusieurs
recueils d'observations justement estimés (5),
& sur les principales collections de dissertations
inaugurales (6).

(1) Voir en particulier l'abrégé & la traduction de ce
recueil en français, 1791.

La description de la calenture, considérée comme un
délire particulier, a été publiée pour la première fois dans
ce recueil; l'opinion de l'auteur n'a pas été adoptée par des
observateurs plus éclairés, qui savent très-bien que cette
prétendue vérasie n'est rien autre chose qu'un délire symp-
tomatique des fièvres bilieuses des Tropiques.

(2) Le consulter en particulier pour les années 1764 &
1766. C'est dans cette collection que se trouvent consignées
les recherches de Meckel sur le siège ou les traces des ma-
ladies mentales, & les Mémoires justement estimés de For-
mey sur les rêves.

(3) *Acta hafniensia*, tom. I & II.

(4) Le *Journal de Trévoux*, 1711, relativement à la
perte & au retour alternatifs de la mémoire, correspon-
dans à des paroxysmes fébriles.

Le *Journal des Savans* pour des exemples de mémoire
extraordinaire.

Le *Journal de la République des lettres*, 1704. — De la
perception conservée chez les mourans.

Le *Commercium natura Norimbergensis*, 1742.

Les *Actes d'Edimbourg*, le *London medical Journal*,
1785, &c.

(5) On doit plus particulièrement consulter :

La collection précieuse d'Henricus Ab-hers.

Le recueil non moins important de Forestus, princi-
palement l'observation 24 du liv. X, sur un cas de lycan-
thropie; une autre observation, lib. XXIV, concernant
une impulsion au suicide chez les malades d'esprit qui
redoutent la damnation éternelle.

Wepfer, de *Morbis capitis*, &c. (Observ. 67, 101,
102, 103, 109, 167, 198, 199.)

Horstius & Tulpus pour différens exemples de délires
convulsifs.

(6) Haller, *Disputationes ad morborum*, &c. Le premier
volume relativement aux causes de la mort chez un ma-
niaque, des observations sur deux cas particuliers de délire.

La dissertation de Zwingerus sur la nostalgie.

Baldinger, *Sylloge*, tom. I. — Sur l'hydrophobie. —
De Vi corporis in memoria. — *De Pathologia ad cognoscen-
das memoria vicissitudines*, &c.

On pourroit énoncer d'une manière générale, que le
plus grand nombre des points ou des questions qui ren-
trent dans la médecine morale, se trouvent agités dans
les diverses dissertations qui ont été soutenues pendant le
dix-huitième siècle dans les universités les plus célèbres,
comme on peut s'en convaincre, en parcourant la table
véritablement utile que Heffter a donnée sous le titre :
Museum disputatorium physico-medicum.

On doit parcourir dans cette table, pour y trouver des

Plusieurs ouvrages de haute philosophie & de littérature qui parurent dans le dix-septième siècle & dans la seconde moitié du dix-huitième, n'appartiennent pas moins que les écrits que nous venons de citer à la médecine morale. Ainsi Bacon ne s'étoit pas borné à appeler l'attention sur la partie la plus importante de cette médecine & de la psychologie médicale, en pensant qu'il existe entre l'esprit & la matière des rapports dont la recherche n'est pas interdite aux philosophes (1).

Il demanda en outre aux médecins de s'occuper de l'euthanasie, c'est-à-dire, des moyens qui peuvent rendre la mort douce & les derniers momens paisibles, ce qui ne doit jamais être perdu de vue dans l'exercice de leur profession, & ce qui appartient d'une manière particulière à la médecine morale.

Descartes, Locke, Montaigne, ont également & souvent porté leurs vues sur des sujets qui rentrent dans cette médecine, & l'on fait par cœur cette pensée de l'ingénieux auteur des *Essais* : « Tout cecy vient de l'ame & du corps, unis » par étroite couture, & s'entre-communiquant » leurs fortunes. »

Nul n'a mieux connu, mieux apprécié les déceptions & illusions dont les sens sont susceptibles, que Mallebranche.

Les effets extérieurs, ou ce que l'on appelle *les caractères des passions*, ont été fidèlement exposés par Lebrun, & avant Lebrun par Cureau de la Chambre, qui a malheureusement mêlé à des détails descriptifs & à de bonnes observations, les vues théoriques les plus ridicules.

Le développement du personnage de Don-Quichotte, & l'épisode de Clémentine dans Richardson, supposent une étude & une connoissance des mouvemens de l'esprit humain, dans certaines aberrations, dont l'exagération graduée & progressive conduit insensiblement à un état confirmé d'aliénation mentale; remarque qui

indications relatives au sujet qui nous occupe, les articles *Anima, Animi affectus, Animi morbi, Animi presagia, Delirium, Ebrietas, Hydrophobia, Imaginatio, Incubus seu Ephialtes, Insania, Magia, Mania, Melancholia, Memoria & Reminiscentia vitalis, Mens humana, Mors facilis seu Euthanasia.*

La riche collection de thèses étrangères que possède la Faculté de Médecine de Paris renferme un grand nombre de ces dissertations, citées par Hestter; nous engageons les lecteurs à consulter *passim* les volumes de ce recueil ayant pour titre : *Médecine morale, Médecine mentale.*

(1) Ces vues de Bacon se trouvent énoncées dans son immortel ouvrage sur la dignité & les progrès des sciences (*de Dignitate & augmentis scientiarum*). Elles avoient pour objet, ainsi que quelques indications analogues de Gregory, d'appeler l'attention des médecins & des philosophes sur le perfectionnement & la conservation des sens, l'influence de l'imagination, les différentes sortes d'enthousiasme, les qualités morales héréditaires, les phénomènes des rêves, les effets de la musique, &c., &c.

doit s'étendre au rôle d'Ophélie dans Shakespeare & à plusieurs conceptions de ce grand poète, qui exprima mieux qu'aucun autre, les traits des passions orageuses & les phénomènes les plus terribles du délire & de la folie.

Les voyageurs (1), les biographes (2), les historiens feront encore plus utilement consultés par les médecins qui s'occupent de médecine morale, & dont les recherches doivent s'attacher d'une manière spéciale à tous les ouvrages qui peuvent avoir quelque rapport avec l'anthropologie, c'est-à-dire, avec l'histoire naturelle de l'humanité (3).

TROISIÈME ÉPOQUE.

La seconde moitié du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième.

PREMIÈRE PARTIE.

Cette époque, dont l'étendue ne va guère au-delà de plus d'un siècle, est cependant beaucoup plus considérable que les précédentes, si on s'attache moins à sa durée qu'au nombre, à l'importance des faits & des connoissances qui

(1) Kempfer a donné de bonnes observations sur le délire convulsif des pénitens de l'Inde, & sur l'ivresse que l'on provoque chez les Orientaux, avec un électuaire composé de graine de *datura*, d'*opium* & de farine de graine de chanvre, mêlées à des substances aromatiques.

On doit au même voyageur des détails curieux sur le délire furieux connu sous le nom de *d'hamuk*, dans lequel les nègres, poussés au désespoir, se jettent volontairement en prenant une dose d'*opium* très-considérable.

Letres édifiantes. — Un assez grand nombre de faits, & principalement un exemple fort bizarre de lycanthropie, ou plutôt de zoanthropie.

Tournesfort. *Du Vampirisme dans les Indes orientales.*

(2) Les biographes, principalement ceux des grands poètes en général, & du Tasse en particulier, des hommes extraordinaires, des fanatiques les plus fameux, des chefs de sectes, des enthousiastes, des visionnaires.

On consultera en particulier Butler pour Sainte Thérèse, les *Vies des Pères du désert*, les légendes, &c.

(3) Mézeray a très-bien décrit la folie de Charles VI, qui n'est pas sans quelque rapport avec celle de Bertin, dont nous avons cité la description par Condorcet, à qui cette conformité n'a point échappé.

« Qu'il nous soit permis, dit ce philosophe, de faire » observer ici une ressemblance frappante entre la maladie » de M. Bertin & celle de l'infortuné Charles VI. Elle » fut préparée par des chagrins & causée par la terreur. » Elle commença de même par un accès de délire, suivi » d'une longue & profonde léthargie, & ce Prince en » sortoit de même pour reprendre sa tranquillité, sa raison, » sans aucun reste de son premier état, que de la mélancolie & de la faiblesse. Ainsi la France eût vraisemblablement évité les malheurs auxquels l'exposèrent les rechutes » de Charles VI, si ce Prince infortuné eût trouvé dans » sa famille les mêmes soins que M. Bertin a trouvés chez » des étrangers; mais il étoit entouré de proches plus » occupés à profiter de ses malheurs que de chercher à les » réparer, & c'est une de ces circonstances de la vie humaine, plus commune qu'on ne croit, où la grandeur » & la puissance ne font qu'un malheur de plus. »

lui appartiennent. Ce qui la distingue, c'est d'avoir vu, seule, se former des institutions & des établissemens, non-seulement dans le dessein de traiter avec plus d'humanité les malheureux infensés dans les maisons particulières ou dans les hospices (1), mais encore avec l'intention philanthropique de soumettre à un nouveau régime physique & moral, les criminels reconnus par les magistrats, & qu'une haute philosophie peut souvent regarder sans dégénérer en une dangereuse indulgence, comme des malades d'esprit, dont il lui est permis d'espérer la guérison.

Ce n'est aussi qu'à cette même époque que d'excellens traités généraux ou particuliers ont été publiés sur différens points de la médecine mentale, & que les médecins ont mieux senti les rapports du physique & du moral de l'homme, non-seulement dans la haute spéculation de la physiologie & de la psychologie, mais dans les moindres détails de la médecine pratique, & dans l'emploi particulier de leurs connoissances, qui constitue la médecine légale.

En général, il faut rapporter à cette troisième époque l'introduction d'une marche expérimentale dans les études philosophiques & psychologiques, qui tiennent si directement à la médecine morale, & dont il seroit injuste de ne pas apercevoir aujourd'hui l'application & l'influence sur la morale publique, dans la confédération & l'exécution des lois civiles, criminelles, chez les peuples les plus civilisés de l'Europe.

Le progrès général des lumières a sans doute été la véritable cause des heureux changemens qui se sont opérés dans la médecine morale pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle & au commencement du dix-neuvième. Toutefois il ne faudroit pas croire que cette révolution ait été complète, que la science & la philosophie aient entièrement dissipé les traces de l'ignorance & de la superstition. Dans le cours de cette époque, c'est-à-dire, dans l'état présent des choses, les connoissances nouvellement acquises, & qui sont toujours si lentes à se répandre, commencent à peine à pénétrer dans les dernières classes, & même dans les classes moyennes de la société. Des sectes nouvelles se sont formées, comme nous ne tarderons pas à le faire observer avec quelque détail, & en se formant, en portant, par leurs débats & leur controverse, le trouble dans les consciences, ont augmenté sensiblement le nombre des aliénés, surtout en Angleterre; en même temps une ignorance profonde, & comme incurable, qui subsiste dans la plupart des campagnes, y entretient un fonds de crédulité qui paroît également incurable, & un certain nombre d'erreurs populaires, d'opinions & de pratiques superstitieuses qui diffèrent très-

peu de ces infirmités honteuses de l'esprit humain que nous avons remarquées dans l'époque précédente.

Des savans théologiens, des princes, de graves magistrats, des médecins même n'ont pas toujours su se mettre à l'abri de pareilles infirmités dans le cours de cette époque; & pour le prouver, il suffiroit de citer quelques-uns des partisans les plus illustres de Cagliostro, de Mesmer, de Saint-Martin, la crédulité inconcevable de De Haen, & les horribles procès de Calas, Sirven, La-barre, &c.

Les faits de détails ne manqueroient pas sans doute dans le tableau de ce reste de superstition qui n'est point encore effacé; ainsi, par exemple, la croyance à la magie & aux forciers, aux pouvoirs surnaturels, aux amulettes, aux actions mystérieuses & à la divination, fut encore assez forte pour mériter d'être attaquée par Fontenelle & par l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, qui s'égara lui-même dans une suite d'idées abstraites & mystiques que l'on pourroit ranger, sans injustice, parmi les maladies de l'esprit humain.

On n'oubliera pas aussi que dans cette époque, sous la présidence de Séguier, plusieurs arrêts de mort contre les forciers furent annulés, & que dans le même temps, d'Aguesseau parut un *esprit fort*, lorsqu'il déclara que pour faire cesser tant de prodiges attribués à la magie, il falloit n'y attacher aucune importance & renvoyer aux soins bienfaisans des médecins les démoniaques & les inspirés.

Toutes ces folies étoient loin de se trouver indifférentes au bonheur des individus & au repos de la société.

Souvent même elles occasionnèrent des aliénations d'esprit & portèrent à des actes de violence avec un excès de déraison au moins aussi dangereux que le délire vésanique des maniaques.

Ce qui, dans la période que nous citons ici, est encore plus remarquable que cette crédulité superstitieuse & cette ignorance stupide des dernières classes du peuple, c'est l'activité d'imagination réunie à des dispositions ou même à des habitudes de rêverie & de contemplation chez des hommes d'un esprit cultivé, qui a fait naître cette foule de sectes religieuses du dix-huitième siècle, dont M. Grégoire a récemment publié l'*Histoire*, & qui menace certaines portions de la nation anglaise d'une insanité presque universelle, si les progrès de quelques-unes ne sont pas arrêtées par des moyens convenables de traitement & de répression.

Ces sectes, dont la plupart ont un caractère d'excentricité & de délire trop prononcé pour ne pas appartenir au tableau des maladies mentales & de la médecine morale, paroissent se monter à environ trois mille, suivant Lettson. Le philosophe que nous venons de citer, en admet

(1) En Hollande, en Angleterre, en France.

soixante-dix nouvelles pour le dix-huitième siècle, & les divise en trois classes; savoir :

1°. Les sectes sans assemblées particulières ni organisation de culte;

2°. Les sectes organisées, mais sans être exclusives dans leur culte & leurs opinions fondamentales;

3°. Les sectes qui ont un culte absolument séparé des autres communions.

Plusieurs causes ont contribué à la formation de ces différentes sectes chez les Modernes. Une tendance toujours plus générale vers le mysticisme, la combinaison des habitudes superstitieuses du moyen âge, avec les idées des nouveaux platoniciens à la renaissance des lettres, mais surtout le grand événement de la réforme & les persécutions, les agitations qui en furent la suite, doivent être placés au premier rang parmi ces causes qui ont si vivement tourmenté l'imagination & même la raison d'un grand nombre de sectaires dans le cours du seizième, du dix-septième & du dix-huitième siècle.

Le philosophe que nous venons de citer remarque avec raison que les sectes dans lesquelles les mouvemens de l'ame ou les affections occupent beaucoup plus les esprits que le dogme & les opinions, ont eu un plus grand nombre d'inspirés & occasionnèrent plus souvent l'aliénation.

William Perfect a fait la même remarque relativement aux méthodistes en particulier; & les quakers, touchés des nombreux exemples de folies parmi leurs frères, fondèrent dans l'Yorkshire, pour le traitement de cette maladie, l'établissement justement célèbre sous le nom de *la Retraite*.

Plusieurs femmes ont joué un rôle assez considérable parmi les sectaires, qui se trouvent ainsi caractérisés par une disposition ascétique & leur penchant aux visions & à l'enthousiasme. Plusieurs sectes nouvelles, savoir, celles des Buchanistes, celles des Victimes, &c....., ont même été formées par des femmes, & les annales des temps modernes font assez connoître par ce qui concerne en particulier la Bourignon en Hollande, madame Guyon en France, & madame Krudner en Allemagne, que les troubles religieux ou les doctrines ascétiques, qui ont des femmes pour auteurs, sont au premier rang parmi les sectes les plus capables de jeter les ames tendres & les imaginations vives dans une véritable aliénation.

Du reste, parmi les sectes qui appellent principalement l'attention du philosophe & du médecin, dans le cours de notre troisième période, la plupart n'ont exercé sur l'esprit des hommes qu'une influence passagère. Ce sont plutôt des événemens que des institutions. Tout ce qui les concerne en général, presqu'étranger à toute discussion, à tout raisonnement, a pour principe unique la passion ou l'enthousiasme. Voilà sans doute ce qui explique comment l'association des

illuminés, des méthodistes, des jumpers, des auteurs d'Ecosse, ne peut être durable.

En jetant un coup d'œil général sur ces différentes sectes du dix-huitième siècle, avec le dessein d'en saisir le rapport avec les différens genres d'aliénation dont elles se rapprochent, ou qu'elles tendent plus ou moins à développer, les unes, & c'est le plus grand nombre, ont plus de rapport avec la véritable mélancolie, d'autres avec l'état visionnaire ou le délire exclusif, d'autres avec la manie, & quelques-unes avec la démence.

Les convulsionnaires en général, les méthodistes américains ou de la nouvelle lumière, &c...., par exemple, diffèrent très-peu, dans plusieurs de leurs exercices, des différens maniaques que l'on traite dans les hospices.

La sévérité austère du janséniste, la sombre tristesse du morave & les terreurs excitées par la sauvage éloquence des missionnaires produisirent souvent la plus affreuse mélancolie; enfin, les quiétistes, les hommes ou les femmes livrés à la vie ascétique, les inspirés, les illuminés en général & les méthodistes en particulier, croient tous ou presque tous avoir des visions, & ont contribué plus qu'aucuns autres sectaires à remplir les maisons & les hospices consacrés au traitement de l'aliénation.

Cette dernière secte (le méthodisme) pourroit même, jusqu'à un certain point, passer pour une altération mentale, comme une maladie de l'esprit, une espèce de démence compliquée de visions, quelquefois de manie & de mélancolie. Cette vélanie ne se manifeste pas seulement par des croyances absurdes ou des opinions superstitieuses, mais aussi par des *petitesse*, des ridicules, des extravagances qui dépendent de ces croyances & de ces opinions. Lackington, qui fut lui-même atteint de cette maladie de l'esprit, sur laquelle il a donné des détails historiques du plus grand intérêt, raconte le trait suivant: « Dans » le moment de ma plus grande ferveur, je me » trouvai enfermé avec soin par la femme de » mon maître, qui vouloit m'empêcher de me » rendre à une assemblée de frères. Incertain sur » le parti que je devois prendre, j'ouvris la Bible » pour me décider. Les premières lignes qui frappèrent mes yeux furent celles-ci: *Il a chargé ses anges de veiller sur toi, de peur que tes pieds ne heurtent contre la pierre*. Ce fut assez, j'ouvris la fenêtre & je me jetai dans la rue, du deuxième étage. Je voulus marcher après ma chute, mais on me porta dans mon lit, où je fus un mois entier sans pouvoir me servir de mes jambes. » Ce *mécompte* devint une espèce de traitement moral. Lackington avoue lui-même, avec une grande naïveté, qu'il trouva que Dieu lui avoit fait tort en cette occasion: raisonnant en cela comme le Français du docteur Moore qui vendit son crucifix, parce que les billets de loterie qu'il avoit mis sous sa protection

tesion étoient fortis *blancs*. Un libraire, dont parle le même Lackington, se faisoit coiffer le samedi soir & reftoit dans fon fauteuil toute la nuit pour ne pas troubler, le lendemain, le repos consacré du dimanche.

Une pauvre laitière, qui fut moins scrupuleuse & qui vendit du lait le dimanche, en fut reprise d'une manière si effrayante par un méthodiste, qu'elle en devint folle; & un prédicateur de cette secte disoit à ce sujet, qu'il falloit mieux s'exposer à envoyer dix mille de ses frères à Bedlam, qu'une seule ame en enfer. Mais rien n'égale surtout les extravagances & le délire, tantôt maniaque, tantôt visionnaire, des méthodistes d'Amérique. Suivant l'auteur d'un voyage dans les deux Louisianes, ces sectaires prennent à la lettre ces paroles de l'Écriture : « Le royaume des Cieux veut être pris par violence. Criez au Ciel; levez les mains vers lui. » Les ministres ne prêchent que par exclamation. Ils se promènent comme s'ils étoient en délire, dans une petite galerie qui leur sert de tribune ou de chaire. Les frères les plus enthousiastes prient quand ils ont cessé de parler; & toute l'assemblée, entrant dans leurs dessein ou leurs impressions, comme par une sorte de sympathie ou de contagion morale, on entend de toutes parts des cris, des sanglots, des hurlemens affreux, accompagnés de grimaces & de convulsions; c'est ce que l'on nomme l'*œuvre*, *the Work*, qui rappelle les convulsionnaires de France. On se feroit difficilement une idée des excès où conduisent ces exaltations d'hommes, la plupart très-peu cultivés, & chez lesquels tout mouvement un peu vif d'imagination devient une vésanie. On cite l'exemple d'une jeune femme qui, dans une extase pieuse, se déshabille, se jette à la rivière & se noie. Une autre fut si pénétrée de la joie de la régénération, qu'elle en fit une fausse couche. C'est surtout sur les enfans, les jeunes gens & les femmes qui sont dans ces assemblées, que ce délire & ces convulsions se développent d'une manière plus désastreuse. Au moment de la plus grande exaltation, & lorsque l'on pousse le fameux cri, *glory, glory*, plusieurs femmes tombent à la renverse & restent pendant plusieurs heures sans connoissance; il y a des assemblées où quelquefois plus de deux cents personnes sont ainsi agitées.

Mon estimable confrère, M. Michaux, qui atteste ce fait, m'a assuré à son retour d'un troisième voyage en Amérique, en 1808, que le méthodisme y fait chaque jour de nouveaux progrès, que les assemblées deviennent plus fréquentes, & que dans quelques-unes il y a jusqu'à six mille personnes qui parlent, crient, pleurent, foupirent & chantent tout à la fois. L'auteur d'un livre fort curieux sur l'histoire des sectes religieuses du dix-huitième siècle, ne craint pas d'avancer, en parlant de ces méthodistes américains, que leur délire a pris un tel accroissement, que Bedlam, Saint-Luc & Charenton pourroient être regardés, si on les compare

à leurs assemblées, comme les demeures de la sagesse & de la raison.

L'université d'Oxford peut être regardée comme le berceau du méthodisme, dont les commencemens datent de 1729. La vie régulière & compassive que les personnes attachées à cette secte affectoient, leur fit donner le nom de *methodistes*. Ils eurent pour fondateurs les deux frères John & Charles Wesley, & ensuite Withfield.

Charles Wesley étoit un honnête & candide visionnaire; il consacra sa vie toute entière à des actes de philanthropie & de bienfaisance de toute espèce. C'étoit un mélange singulier des qualités du cœur les plus respectables, & de toutes les foiblesses & les folies dont l'esprit humain est susceptible dans les temps d'ignorance & de barbarie. Le produit de ses ouvrages, qui montoit à environ 2000 liv. sterlings par an, étoit libéralement donné à ses frères. Il croyoit à la magie, aux songes, aux visions, aux miracles, aux révélations immédiates. Dans son livre de la *médecine primitive*, il donne, pour se guérir des coliques venteuses, le conseil d'user d'une espèce de magnétisme animal, qui se développe en tâtant tous les jours une femme remarquable par sa bonne santé. Les méthodistes admettent l'inspiration divine de l'Ancien & du Nouveau-Testament; ils reconnoissent la divinité de Jésus-Christ, mais n'admettent pour règle de foi que la Bible. Ils attachent une grande importance au souvenir de leurs fantes, à la régénération, au commerce spirituel. Withfield, dans des sermons improvisés qu'il adressoit, en pleine campagne, à un auditoire de plus de vingt mille personnes, provoquoit, par l'effet de ces violentes impulsions, des saignemens de nez, des convulsions. Il introduisit la *stichomantie*, ou consultation de la Bible, en l'ouvrant au hasard pour deviner, se décider d'après le premier verset qui se présente au lecteur. Il entre en général beaucoup d'exaltation, & le plus souvent une exaltation fanatique & sombre dans le méthodisme. On y donne des craintes aux plus vertueux; on effraie, on désespère les gens foibles, qui tombent alors dans un état absolu d'aliénation: c'est surtout aux derniers momens d'un moribond, que s'attache le méthodiste. Un homme d'un caractère aimable & enjoué, ayant eu le malheur de se lier avec un de ces fanatiques, fut jeté dans la mélancolie la plus profonde; il étoit tourmenté sans cesse par les plus cruelles angoisses, & tomba dans une aliénation déclarée, avec penchant au suicide. Une autre personne du même caractère changea tout-à-coup ses habitudes par des causes semblables; elle renonça aux plus innocens plaisirs, devint pensive, farouche, solitaire; elle étoit constamment occupée d'un Dieu vengeur & terrible, d'une éternité de peines; enfin elle paroissoit prête à toucher au dernier terme du désespoir, lorsque le docteur Perfect fut chargé de lui donner des soins. Ce médecin, à l'aide de

quelques remèdes assez énergiques, & du secours moral d'un ministre de la religion plus consolant & plus éclairé, parvint, en deux mois de traitement, à rendre ce malade d'esprit à la raison. Le docteur Chrichton, auquel on est redevable d'un ouvrage intéressant sur l'origine & la nature des maladies mentales, & l'histoire physiologique des passions, cite des exemples de manie & de mélancolie, occasionnées par le méthodisme & par la secte des frères moraves.

Le méthodisme n'a guère fait de grands progrès que dans le petit peuple & parmi les personnes d'un esprit foible, d'une imagination mobile, & naturellement disposée aux plus ridicules exaltations. Lackington dit avoir su de Wesley lui-même, qu'il n'avoit jamais pu retenir un libraire plus de six mois; on a aussi remarqué que plusieurs méthodistes abandonnoient leur secte, si, par un heureux hasard, ils avoient l'occasion d'exercer leur esprit & de fortifier leur raison. Cependant on compte parmi les méthodistes quelques hommes remarquables, tels que le poète Richard Bell, Willbeforce, qui s'est rendu si célèbre dans ces derniers temps par son zèle philanthropique, & le courage & la persévérance qu'il a montrés dans le grand procès de la traite & de l'esclavage des noirs. On assure qu'en 1800, les méthodistes avoient neuf cent quarante chapelles, quatre cent dix-sept prédications, & cent mille cent soixante-un profélytes. On leur doit les écoles du dimanche, *sunday-school*, ainsi qu'une heureuse réforme dans les mœurs des charbonniers de Bristol & des mineurs du comté de Cornouailles.

Le point de vue sous lequel nous venons de considérer les méthodistes, est applicable aux jumpers, aux fauteurs d'Ecosse, aux secoueurs ou aux swedenborgistes, aux gassnéristes ou guérisseurs, aux piétistes, aux quakers, & à cette foule de sectes, qu'un goût dominant pour la contemplation & la thaumaturgie a fait naître dans le nord de l'Europe & de l'Amérique pendant le dix-huitième siècle & même au commencement du dix-neuvième. Plusieurs observateurs éclairés ont remarqué que le développement & les progrès de ces différentes sectes avoient sensiblement augmenté le nombre des aliénés en Angleterre depuis un demi-siècle. William Perfect a fait plus particulièrement cette remarque pour les méthodistes, & les quakers eux-mêmes semblent sentir le danger auquel leur raison est exposée, puisqu'ils ont formé dans le Yorckshire un hôpital pour leurs frères aliénés (1).

Pour terminer l'esquisse historique des maladies générales de l'esprit humain dans le cours de notre troisième époque, nous devrions y rattacher dans un coup d'œil rapide, quelques systèmes de mé-

decine, de philosophie & de physique, que cette époque a vu naître, & qui, malgré l'absurdité du plus grand nombre & les progrès du siècle, ont encore trouvé des partisans, surtout dans le nord de l'Allemagne, où le magnétisme en particulier, comptant pour la première fois, dans ces dernières années, quelques savans parmi ses adeptes, s'est trouvé l'objet d'une attention qu'il n'avoit point encore obtenue chez cette nation ni chez les autres nations éclairées de l'Europe.

Le brownisme, les applications exagérées ou intempestives de la chimie aux problèmes les plus compliqués de la physiologie, le vitalisme de quelques ascétiques, les subtilités ingénieuses de Darwin, l'encéphaloscopie trop célèbre du docteur Gall, viendroient naturellement se placer dans le supplément dont nous parlons; & tout en rendant justice au savoir, à la sagacité de leurs auteurs, sans même refuser d'admettre que leurs systèmes ont pu être utiles, sous quelques rapports, nous verrions que, pour être savantes, ces folies historiques n'en sont pas moins des folies & des erreurs, dont l'esprit humain seroit pour jamais préservé, si l'excellent ouvrage consacré par Condillac à leur traitement (le *Traité des Systèmes*), obtient quelque jour le degré d'influence qu'il mérite d'exercer sur la direction des études & des spéculations philosophiques ou scientifiques.

La même réflexion s'applique à plusieurs théories cosmogéniques, mais surtout à différens systèmes de philosophie, dont les auteurs, méconnoissant les limites & la véritable origine de nos connoissances, personnifiant sans cesse, en voulant poser l'édifice de leur doctrine hypothétique sur des déductions *à priori*, ont ouvert, sous les noms d'*idéalisme*, de *moralisme* (c'est-à-dire, de critique de la raison), des abîmes de spéculations ténébreuses, que leurs disciples ont creusés de plus en plus, soit pour les suivre, soit pour s'engager dans d'autres routes non moins éloignées des voies de l'observation & de la recherche expérimentale de la vérité.

SECONDE PARTIE.

Des principaux ouvrages concernant la médecine morale dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Nous venons de voir, au commencement & pendant presque toute la durée de la nouvelle époque qui nous occupe, que les superstitions & les grandes aberrations mentales de l'époque précédente n'étoient pas tellement effacées que l'on n'en retrouvât encore les traces dans un grand nombre d'usages, de pratiques, & même d'ouvrages ou d'événemens qui appartiennent d'une manière directe à la médecine mentale; d'une autre part, l'état, la composition de la société éprouvèrent, dans le cours de la même époque,

(1) Consultez, pour plus de détails, l'ouvrage de M. Grégoire, que nous avons cité.

des changemens considérables, & dont l'influence ouvrit un nouveau champ d'observations aux médecins qui voulurent diriger leurs études vers la médecine morale & la psychologie médicale. Les progrès généraux de la civilisation, les progrès particuliers de la navigation, de l'industrie & du commerce, l'accroissement du luxe, rendirent à la fois l'existence plus étendue, plus compliquée & moins certaine. Un plus grand nombre d'hommes s'engagèrent en même temps dans les routes de l'ambition, s'agitèrent, se tourmentèrent dans ces routes plus ou moins difficiles, éprouvèrent toutes les chances, toutes les révolutions de la bonne & de la mauvaise fortune, passèrent brusquement de la vie la plus active, des occupations le plus pénibles, à l'oisiveté la plus absolue & à tous les raffinemens du luxe & de la mollesse.

Les querelles & les persécutions religieuses, plusieurs révolutions politiques ou certaines opérations financières, telles que celle de Law, & plus tard des assignats en France, le serment des prêtres, le concordat, la vente des biens du clergé & des émigrés, ajoutèrent, par des causes occasionnelles, à ces causes permanentes d'agitation, mêlèrent tous les rangs, déplacèrent tous les intérêts, excitèrent toutes les passions. La sensibilité & l'action nerveuse en général & les fonctions mentales en particulier durent nécessairement se ressentir d'une situation semblable de la société, & un philosophe moderne (1) a remarqué avec raison que cette influence étoit déjà assez forte, dès le commencement du dix-huitième siècle, pour expliquer comment jusqu'alors, on n'avoit pas eu occasion de décrire, dans toute la variété & l'ensemble de ses symptômes, cette infirmité de l'ame & du corps connue sous le nom de *vapeurs*, si rare parmi les hommes occupés à des travaux manuels, & trop commune parmi les gens du monde & les gens de lettres pour ne pas être attribuée à leur situation.

Des altérations plus graves, différentes espèces d'aliénation, devinrent en même temps & par les mêmes causes plus fréquentes & plus nombreuses, surtout en Angleterre, où ce genre de maladie paroît s'être constamment multiplié depuis le règne d'Elisabeth, au point qu'aujourd'hui le nombre des aliénés s'est trouvé beaucoup plus considérable qu'en France, d'après le recensement ordonné d'une manière si solennelle au commencement du dix-neuvième siècle par la Chambre des Communes.

Un semblable état de choses devoit non-seulement rendre les différentes aliénations d'esprit plus communes, & appeler de ce côté l'attention des observateurs les plus éclairés parmi les méde-

cins, mais en même temps il portoit à donner plus d'étendue aux rapports du physique & du moral dans l'état de santé & l'état de maladie; il devoit occasionner un plus grand nombre de complications nerveuses & de ces épiphénomènes sympathiques qui ne sont bien observés & bien compris que par le médecin psychologue; enfin il rendoit plus nécessaires ces remarques ingénieuses & pénétrantes, ces attentions délicates, cette adresse bienveillante qui conduisent le médecin à traiter les ames avec autant de soin & de bonheur que les corps, qui constituent en un mot la médecine morale pratique, ou si l'on veut, & comme quelques-uns l'ont appelée, *la politique du médecin*.

Parmi les ouvrages qui embrassent l'ensemble de la médecine, ou seulement de la physiologie, & les différentes questions qui s'y rapportent, plusieurs ne furent pas entièrement étrangers aux divers objets qui rentrent dans la médecine morale ou dans la psychologie médicale proprement dite.

Nous avons déjà fait cette remarque pour l'époque précédente, relativement aux *Traité des nerfs* de Boerhaave, à la *Nosographie* de Sauvages, &c... Dans l'époque actuelle, plusieurs traités généraux appartinrent bien plus directement, soit par la nature de leur sujet, soit par les opinions de leurs auteurs, à ce point de vue de la médecine qui nous occupe & qui comprend le vaste ensemble de tout ce qui appartient à la médecine dans la philosophie & à la philosophie dans la médecine. Tels sont plusieurs écrits de Buffon & de Charles Bonnet, ceux de Bordeu & de son école, le *Traité* de Barthès, l'*Essai sur la Sensibilité* par Desèze, les belles *Considérations* de Cabanis sur les rapports du physique & du moral dans l'homme, plusieurs traités sur l'ame des bêtes, mais plus particulièrement les *Lettres du physicien de Nuremberg sur les animaux*.

Tels sont aussi, en Angleterre, les écrits de Cullen, de Darwin, de quelques écrivains de l'école écossaise, tels que Smith, Dugald-Stewart, &c., & en Allemagne ceux de Haller, Van-Swieten, de Haen, Kaw Boerhaave, Zimmermann, &c.

Les ouvrages de Buffon & de Bonnet sont trop évidemment classiques pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici comment ils se rattachent à la médecine morale par plusieurs questions de haute physiologie qui y sont agitées, l'instinct, les sensations, le sommeil, les rêves, la nature des animaux, & même celle de l'homme.

Bordeu, en reprenant quelques idées des Anciens & celles de Van-Helmont & de Stahl, pour les modifier & les adapter à l'observation, s'est élevé aux considérations les plus philosophiques, tandis que l'exercice de la médecine parmi les gens du monde le portoit d'une autre part à mieux voir qu'aucun autre, combien la santé, la marche, le caractère, les complications, la guérison des

(1) M. le professeur Pinel. (*Voyez sa Nosologie philosophique, Considérations générales sur les névroses.*)

maladies, dans certaines classes de la société, sont subordonnées à l'imagination, à l'influence de la sensibilité morale & des passions. Ces seules paroles, en parlant des gens du monde, « Ils » sont tous plus ou moins affectés de quelque passion qui tient en échec les mouvemens de l'économie animale; espèce de somnambules, dont les goûts pour les fonctions naturelles sont distraits, mal dirigés, qui ne respirent, n'entendent, ne voient, ne digèrent qu'à demi; qui sont perpétuellement pressés, tirillés, irrités & du côté de la tête & du côté du cœur, & de celui de l'estomac; qui sont sans force, sans sommeil, ennuyés, épuisés, engorgés de sucs étrangers à la santé, dans un orage perpétuel sur le fait des sensations, agités par des projets forcés, écrasés par des malheurs & des pertes que leur excessive sensibilité leur grossit », ce passage mériterait de lui assigner une place parmi les médecins philosophes, quand bien même on ne rencontreroit pas un grand nombre de pensées de la même famille, dans le bel ouvrage sur les maladies chroniques, l'analyse médicale du sang, le traité des glandes, les recherches sur différens points de l'histoire de la médecine, &c.

L'idée de l'homme physique & moral, publiée par Lacaze, & qui appartient évidemment à l'école de Bordeu, est une de celles où l'on a le mieux exposé les effets si remarquables des passions sur la région précordiale, déjà si bien entrevus par Van-Helmont, dont une circonstance particulière avoit plus spécialement appelé l'attention sur ces phénomènes (1). L'auteur du même écrit s'attacha à un autre point, qui n'est pas si généralement reconnu, à l'influence des passions, considérées dans leur effet sur les fonctions les plus matérielles de la vie, comme des stimulans nécessaires & dont l'observation se lie naturellement aux vues les plus élevées sur la manière de traiter avec les hommes & de fonder ou de disposer plusieurs institutions, dans le dessein d'assurer le bonheur & la tranquillité des peuples.

Ces mêmes remarques sur l'effet vivifiant ou excitant des passions, conduisent aussi à des idées qui n'appartiennent pas moins à la médecine morale sur l'égoïsme, l'indifférence, l'ennui, le dégoût de la vie & une variété particulière de mélancolie qui porte au suicide, & qui est devenue si commune & si connue chez les Anglais, sous le nom de *spleen* ou de *consumption*.

Qu'il nous soit permis, à ce sujet, de déve-

lopper les idées du philosophe que nous venons de citer, de montrer comment elles se lient, comment elles s'appliquent à des questions importantes de morale privée & publique.

L'activité morale, l'énergie des passions, exercent une influence remarquable dans les fonctions du système nerveux sur l'entretien & la plénitude de la vie & de la santé; & ces affections de l'ame que l'on regarde seulement comme le charme & le tourment de la vie, en sont en outre des conditions presque aussi indispensables que l'air & les alimens, ce qu'il faut plus particulièrement attribuer à des passions communes, vulgaires & en quelque sorte domestiques; à un sentiment modéré de crainte & d'inquiétude, d'où résulte la prévoyance; à une ambition motivée & raisonnable, à l'espérance & au desir, aux élans habituels & sans effort d'une ame doucement active, vers un but & un terme facilement accessibles, aux affections de tendresse, de famille, de bienveillance, d'amitié, &c.

Ces différens sentimens, qui paroissent seulement embellir & charmer l'existence, y concourent comme moyens principaux, & l'homme de toutes les classes de la société leur doit, sous certains rapports, la mesure de vie & de santé convenable à sa nature. Nous ne craignons pas d'aller trop loin, en disant, que dans le plus grand nombre de circonstances il faut même, pour bien se porter, pour conserver dans son intégrité la vie animale, ne pas s'ennuyer, être vertueux, aimer, connoître & abandonner son ame à de bons sentimens.

Le traité de Barthez, publié sous le titre de *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, se rattache spécialement à la médecine morale en général & à la psychologie en particulier, par des remarques ingénieuses sur les sympathies & les synergies, ainsi que par le recueil d'un assez grand nombre de faits curieux que l'auteur a rassemblés pour appuyer les idées qu'il avoit adoptées & dont il vouloit former sa nouvelle doctrine.

L'essai de Desfeze est rempli d'un grand nombre de faits du même genre, auquel souvent les physiologistes tant soit peu psychologues & souvent trop métaphysiciens, ont seuls donné un degré suffisant d'attention.

L'ouvrage de Cabanis, beaucoup plus directement relatif au point de vue de la médecine qui nous occupe, peut être regardé comme la partie la plus brillante de cette médecine spéciale & la plus étendue. Nous aurons occasion d'en faire apprécier toute l'importance sous ce rapport dans un autre article de ce Dictionnaire. Voyez MORAL. (*Rapports du physique & du moral dans l'homme.*)

On estime, on recherche dans Cullen quelques aperçus ingénieux, quoiqu'incomplets, sur le sommeil, les rêves, le délire, l'action du cerveau & des nerfs en général.

(1) Van-Helmont, ayant pris par hasard une certaine quantité d'aconit-napel, éprouva à la région de l'estomac un sentiment de trouble, auquel succédèrent des visions, un désordre, une agitation extraordinaire dans les idées, ce qui le porta à penser que le lieu d'où sembloient partir des perceptions & des sensations aussi nouvelles, étoit le siège de la sensibilité & des passions.

Darwin, qui a porté sa riche imagination & ses profondes & trop souvent ténébreuses méditations sur les mêmes objets, rachète heureusement la vague & l'obscurité de ses hypothèses par des investigations & des remarques sur certaines parties de l'esprit humain que les physiologistes n'avoient peut-être pas observées avant lui d'une manière aussi pénétrante, & dont l'examen lui a fourni une foule de détails & de faits curieux sur les songes, le somnambulisme, la catalepsie, l'enchaînement des perceptions, le pouvoir de l'imagination, de l'enthousiasme, le mode des sensations, le développement du délire & des aliénations diverses.

Presque tous les effets attribués par Smith à la sympathie (1), dépendent de la plus simple association, & l'auteur, à qui on doit savoir gré d'avoir rassemblé ces faits, les auroit sans doute rapportés à leur véritable cause, sans l'idée d'un instinct ou d'un sens moral qui a fini par devenir un des points fondamentaux de ce qu'on a appelé *la doctrine écossaise*.

Dugald-Stewart, l'un des principaux membres de cette école, a développé, sur l'association des idées en général, sur la nature du sommeil, sur l'état de l'entendement pendant sa durée, la marche & les phénomènes des rêves, des idées qui n'appartiennent pas moins à la physiologie qu'à la philosophie morale, dont la partie positive ou expérimentale n'est qu'une division, ou, si l'on veut, une branche de la physiologie que l'on ne peut traiter à part ni détacher entièrement du tronc, ainsi que l'ont fait la plupart de ceux qui s'en sont occupés jusqu'à ce jour.

Van-Swieten, sans s'occuper spécialement de la médecine mentale, a recueilli, dans sa riche collection pour servir de développement ou de commentaire à la doctrine de son maître, plusieurs faits & diverses observations qui appartiennent à ce point de vue de la médecine, principalement dans le volume III, où l'on trouve des détails curieux sur une perte de mémoire & sur une catalepsie (2).

Il importe, en outre, de ne pas oublier ici, & dans l'intention de rapprocher les bonnes actions des écrits les plus honorables, que ce

(1) *Théorie des sentimens moraux*, traduction nouvelle, par madame de Condorcet, suivie de quelques lettres du traducteur, remplies de remarques & d'observations aussi délicates que judicieuses, sur des points de l'histoire de l'homme, qui ne peuvent être bien saisis ni bien appréciés que par les personnes dont l'habitude de s'observer elles-mêmes, a sensiblement développé le discernement & la pénétration.

(2) *V. passim*, pag. 537, 544. — Association des impressions & des idées, pag. 547. — Perte de mémoire chez une fille au moment des règles, pag. 550.

Voir aussi ce qui concerne les sensations, le sommeil, les rêves, &c.

fut par le conseil de Van-Swieten que, sous le règne de Marie-Thérèse, on renvoya, pour être traitée dans un hospice, une pauvre paysanne qui avoit été condamnée à être brûlée vive, comme convaincue de maléfice & de sortilège.

Dans le même temps une fille de Wurzburg fut brûlée comme forcère, & dans le même temps s'établit en France *la chambre ardente*, où l'on traita la scandaleuse affaire de la Voisin & de la Vigoureux, dans laquelle le maréchal de Luxembourg fut accusé d'avoir acheté des horoscopes.

En citant ce fait, nous devons rappeler qu'un état de perversité, dont les causes sont inconnues, multiplia en France, vers ces temps de notre histoire, les exemples d'empoisonnemens, d'ailleurs si étrangers au caractère de cette nation, & que ces crimes ayant été attribués, au moins dans l'opinion populaire, à la forcellerie, on établit à l' Arsenal le singulier tribunal que nous venons de nommer.

Haller, dans le *Traité de l'Entendement, de l'Intellektu*, qui fait partie de sa grande physiologie, remarque dans son préambule, que les mouvemens des astres nous sont mieux connus que ceux de notre ame dans tout ce qui concerne les opérations de la sensation, de la perception & de la mémoire. Il ajoute que l'on peut espérer de s'éclairer sur ces objets, en profitant des occasions favorables qui se présentent pour observer les insensés, les maniaques, les hommes privés de mémoire dans les circonstances de maladie, phénomènes dont il seroit possible d'étendre les conséquences par des remarques judicieuses pour comparer les mœurs, le naturel, l'organisation cérébrale dans l'homme & dans les animaux.

Haller voudroit aussi que l'homme capable de méditation observât avec plus de soin, dès son enfance, sans préjugés, sans hypothèse, les développemens de sa propre intelligence (1).

Les traités de Zimmermann sur la solitude & l'expérience en médecine appartiennent à la médecine morale; mais on lira, sous ce rapport, avec un intérêt particulier, le passage sur les solitaires de la Thébaïde, que le traducteur français n'a pas osé conserver, & ce qui concerne la contention d'esprit, mais en particulier ses effets sur l'organisation, lorsqu'elle est portée au-delà de certaines limites.

Différens médecins de la même école, tels que Gaubius, de Haen, Tissot, Sanchez, doivent aussi être cités dans cette rapide énumération.

(1) Vol. III, de *Maniâ & Melancholiâ*.

Consultez aussi, pour des faits du même genre, la description d'une constitution épidémique du même auteur, dont l'édition a été publiée en 1783 par Stoll, son ami & son disciple.

La dissertation de Gaubius (*de Regimine mentis, quod medicorum est habitus*) embrasse dans une assez grande étendue plusieurs objets qui appartiennent à la médecine morale, & renferme un assez grand nombre de faits curieux dont le recueil a servi à presque tous ceux qui ont écrit sur le même sujet. On regrette que l'auteur n'ait pas mis plus de critique dans le choix de ces faits, plus de méthode dans leur exposition, & un peu de philosophie dans les conséquences qu'il en a tirées.

De Haen, qui offrit, presque dans le milieu du dix-huitième siècle, l'exemple d'un savant écrivant sérieusement sur les miracles, n'en porta pas moins toute la sagacité & la force d'un esprit très-exercé dans l'examen du gaffnérisme, qui séduisit Lavater & précéda de quelques années le mesmérisme.

Tissot & Sanchez ont rassemblé, comme Gaubius, avec plus d'érudition que de critique, un assez grand nombre de faits, dans le dessein de faire connoître d'une manière trop empirique les effets des passions, de l'imagination & de la contention d'esprit sur les variations de la fanté, le caractère, le développement & la marche des maladies (1).

Les différentes collections académiques & les recueils périodiques qui renferment plus qu'aucune autre classe de monumens littéraires, des matériaux relatifs à la médecine mentale, sont assez nombreux; nous en avons déjà cité plusieurs qui appartenoient, par leur date, à l'histoire de notre seconde époque. Parmi celles que nous avons omises, & dont plusieurs n'ont été publiées ou ne sont devenues un peu célèbres que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, se trouvent principalement le *Journal de Trévoux* (2), le *Journal des Savans* (3), le *Journal général de Médecine de Paris* (4), le *London medical Journal* (5), les *Mémoires de la Société royale* (6), les *Actes de la Société de Manchester*, mais surtout le *Magasin psycholo-*

(1) Voyez *Maladies des gens de lettres*, & l'*Essai sur les maladies des gens du monde*, par Tissot. — Voyez aussi, dans ce Dictionnaire, l'article AFFECTIIONS DE L'ÂME, par Sanchez, que l'on consulte, surtout pour ce que l'auteur a dit de sa propre situation, sous l'influence d'un état d'hypocondrie & de mélancolie.

(2) V. *passim*, pour différentes observations psychologiques & médicales, mais plus particulièrement pour l'année 1771, pour un exemple curieux de perte & de retour alternatifs de la mémoire.

(3) Également pour diverses observations de psychologie médicale, & en particulier un exemple curieux de mémoire extraordinaire.

(4) *Passim*, surtout pendant la période où le journal a été rédigé par Backer.

(5) Voir en particulier l'année 1785.

(6) *Passim* en général, mais en particulier un article de M. Hallé dans le vol. I & dans les archives manuscrites de cette Société.

gique, dans lequel Chrigton a puisé les faits les plus curieux, dont il a enrichi le *Traité* d'ailleurs si incomplet, qu'il a publié sous le titre pompeux de *Recherches sur la nature, l'origine des altérations mentales*, ce qui comprend un *Traité de physiologie & de pathologie de l'esprit humain. An inquiry into the nature and origin of mental derangement*, &c. London, 2 vol. in-8°. 1798.

Il faut comprendre encore dans cette énumération l'*Annual Register* (1), la *Bibliothèque britannique* (2), la *Décade philosophique* (3), les *Mémoires de la Société médicale d'émulation de Paris* (premier volume), les nouveaux *Journaux de médecine*, mais plus particulièrement le *Recueil périodique de la société de médecine*, dans lequel M. Esquirol & plusieurs autres disciples de M. Pinel ont consigné, relativement à la médecine mentale, le fruit de leurs recherches & de leurs observations.

L'étude & le traitement mieux entendu des maladies mentales, en Angleterre & en France, l'attention & la bienveillance des gouvernemens appelées par Howard sur les prisons, les idées de Beccaria & de quelques autres philanthropes sur les lois pénales & les établissemens formés, d'après leurs vues, aux Etats-Unis, en faveur des criminels, donnèrent lieu, d'une manière plus spéciale, dans la période que nous décrivons, à des recherches & à des ouvrages très-importans sur les parties les plus essentielles de la médecine morale.

Avant cette dernière époque, & même dans une portion du temps qui s'y rapporte, des événemens remarquables dans l'histoire de l'esprit humain, que nous avons à peine indiqués dans le tableau de l'époque précédente, appelèrent la sollicitude des gouvernemens, ainsi que l'attention des savans, & devinrent le sujet d'examen & d'enquêtes, que nous devons rappeler avec quelque détail dans ces considérations; je veux parler, comme il est aisé de le pressentir, des convulsionnaires de Loudun, des vampires, des miracles attribués au tombeau du janséniste Paris, de Gassner & du magnétisme animal; folies, aberrations qui eurent toutes, pendant quelque

(1) L'*Annual Register* contient quelques faits qui appartiennent, sous plusieurs rapports, à la médecine mentale, mais plus particulièrement l'exemple d'un délire symptomatique & prolongé, décrit avec autant de présence d'esprit que de sagacité, par Nicolaï de Berlin, qui l'avoit lui-même éprouvé, & qui parvint à s'observer & se décrire avec le plus grand détail dans cette situation évidemment occasionnée par une irritation vasculaire de l'encéphale.

(2) Voyez cette collection que nous aurons souvent l'occasion de citer.

(3) Consulter *passim* cette collection, mais principalement les volumes pour l'an IV, où se trouve la description de la maison des fous d'Amsterdam, par M. Thouin.

temps, plus ou moins de crédit, dont quelques-unes n'ont pas encore perdu toute leur influence, & à chacune desquelles nous trouvons attachées, comme autant de contre-poisons, des séries d'observations qui les font rentrer dans l'histoire de l'esprit humain, en les présentant, suivant l'observation de l'un de leurs auteurs, comme de grandes expériences sur l'imagination (1). On sera sans doute surpris de retrouver dans cette troisième époque, de pareilles expériences & un semblable état d'aveuglement. Mais n'oublions pas que les connoissances, les lumières d'un siècle plus éclairé ne s'introduisent que bien rarement dans les dernières classes de la société, & que dans tous les temps il existe toujours un certain nombre d'hommes superstitieux, malades de l'esprit ou du corps, de femmes hypocondriaques ou hystériques, disposées par la faiblesse de leur entendement, aux croyances les plus absurdes; & que lors même qu'un certain degré d'instruction rend la croyance à la magie ou à la démonomanie impossible, une certaine oisiveté active, le besoin d'émotion, les écarts d'une imagination dérégulée font encore apparître un assez grand nombre d'inspirés, d'enthousiastes, même dans les hautes classes de la société.

L'ouvrage sur les convulsions des Ursulines de Loudun fut publié quelque temps avant le commencement de notre troisième époque, à laquelle nous avons cru cependant devoir le rapporter. Il a pour titre : *Histoire des Diables de Loudun, ou de la possession des religieuses Ursulines, & de la condamnation & du supplice d'Urbain Grandier, cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu.*

Les réponses de l'université de Montpellier aux différentes questions qui lui furent proposées, relativement aux effets prétendus merveilleux que l'on attribuoit à cette possession, & dont on accusoit le principal personnage de cette déplorable tragédie, méritent plus particulièrement de nous occuper, & appartiennent directement à la physiologie & à la médecine mentale.

Voici ces questions & ces réponses, dans lesquelles, malgré l'insuffisance & l'imperfection de la physiologie à cette époque, on cherche à expliquer naturellement une certaine suite de phénomènes, dans lesquels on avoit cru découvrir des signes évidens de fortilèges & de fascinations.

Question 1^{re}. Si le pli, courbement & remuement du corps, la tête touchant quelquefois la plante des pieds, avec autres contorsions & postures étranges, sont un bon signe de possession?

(1) Bailly, en parlant du magnétisme :

« Le magnétisme, dit ce philosophe, n'aura pas été tout-à-fait inutile à la philosophie qui le condamne; » c'est un fait de plus à consigner dans l'histoire de l'esprit humain, & une grande expérience sur le pouvoir de l'imagination, pag. 11 & 15. »

Réponse. Les mimes & les fauteurs font des mouvemens si étranges, se plient & se replient avec tant de façons, que l'on doit croire qu'il n'y a sorte de postures de laquelle les hommes & femmes ne se puissent rendre capables par une sérieuse étude ou un long exercice; pouvant même faire des extensions extraordinaires & écarquillemens de jambes, de cuisses, & autres parties du corps, à cause de l'extension des nerfs, muscles & tendons, par longue expérience & habitude. Partant, telles opérations ne se font que par la force de la nature.

Question 2^e. Si la vélocité du mouvement de la tête par-devant & par-derrière, se portant contre le dos ou la poitrine, est une marque infailible de possession?

Réponse. Ce mouvement est si naturel, qu'il ne faut point ajouter de raison à celles qui ont été dites sur le mouvement des parties du corps.

Question 3^e. Si l'enflure subite de la langue, de la gorge & du visage, & le subit changement de couleur, sont des marques certaines de possession?

Réponse. L'enlèvement & agitation de poitrine par interruption, sont des effets de l'aspiration ou inspiration, actions ordinaires de la respiration, dont on ne peut inférer aucune possession. L'enflure de la gorge peut procéder du souffle retenu; & celle des autres parties, des vapeurs mélancoliques qu'on voit souvent vaguer par toutes les parties du corps: d'où s'ensuit que ce signe de possession n'est pas recevable.

Question 4^e. Si le sentiment stupide ou étourdi, ou la privation de sentiment, jusqu'à être pincé & piqué sans se plaindre, sans remuer, & même sans changer de couleur, sont des marques certaines de possession?

Réponse. Le jeune Lacédémonien qui se laissa ronger le foie par un renard qu'il avoit dérobé, sans faire semblant de le sentir, & ceux qui se faisoient fustiger devant l'autel de Diane, jusqu'à la mort, sans froncer le sourcil, montrent que la résolution peut bien faire souffrir des coups d'épingle sans crier; étant d'ailleurs certain que, dans le corps humain, il se rencontre en quelques personnes de certaines petites parties de chair qui sont sans sentiment, quoique les autres parties qui sont à l'entour soient sensibles; ce qui arrive le plus souvent par quelque maladie qui a précédé.

Question 5^e. Si l'immobilité de tout le corps, qui arrive à de prétendues possédées par le commandement de leurs exorcistes, pendant & au milieu des plus fortes agitations, est un signe univoque de vraie possession diabolique?

Réponse. Les mouvemens des parties du corps étant volontaires, il est naturel, aux personnes bien disposées, de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, selon leur volonté; partant, un tel effet ou suspension de mouvement n'est pas considérable

pour en inférer une possession diabolique, si, en cette immobilité, il n'y a privation entière de sentiment.

Question 6^e. Si le jappement, ou clameur semblable à celle d'un chien, qui se fait dans la poitrine plutôt que dans la gorge, est une marque de possession ?

Réponse. L'industrie humaine est si souple à contrefaire toutes sortes de raisonnemens, qu'on voit tous les jours des personnes façonnées à exprimer parfaitement le raisonnement, le cri & le chant de toutes sortes d'animaux, & à les contrefaire sans remuer les lèvres qu'imperceptiblement. Il s'en trouve même plusieurs qui forment des paroles & des voix dans l'estomac, qui semblent plutôt venir d'ailleurs que de la personne qui les forme de la sorte, & l'on appelle ces gens-là *engastronymes* ou *engastrilogues*. Partant, un tel effet est naturel, comme le remarque Pasquier au chap. 58 de ses Recherches, par l'exemple d'un certain bouffon nommé Constantin.

Question 7^e. Si le regard fixe sur quelqu'objet, sans mouvement de l'œil d'aucun côté, est une bonne marque de possession ?

Réponse. Le mouvement de l'œil est volontaire, comme celui des autres parties du corps, & il est naturel de le mouvoir ou de le tenir fixe ; partant, il n'y a rien en cela de considérable.

Question 8^e. Si les réponses que de prétendues possédées font en français, à quelques questions qui leur sont faites en latin, sont une bonne marque de possession ?

Réponse. Nous disons qu'il est certain que d'entendre & de parler des langues qu'on n'a pas apprises, sont des choses surnaturelles, qui pourroient faire croire qu'elles se font par le ministère du diable ou de quelqu'autre cause supérieure. Mais de répondre à quelques questions seulement, cela est entièrement suspect : un long exercice, ou des personnes avec lesquelles on est d'intelligence, pouvant contribuer à telles réponses, paroissant être un songe de dire que les diables entendent les questions qui leur sont faites en latin, & qu'ils répondent toujours en français, & dans le naturel langage de celui qu'on veut faire passer pour énergumène. D'où il suit qu'un tel effet ne peut faire conclure la résidence d'un démon, principalement si les questions ne contiennent pas plusieurs paroles & plusieurs discours.

Question 9^e. Si vomir les choses que l'on a avalées, est un signe de possession ?

Réponse. Delrio, Bodin, & plusieurs autres disent que, par sortilège, les forciers font quelquefois vomir des clous, des épingles, & autres choses étranges, par l'œuvre du diable ; ainsi, dans les vrais possédés, le diable peut faire de même. Mais de vomir les choses comme on les a avalées, cela est naturel, se trouvant des personnes qui ont l'estomac foible, & qui gardent pendant plusieurs heures ce qu'elles ont avalé, puis

le rendent comme elles l'ont pris, & la lienterie faisant rendre les alimens par le fondement, comme on les a pris par la bouche.

Question 10^e. Si des piqures de lancette sur diverses parties du corps, sans qu'il en sorte du sang, sont une marque de possession ?

Réponse. Cela doit se rapporter à la disposition du tempérament mélancolique, le sang duquel est si grossier, qu'il ne peut sortir par de si petites plaies ; & c'est pour cette raison que plusieurs étant piqués, même en leurs veines & vaisseaux naturels, par la lancette d'un chirurgien, n'en rendent aucune goutte, comme il se voit par expérience. Partant, il n'y a rien d'extraordinaire.

Sprengel, qui, dans son *Exposition pragmatique de la médecine*, a souvent touché à des points importans de l'histoire de l'espèce humaine en général, & de la médecine morale en particulier, a très-bien observé qu'à la suite des honteuses superstitions & des systèmes cabalistiques, dont le règne s'étend jusqu'au dix-septième siècle, le fanatisme n'osa plus se montrer dans le dix-huitième, parce que les écoles et les gouvernemens étoient plus éclairés, mais qu'il profita habilement de toutes les occasions pour apparôître sous les formes les plus absurdes & les plus populaires (1). Catholiques romains, protestans, nouveaux sectaires de toute espèce lui ouvrirent également leurs rangs, & admirèrent la réalité des possessions, des sorts, de la démonomanie ; nous venons d'en voir l'exemple dans la ridicule & tragique histoire des possédées de Loudun, où il n'entra pas moins de superstition que de perversité & d'artifice. Le vampirisme est à peu près de la même époque, & appartient au commencement du dix-huitième siècle (2), dans lequel on seroit surpris de le rencontrer, si on ne savoit pas qu'il s'y trouve très-rapproché de la révocation de l'édit de Nantes, de l'horrible expédition des Cévennes, & de l'édit qui rétablit les lois anciennes contre les devins & devinereffes coupables d'impiétés, sortilèges, sous prétextes de magie, devant être punis de mort.

Cette folie du vampirisme consistoit dans la ferme croyance que certaines personnes, dirigées

(1) *Histoire pragmatique de la Médecine*, tom. VI, pag. 81 ; chap. IV, de la *Thaumaturgie médicale*.

(2) « Quoi ! c'est dans notre dix-huitième siècle, dit » Voltaire, qu'il y a eu des vampires ! c'est après le » règne des Locke, des Shaftesbury, des Collin ; c'est » sous le règne des d'Alembert, des Diderot, des Saint- » Lambert, des Duclos qu'on a cru aux vampires, & » que le révérend Père Dom Augustin Calmet, prêtre, » bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes & de » Saint-Hidulphe, abbé de Sénones, abbaye de cent mille » livres de rentes, voisin de deux autres abbayes du » même revenu, a imprimé & réimprimé l'*Histoire des » Vampires*, avec l'approbation de la Sorbonne, signé » Marcellin. »

(Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, tom. VIII, pag. 346.)

par des sentimens de vengeance & de ressentiment, venoient, après leur mort, s'attacher à leur ennemi vivant, pendant le premier sommeil, en fucer le sang, & le faire périr ainsi d'épuisement. Il est probable que cette espèce de maladie mentale commença par une croyance superstitieuse dans les spectres, par l'ébranlement d'une imagination peu cultivée, qui disposa à une espèce de rêve ou de délire nocturne, pendant lequel on croyoit voir & sentir les *lamies*, ou revenans, avec une espèce d'angoisse & de terreur, dont les suites, toujours fâcheuses, devinrent quelquefois mortelles.

Le vampirisme se montra dans la haute Hongrie, dans la Moravie, puis dans la Silésie, l'Autriche & la Lorraine. Le paysan grossier & superstitieux de ces contrées n'étoit rassuré que lorsque le corps de son ennemi étoit putréfié ou encloué. Quelques-uns s'endormirent après s'être longtemps occupés de ces idées absurdes, & rêvèrent alors aisément qu'ils voyoient ces spectres malfaisans; que ces cruelles lamies les prenoient à la gorge, les étrangloient, suçoient leur sang. Ce rêve fut ensuite raconté & présenté comme une apparition, avec cette éloquence communicative dont le petit peuple manque rarement quand il est passionné, & lorsqu'il raconte des choses qui ont vivement ébranlé son imagination.

Dès-lors, plusieurs autres personnes firent le même rêve, & la maladie devint générale. L'effet de la terreur occasionnée par cette vision étoit ordinairement si vivif, qu'après l'avoir éprouvé deux ou trois fois, le rêveur étoit épuisé, & mouroit dans un état de syncope. Le mal fut porté au point que, ne pouvant guérir ces imaginations malades, les magistrats furent obligés de laisser violer l'asyle des morts pour sauver les vivans.

On procéda en forme pour cette violation; on cita & on entendit des témoins à charge & à décharge; on fit faire les visites les plus scrupuleuses des cadavres accusés, & lorsqu'on leur trouvoit quelque signe de vampirisme, on les condamnoit à être brûlés ou encloués de la main du bourreau. L'auteur de la *Magie posthume* a examiné sérieusement la question de savoir si les vivans pouvoient, dans un cas d'urgence, faire la guerre aux morts & violer leurs tombeaux. Calmet a publié un livre savant & curieux sur les vampires; mais, malheureusement, il y montre trop souvent un goût de superstition & une infirmité de jugement, qui prouvent jusqu'à quel point des croyances fausses & invétérées peuvent rendre ridicules & même absurdes les hommes d'ailleurs les plus instruits & les plus raisonnables. Ce savant examine, par exemple, très-sérieusement cette question: « sous quelles formes plaît-il aux puissances célestes de se montrer, quand elles apparoissent aux mortels? » Il regarde comme l'acte d'un esprit sain la déclaration de possession de la demoiselle Pauline, au dix-septième siècle, & de Gauffredi, brûlé vivif en 1611, comme atteint & convaincu d'avoir inf-

piré de l'amour à ses plus belles pénitentes, par des charmes & des pouvoirs diaboliques. Il admet comme fait historique, la possession, le fucat, l'exorcisme, les revenans. Cependant Calmet écrit, & le vampirisme exista au commencement de ce siècle, auquel on a donné le nom de *siècle de la philosophie*, qu'il a mérité, & dont il fut redevable à ce petit nombre de génies qui l'ont illustré, en laissant entr'eux & le gros de l'espèce humaine, l'intervalle immense qui sépare la plus haute civilisation de la plus monstrueuse barbarie. Garman, non moins crédule que Calmet, admet comme faits historiques ces prodiges du vampirisme de Prusse & de Pologne.

Son livre de *Miraculis mortuorum* (1) vint accroître ces monumens, déjà trop nombreux des folies humaines, qui, sous des titres pompeux & quelquefois bizarres, occupent une si grande place dans les bibliothèques.

La discussion historique & critique de ces merveilles, qui n'auroient dû obtenir de crédit que sur la multitude, fut publiée pour la première fois par Stebler, de Munich, dans les *Actes des curieux de la nature* (2).

Voltaire, à qui aucune superstition, aucun travers n'est échappé, n'a point oublié les vampires dans ses *Questions encyclopédiques*, et leur attribue une origine grecque.

« Ces vampires, dit-il, étoient des morts qui » fortoient la nuit de leurs cimetières pour venir » fucer le sang des vivans, soit à la gorge, soit » au ventre, après quoi ils alloient se remettre » dans leurs fosses. Les vivans sucés maigrissoient, » pâlissoient, tomboient en consomption, & les » morts engraissoient, prenoient des couleurs » vermeilles, étoient tout-à-fait appétissans : » c'étoit en Pologne, en Hongrie, en Silésie, » en Moravie, en Autriche, en Lorraine que les » morts faisoient cette bonne chère. On n'en- » tendoit point parler de vampires à Londres, ni » même à Paris. J'avoue que dans ces deux villes » il y eut des agioteurs, des traitans, des gens » d'affaires qui sucèrent en plein jour le sang du » peuple, mais ils n'étoient point morts, quoique » corrompus : ces suceurs véritables ne demeu- » roient pas dans des cimetières, mais dans des » palais fort agréables.

« Qui croiroit que la mode des vampires nous » vint de la Grèce? ce n'est pas de la Grèce » d'Alexandre, d'Aristote, de Platon, d'Epicure, » de Démocritus, mais de la Grèce chrétienne, » malheureusement schismatique.

« Depuis long-temps les chrétiens du rite grec » s'imaginent que les corps des chrétiens du rite » latin ne pourrissent point, parce qu'ils sont ex- » communiés.

« Les Grecs sont persuadés que ces morts sont

(1) In-4°. Leipzig, 1670.

(2) *Acta naturæ curiosorum*, tom. IV, append. 89.

» forciers ; ils les appellent *broucolacas* ou *vrou-*
 » *colacas*, selon qu'ils prononcent la seconde
 » lettre de l'alphabet. Ces morts grecs vont dans
 » les maisons fucer le sang des petits enfans,
 » manger le souper des pères & mères, boire
 » leur vin & casser tous leurs meubles : on ne peut
 » les mettre à la raison qu'en les brûlant, quand
 » on les attrape ; mais il faut avoir la précaution
 » de ne les mettre au feu qu'après leur avoir
 » arraché le cœur, que l'on brûle à part.

» Le célèbre Tournefort, envoyé dans le Le-
 » vant par Louis XIV, fut témoin de tous les
 » tours attribués à un de ces broucolacas, & de
 » cette cérémonie.

» Après la médifance, rien ne se communique
 » plus promptement que la superstition, le fan-
 » natisme, le sortilège & les contes de revenans.
 » Il y eut des broucolacas en Valachie, en Molda-
 » vie, & bientôt chez les Polonais, lesquels font
 » durite romain. Cette superstition leur manquoit ;
 » elle alla dans tout l'orient de l'Allemagne ; on
 » n'entendit plus parler que de vampires depuis
 » 1730 jusqu'en 1755 ; on les guetta, on leur
 » arracha le cœur & on les brûla : ils ressem-
 » bloient aux anciens martyrs, plus on les brûloit,
 » plus il s'en trouvoit.

» Calmet enfin devint leur historiographe, &
 » traita les vampires comme il avoit traité l'An-
 » cien & le Nouveau-Testament, en rapportant
 » fidèlement tout ce qui avoit été dit avant lui.

» C'est une chose, à mon gré, très-curieuse
 » que les procès-verbaux faits juridiquement con-
 » cernant tous les morts qui étoient sortis de
 » leurs tombeaux pour venir fucer les petits gar-
 » çons & les petites filles du voisinage. Calmet
 » rapporte qu'en Hongrie, deux officiers délégués
 » par l'empereur Charles VI, assistés du bailli
 » du lieu & du bourreau, allèrent faire enquête
 » d'un vampire mort depuis six semaines, qui
 » suçoit tout le voisinage. On le trouva dans sa
 » bière, frais, gaillard, les yeux ouverts &
 » demandant à manger. Le bailli rendit sa sen-
 » tence. Le bourreau arracha le cœur au vampire
 » & le brûla, après quoi le vampire ne mangea
 » plus (1). »

Dans le cours de l'époque précédente, plusieurs
 médecins d'un grand savoir, tels que Wedel (2),
 Frédéric Hoffmann (3), Elie Camerarius, avoient
 reconnu une pathologie démoniaque, & compté
 les exorcismes parmi les moyens thérapeutiques.

Le prêtre Gassner donna une grande étendue à
 ces opinions, & les appliqua à tous les détails
 de la médecine pratique dans la seconde moitié
 du dix-huitième siècle. Ce nouveau thérapeute

(1) Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, tom. VIII,
 pag. 346.

(2) *Dissertatio morbi à fascio, ciens* 1682.

(3) *De Potentiâ Diabolî in corpora, Opera omnia*, vol. V,
 pag. 94 & 103.

avança, d'après ce qu'il regardoit comme sa
 propre expérience, que non-seulement les mala-
 dies les plus extraordinaires & les plus incompré-
 hensibles ont une origine démoniaque, mais qu'il
 faut admettre la même cause pour les autres mala-
 dies & toutes les indispositions des valétudinaires
 que l'on peut combattre avec efficacité par la prière
 & en prononçant avec ferveur le nom de Jésus.
 L'ouvrage qu'il publia pour développer son sys-
 tème, parut en 1774 sous ce titre : *De la manière*
de vivre pieux & bien portant (1). Il y distingue
 trois degrés de fascinations, savoir :

1°. Les possessions proprement dites (*posses-*
siones).

2°. Les irritations ou tourmens (*obsessiones*).

3°. Les atteintes de l'esprit malin ou circum-
 fessions (*circumsessiones*).

Gassner, qui avoit trop d'adresse pour ne pas
 faire supposer plus d'imposture que de fanatisme
 dans sa conduite, eut recours à des essais proba-
 toires pour distinguer les maladies démoniaques
 des maladies naturelles, essais dont le résultat
 fut toujours à son avantage.

Les croyances & les pratiques superstitieuses
 dont Gassner faisait usage, étoient d'ailleurs si
 peu éloignées des idées de son siècle & des opinions
 religieuses de la plupart des catholiques, qu'un
 sage évêque expulsa l'imposteur de son diocèse, en
 lui adressant le reproche de ne pas se conformer
 aux rites de l'Eglise romaine dans ses exorcismes.

L'examen des pratiques & des opinions de
 Gassner, dans la dissertation de De Haen sur les
 miracles, est un modèle d'analyse, d'examen,
 d'investigations qu'il nous suffira de citer ici,
 & que l'on a fait connoître avec détail dans un
 autre article de ce Dictionnaire. (*Voyez & con-*
férez l'article MAGNÉTISME ANIMAL.)

Des prodiges jusqu'alors inconnus & des cures
 merveilleuses qui furent opérées dans le cimetière
 de Saint-Médard, sur le tombeau du diacre Paris,
 obtinrent beaucoup plus de célébrité que la mé-
 decine théurgique de Gassner.

Dès l'année 1656, des hommes, d'ailleurs re-
 commandables parmi les appelans, que l'on dé-
 signa depuis sous le nom de *Jansénistes*, avoient
 reconnu dans Port-Royal diverses curations opé-
 rées par la sainte-épine de la couronne de J. C. (2),
 entr'autres la délivrance particulière d'une de-
 moiselle Perier, d'une fistule lacrymale regardée
 comme incurable. Ce n'étoit là qu'un foible pré-
 lude des merveilles qui commencèrent en 1727
 à Paris, & qui ne cessèrent qu'en 1752, par un
 arrêté du Parlement (3).

(1) Cet ouvrage fut publié en allemand, in-4°. 1774.

(2) *Œuvres de Racine*, 1763, vol. III, pag. 131.

(3) Ce fut cette défense que l'on rendit par les deux
 vers suivans :

De par le Roi, défense à Dieu
 De faire miracle en ce lieu.

D'abord les miracles se bornèrent à de simples guérisons merveilleuses, comme toutes celles qui s'opèrent à l'aide des châsses & des reliques; mais bientôt on ne se contenta plus de prodiges aussi paisibles, & dès 1731 on commença à prouver l'intercession & puissance du saint par les actions les plus étonnantes & les plus incroyables. La Pythonisse, les fakirs de l'Inde, les apôtres & les martyrs de toutes les religions n'avoient offert jusqu'alors rien de comparable aux prodiges que la superstition & la plus absurde crédulité réunies au prestige de la jonglerie & du charlatanisme opérèrent dans cette circonstance.

Du reste, cette grande expérience sur l'humanité, comme toutes celles de ce genre, présente plusieurs faits curieux & réels concernant l'histoire de plusieurs névroses & des effets de l'imagination & des croyances passionnées sur la sensibilité physique.

Des hommes hypocondriaques, mélancoliques, & peut-être même un peu aliénés, & des femmes hystériques, vaporeuses, livrées à toute l'effervescence d'une imagination déréglée, se réunirent sur le théâtre de ces merveilles avec cette ferveur de croyance & ce desir d'effets prodigieux qui augmentent tout-à-coup l'influence du moral sur le physique & disposent les organes à des impulsions & des actions qui semblent dépasser le cercle des opérations ordinaires de la nature, & qui peut-être procurèrent dans un petit nombre de cas ces effets salutaires, ces guérisons subites, que l'on a obtenues dans tous les temps pour certaines maladies nerveuses, d'un grand ébranlement & d'une violente commotion. Le plus grand nombre d'ailleurs paroïssoit bien plus s'occuper à se donner en spectacle ou à ressentir dans une ferme & aveugle conviction l'intercession du bienheureux Paris, qu'à lui demander du soulagement ou une guérison.

Alors ils s'agitoient, tomboient dans des convulsions horribles, se frappaient, se brûloient, réclamoient des assistans les plus indignes traitemens, des compressions, ce que l'on a appelé dans la suite *les grands secours*, parmi lesquels on distinguoit des fustigations horribles, des coups d'épée, des coups de bûche, supplices volontaires qui furent portés jusqu'au point qu'un maître d'école se fit mettre en croix, « tout » cela, dit Voltaire, pour convaincre le monde » qu'une certaine bulle étoit ridicule, ce que » l'on auroit pu prouver sans tant de frais. »

D'autres paroïssent dans un état de mort apparente, exécutoient des mouvemens extraordinaires, prophétisoient, devenoient eux-mêmes des faiseurs de prodiges & de miracles; ce qui fut attesté, décrit, présenté comme faits historiques, & d'après le témoignage unanime de mille témoins, par Carré de Montgéron, conseiller au Parlement. Le caractère de quelques-uns des faits rapportés dans ce recueil, ce qu'ils peuvent avoir

de vrai ou de vraisemblable, auroit dû naturellement les faire rapporter à la classe des effets de plusieurs affections nerveuses, fort singulières, & des effets non moins surprenans qu'une imagination déréglée peut opérer sur des organes malades, & dont il est facile de changer ou d'exalter le mode d'action.

Un écrivain qui a publié récemment une histoire du magnétisme, a trouvé une autre cause naturelle à ces prodiges, & s'il faut l'en croire, tous ces convulsionnaires & ces fanatiques de Saint-Médard furent naturellement guéris, jetés dans des extases, des intuitions ou contemplations, & acquirent une clairvoyance accidentelle, en se trouvant, par une combinaison particulière d'événemens, somnambules sans le savoir, magnétiseurs sans s'en douter, & agissant par cela même dans une fausse direction, avec une maladresse qui devoit exciter chez certains individus des crises nerveuses & des convulsions.

Le Parlement, qui manquoit de documens semblables, mais qui favorisoit les jansénistes, à qui leurs miracles donnoient un grand avantage sur les jésuites, toléra ces miracles beaucoup plus long-temps qu'il ne le devoit; mais en 1752, les choses en vinrent au point qu'après avoir ordonné un examen médico-légal de tant de folies, par Sauveur-Morand & quelques autres membres de la Faculté, le gouvernement exigea la clôture du trop célèbre cimetière Saint-Médard; ce qui n'empêcha point les fanatiques de donner encore quelque temps le spectacle de leurs convulsions, soit à domicile comme des possédés, soit dans les lieux les plus voisins du tombeau du saint personnage dont l'esprit les animoit.

Le rapport qui dirigea l'autorité dans cette répression, a pour titre : *Procès-verbaux de plusieurs médecins & chirurgiens, dressés par ordre de S. M. Paris, in-8°. 1752*; travail dans lequel on ne trouve pas cette force d'esprit, cette élévation d'idées qui distingue plusieurs écrits du même genre publiés plus tard, mais dont la conclusion n'en porta pas moins à rendre à la nature une série de phénomènes, que la superstition avoit attribuée à des causes divines ou sacrées.

L'ouvrage de Dorval Hecquet, publié sous le titre du *Naturalisme des convulsions*, reconnu dans la maladie de l'épidémie convulsionnaire, est beaucoup plus détaillé que le rapport qui vient d'être cité, & mérite d'être consulté par tous les lecteurs qui attachent quelque importance à la question qui en est l'objet, & qui se rapporte aux points les plus curieux & les plus élevés de la médecine mentale.

Un état momentané de convulsions, beaucoup moins célèbre que les prodiges opérés par M. de Paris, étoit regardé depuis long-temps en Italie comme l'effet inévitable de la piqure de l'insecte dont il portoit le nom, sous la dénomination de

tarentulisme, ou de danse de la tarentule, dont le peuple, & même les savans, avoient admis des symptômes qui tenoient du prodige (1).

Dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, un des hommes les plus savans & les plus éclairés, Serrao, soumit à une saine critique & à des expériences décisives, ces prétendus effets de la tarentule.

« On donne ce nom de tarentule, dit Vicq-
d'Azyr, à une des plus grosses araignées de l'Eu-
rope, qui se trouve dans la grande partie mé-
ridionale de la Provence, en Sardaigne, en
Sicile, dans le royaume de Naples, & surtout
dans la Pouille, près de la ville de Tarente.
Cette araignée se creuse dans la terre un trou
perpendiculaire & cylindrique, dont elle tapissé
les parois de quelques fils. Ses tenailles sont
très-grosses, & terminées par des pointes très-
fortes. Dans le mois de juillet, le mâle cherche
la femelle; c'est alors surtout que l'on rencontre
ces insectes, & qu'ils sont le plus disposés à
mordre; mais ils ne sont pas bien à redouter,
leur morsure produisant tout au plus quelques
taches éréthypélateuses, & des crampes légères:
voilà le vrai.

« L'on a exagéré, & l'on a dit: la bouche de
la tarentule est armée de douze crochets, tou-
jours agités & toujours menaçans. Son poison
détruit le sentiment & la vie; la musique &
la danse (2) peuvent seules détruire des effets
aussi fâcheux. Quelquefois, a-t-on ajouté, le
mal se reproduit après la révolution d'une
année; on a recours alors au même remède avec
le même succès, & rien de ce qui se passe dans
le paroxysme ne reste présent à la mémoire du
blessé.

« Une circonstance incroyable (3), mais que
personne n'osoit révoquer en doute, étoit que
le venin de la tarentule produisoit dans ceux
qu'elle avoit mordus, une répugnance invin-
cible pour les couleurs noire & bleue, & qu'il
leur donne un penchant décidé pour le blanc,
le rouge & le vert. Un docteur qui avoit observé
ces insectes de plus près, disoit-il, qu'on n'a-
voit fait avant lui, prétendit s'être assuré qu'ils
aimoient beaucoup la musique, & il s'empres-
sa de publier cette découverte. On alla plus loin

» encore: un autre écrivit qu'il avoit surpris des
» tarentules dansant en mesure, comme les ma-
» lades eux-mêmes, au son des instrumens, &
» ces fables trouvèrent des protecteurs; on l'avoit
» vu, disoit-on, il falloit bien le croire.

» Ce que le peuple racontoit, les physiciens
» s'efforçoient de l'expliquer. Suivant Mead, le
» premier effet de ce venin se portoit sur le
» sang; selon Geoffroy (1), il agissoit sur les
» nerfs: ainsi l'aveuglement étoit général, & la
» maladie que l'on appela *tarentisme*, trouva
» place dans tous les traités de médecine.

» Mais, d'après les recherches de M. Serrao,
» nul auteur n'en a fait mention avant le quin-
» zième siècle de notre ère. Il n'en existe pas la
» moindre trace dans les ouvrages de Strabon,
» de Pomponius Mela, de Tite-Live, de Florus,
» de Trogus-Pompée, de Tacite. Comment Plin-
» & Varron, qui ont décrit les diverses produc-
» tions & vanté les sites de ces campagnes,
» auroient-ils gardé le silence sur les tarentules,
» si on les avoit redoutées alors? & surtout com-
» ment Horace, qui parcourut cette province
» avec Mécène, pendant une des négociations
» d'Antoine & d'Octave, auroit-il pu dire d'une
» terre jonchée d'insectes venimeux: Je me reti-
» rerai dans ce pays que le Galèze arrose de ses
» eaux limpides, où les troupeaux sont couverts
» de riches toisons, où coule un miel délicieux;
» c'est là, mon cher Septimius, que tu pleureras
» sur la cendre de ton ami (2).

» On conçoit bien que le génie & les mœurs des
» Tarentins ont dû éprouver de grandes varia-
» tions, & que les habitans de ces contrées n'ont
» rien de commun ni avec ces Lacédémoniens que
» conduisit Phalante, ni avec les sages & heureux
» contemporains de Pythagore & d'Architas,
» ni avec ces hommes efféminés que Tite-Live
» a peints célébrant la fête de Plutus. Mais les
» insectes de ces climats n'ont pas dû changer,
» & s'ils n'étoient pas venimeux alors, comment
» le seroient-ils aujourd'hui?

» A ces témoignages, tirés de l'histoire, j'ajou-
» terai les faits suivans que M. Serrao nous a
» transmis. Déjà le docteur Épiphane Ferdinandi,

(1) Mead, Geoffroy, Grube & Schuchzer n'ont écrit que d'après Baglivi, qui ne pratiquoit point à Tarente, & qui, lui-même, n'avoit pas pris la peine de s'assurer du fait qu'il vouloit expliquer.

(2) *Undè si parca prohibent iniquæ,
Dulce pellitis ovibus Galefi
Flumen, & regnata peiam Laconi
Rura Phalantho,
Ille terrarum mihi præter omnes,
Angulus ridet; ubi non hymetto
Mella decedunt, viridique certat
Bacca venastro:
..... Ibi tu calentem
Debita sparges lacrymâ favillam,
Vasis amici.*

(1) Baglivi a fait de cette prétendue maladie le sujet d'une dissertation particulière.

(2) Il y a un air consacré à cette danse, auquel on a donné le nom de *tarantella*. Etmuller.

(3) *Facit hoc animal (tarentula) mirabilia symptomata... Unum verò dicunt præcipuum facere, quod quando mordit aliquem, in eo statu & opere in quo invenit semper eum conservat, usquequò venenum è corpore pulsum sit; ita, ut si mordeat aliquem ambulantiem, semper ille ambulet, si tripudiantem, semper tripudiet, si ridentiem, semper rideat, &c.* Jer. Mercur., lib. II, chap. VI, & *Della Tarantola*, per Serrao, pag. 176.

» médecin habile, avoit assuré que la morsure de
 » la tarentule n'étoit point mortelle, & qu'il avoit
 » vu plusieurs personnes y survivre sans le secours
 » de la danse ni de la musique (1); mais l'impulsion
 » étoit donnée, & l'on aimoit mieux s'en rapporter
 » aux écrits du célèbre Baglivi, partisan zélé de
 » cette erreur, qu'aux observations simples & vraies
 » d'un médecin peu connu. Heureusement une dis-
 » pute des plus vives s'étant élevée à ce sujet entre
 » les docteurs Sanginetti & Claricio, celui-ci pro-
 » voqua son adversaire à une expérience publique;
 » il ne craignit point de se faire mordre par des
 » tarentules dans la saison des plus grandes cha-
 » leurs; il ne s'ensuivit aucun accident fâcheux,
 » & le courage d'un seul homme triompha d'un
 » préjugé de trois siècles.

» M. Serrao multiplia ses essais; il les publia
 » dans un ouvrage italien écrit avec élégance (2).
 » On le lut, & on se détrompa. Il y a donné la des-
 » cription exacte des spasmes violens, des con-
 » vulsions & de l'angoisse qu'éprouvoient les mal-
 » heureux dont l'esprit étoit agité par la crainte
 » de la mort. Il y a dévoilé l'art trompeur des
 » histrions qui simuloient ces désordres, pour
 » offrir à volonté le spectacle du tarentisme aux
 » voyageurs. On y trouve une image fidèle des
 » fourberies renouvelées tant de fois, & dont le
 » souvenir est encore si récent parmi nous; on
 » y apprend à se défier des grands noms, sou-
 » vent attachés à de petites choses; on y voit
 » l'imposture & la crédulité préparer leur ruine,
 » par la rapidité même de leurs progrès; l'imagi-
 » nation s'y montre avec tout son empire, d'autant
 » plus à craindre, qu'elle commande lorsqu'elle
 » paroît obéir; sa force se compose de notre foi-
 » blesse, & c'est surtout en trompant les yeux
 » qu'elle fait égarer la raison.

» On demande comment, lorsque l'esprit se
 » distingue par tant de conquêtes & de travaux,
 » les illusions les plus grossières peuvent se placer
 » à côté des découvertes les plus importantes, &
 » partager avec elles l'attention & la confiance
 » publiques. C'est que du surprenant au merveil-
 » leux, il n'y a qu'un pas pour le peuple qui n'en
 » connoit point les limites, & que tout paroît

(1) « *Multarum experientiarum testimonio convincitur, Phalangia Apula à plerisque curiosi hominibus, ut rei periculum facerent, carnibus plurimorum admota, illas quidem morsu forcipibus arripuisse, absque eo quod à Phalangio istos sese animadverterent; nec tamen postea ad saltus profiliisse, aut illa fecisse, quæ fieri conspiciuntur à nostris Tarantatis. Imo nonnullos honestos, dignosque fide homines testatum se ientis audivi, sepius nocte in medio arearum se quieti dedisse; & somno excusso, circumquaque à Phalangis, vestibibus, & carnibus inhaerentibus, obstitos sese comperisse; nec ab illis omnino lesos: aut si morsibus appetitos, ad saltus non profiliisse.* »

Valetta & della Tarantola per Serrao, pag. 152.

(2) *Della Tarantol: ossia Falangio di puglia lezioni Accademiche di Francesco Serrao, professore di medicina nella regia Università, in-4°. Napoli, 1742.*

» possible à l'ignorant, dont quelque phénomène
 » imposant a excité l'enthousiasme & subjugué
 » l'imagination. De grandes erreurs peuvent donc
 » trouver des partisans dans des siècles de lumière,
 » mais c'est alors que leur faux éclat s'anéantit
 » pour toujours; on fait leur procès par écrit,
 » l'opinion publique les condamne à un opprobre
 » éternel, & tant qu'on saura lire, elles ne repa-
 » roîtront point parmi nous. »

Le mesmérisme, que l'on a appelé dans la suite le *magnétisme animal*, différoit des folies que nous venons de passer en revue, par une apparence de savoir, un air scientifique, qui semblent devoir marquer sa place plutôt parmi les hypothèses philosophiques, que parmi les superstitions dont nous venons de parler. C'étoit la philosophie corpusculaire des théosophes du dix-septième siècle, & principalement de Robert Fludd & de Maxwel, Digby, &c., dégagée de la doctrine des génies ou esprits, avec laquelle on l'avoit d'abord associée pour mieux l'adapter aux opinions populaires; la propriété particulière de l'aimant généralisée, étendue à toute la nature, personnifiée sous le titre de *fluide magnétique*, & caractérisée par des actions évidentes sur l'homme, des guérisons merveilleuses que l'on opéroit en dirigeant convenablement ce fluide. Dans la suite il s'y joignit quelques phénomènes, qui furent souvent simulés, & dont quelques circonstances principales étoient tout-à-fait indépendantes du prétendu fluide universel que l'on mettoit en usage. Ce sont ces phénomènes qui constituèrent le somnambulisme & la clairvoyance magnétique. Le petit nombre de cas où ils ont existé, ne peuvent être regardés que comme des symptômes très-remarquables d'une maladie cérébrale, analogues à ce qui se passe dans certains délires cataleptiques, que l'on avoit observés & que l'on observe quelquefois, sans l'intervention d'aucune expérience.

Du reste le magnétisme, pour mieux se rapprocher de l'esprit de secte & de superstition, eut ses partisans, ses fanatiques, & n'excita pas moins l'attention du gouvernement, que les miracles du bienheureux Paris, du moins en France, pour le porter, d'après une enquête & des observations physico-légales (1), à des moyens de répression.

Voyez pour plus de détail, dans ce Dictionnaire, les articles AIMANT & MESMÉRISME, le premier par Thouret, & le deuxième par l'auteur de ce rapide coup-d'œil historique sur la médecine morale, & les maladies générales & particulières de l'esprit humain.

Ces maladies particulières, ces différentes espèces de vésanies, & les actions odieuses, les délits & les crimes qui, dans certaines circon-

(1) Les rapports de l'Académie des Sciences & de la Faculté de Médecine réunies.

Celui de la Société royale de Médecine, &c.

tances, ne font que l'effet d'une perversion ou d'une aberration que l'on pourroit traiter comme la manie ou la mélancolie, n'attirèrent suffisamment l'attention des hommes éclairés que dans le cours du dix-huitième siècle. Le voyage & les plaintes touchantes d'Howard, concernant l'état des prisons, & la dissertation éloquente de Beccaria sur les délits & les peines, imprimèrent dans toutes les âmes généreuses un besoin de réforme & de perfectionnement qui n'a point encore été entièrement satisfait, & dont l'expression ne cessera de se faire entendre & de fatiguer les gouvernemens assez indolens ou assez peu éclairés pour ne pas faire droit à de si justes réclamations (1).

L'idée des admirables institutions de Philadelphie, & des ouvrages qui nous les ont fait connoître, vient naturellement se placer sous la plume de tout écrivain qui se livre à de semblables méditations. Nous demanderons qu'il nous soit permis de nous livrer à ce souvenir, & d'obtenir que l'on ne regarde pas comme étranger à l'histoire de la médecine morale, le résultat de la plus belle & la plus décisive expérience qui ait jamais été faite sur l'humanité.

L'idée d'un régime particulier & d'un traitement moral pour les criminels, a été mise à exécution pour la première fois à Philadelphie, à la fin du dix-huitième siècle (1790).

On s'accorde pour en faire honneur à William Bradford d'une part, & à Caleb Lownes, dont la philanthropie, que la lecture d'Howard & de Beccaria avoit excitée, ne fut arrêtée par aucun genre de résistance, d'obstacle & de sacrifice.

Cette grande amélioration, dont les résultats heureux ne peuvent être révoqués en doute, repose sur une organisation administrative de la plus grande simplicité. Elle est établie d'après ces deux idées; que toute punition infligée par les lois a pour objet l'amendement du coupable, & que son exécution ne doit pas, autant qu'il est possible, augmenter les charges du gouvernement: tout se rapporte à ces deux principes.

Les coupables, dont le crime est constaté, & que l'on désigne sous le nom de *convicts*, sont condamnés à une solitude préalable, *solitary confinement*, pour les délits les plus graves.

Dans ces emprisonnemens, plus ou moins longs, on a pour but d'exciter son recueillement, sa réflexion, ses remords. Sa cellule, de six ou neuf pieds d'élévation, réunit d'ailleurs toutes les conditions de la plus grande propreté.

La permission de lire, ou même de travailler, n'est accordée qu'après un certain temps de séjour dans cette retraite si absolue.

Ce *solitary confinement* est la seule punition des fautes ou des désordres contraires aux réglemens de la maison.

Admis parmi les travailleurs, le coupable se trouve, à la vérité, renfermé dans une sphère d'activité fort étroite, mais il y trouve cependant, & par l'effet d'une excellente organisation administrative, des objets d'émulation ou d'espérance, des motifs de vertu ou d'amendement, la récompense de son travail, en un mot, tous les avantages d'une vie régulière & utilement employée; du reste on évite, avec le même soin, tout ce qui pourroit nuire à la santé, & les abus de pouvoir qui pourroient flétrir son âme ou l'irriter par des passions haineuses.

Le prisonnier fait qu'il travaille pour sa nourriture, son entretien, les frais de ses instrumens, les amendemens auxquels il a été condamné, & un fonds de réserve qui lui sera remis à la fin de sa détention. La justice la plus sévère est la règle constante de la conduite que l'on tient à son égard.

Le moment du coucher, le temps des ablutions, des bains, du travail, des repas, sont déterminés, & les actions les plus indifférentes des *convicts* constamment ramenées à des périodes fixes.

Les rires, les chants, les cris, les conversations animées, étrangères aux objets de travail, sont interdits, non-seulement d'après des idées de convenances, mais aussi d'après des vues d'hygiène, & dans le dessein de prévenir des secousses, des ébranlemens incompatibles avec le repos absolu & la quiétude profonde, que l'on regarde avec raison comme les moyens principaux du nouveau système d'habitudes & d'éducation, que l'on applique aux prisonniers.

Dans ces prisons, comme dans les hospices, où l'on traite convenablement les aliénés, les détenus fournissent eux-mêmes les sujets qui peuvent être propres aux différens services de la maison.

Le déjeuner & le souper se composent d'un pudding préparé avec la farine de maïs & la mélasse.

À dîner on accorde une demi-livre de viande, des légumes, une demi-livre de pain. On n'admet que l'eau pour tout besoin, d'après l'idée que toute liqueur fermentée ne pourroit occasionner dans les prisonniers qu'une irritation contraire au régime adoucissant qui a pour objet, en quelque sorte, de lui rendre la vertu ou les devoirs de la société plus faciles, par un changement dans la nature de ses organes.

Les rapports des inspecteurs avec les prisonniers sont nombreux, mais sans une familiarité propre à porter les coupables à se méprendre sur la gravité de leurs fautes.

La bonne conduite des prisonniers, même de ceux qui se sont rendus coupables de meurtre peut les conduire à faire abréger le temps de leur détention, d'après la demande des inspecteurs.

(1) Voyez des *Prisons de Philadelphie*, par M. de la Rochefoucault-Liancourt, brochure de 62 pages, 1796.

Visite à la prison de Philadelphie, par Turnbull, traduite par Petit-Radel, 1800.

A l'époque où M. de la Rochefoucault visitoit ces admirables établissemens, leur utilité paroiffoit hors de doute, & l'on avoit remarqué que sur cent convicts fortis de prison, deux n'y étoient pas ramenés pour récidive.

Une plus grande certitude de la punition à laquelle on s'expose, en se rendant coupable, la vie régulière, laborieuse des prisonniers, opposée aux vices, aux désœuvremens que favorisoit l'ancienne organisation; enfin, la privation de la liberté, la nécessité de l'ordre, du silence, sont des circonstances, dans la nouvelle législation criminelle des États-Unis, bien plus propres à diminuer le nombre des criminels, que les mauvais traitemens de nos prisons européennes, & l'horreur & la violence des supplices, souvent si disproportionnés avec les délits.

La conduite des anciens prisonniers, lorsque ces nouvelles lois furent mises à exécution, prouva seule combien le nouveau régime auquel on vouloit les soumettre leur paroiffoit redoutable. Quinze de ces prisonniers s'échappèrent, les autres refusèrent ouvertement de travailler, & opposèrent aux vues bienfaisantes des administrateurs, tous les moyens de résistance que l'astuce & la perfidie purent leur suggérer.

Au moment où l'auteur que nous avons cité écrivoit, l'État de Pensylvanie avoit seul adopté ces grands changemens dans la jurisprudence criminelle & dans l'administration des prisons.

Il résulteroit d'une épreuve de quatre années, que beaucoup d'hommes perdus partout ailleurs pour la société, sont encore utiles dans ce petit coin du monde, qu'ils peuvent acquérir l'habitude du travail, des mœurs plus douces, des vertus sociales, dans une situation dont le bienfaisant Howard lui-même n'avoit osé concevoir l'idée.

Les promoteurs du nouveau système, dont nous venons d'indiquer les bases, furent traités d'abord de visionnaires & d'hommes à systèmes; mais lorsqu'on leur demandoit comment il se pouvoit faire que les prisonniers eussent une contenance aussi respectueuse, aussi calme, ils répondoient :

« N'avez-vous pas vu à Londres, à Paris, des lions, dans la gueule de qui leurs geoliers mettoient leur tête ? »

« N'avez-vous pas vu à Philadelphie, des panthères, que des enfans conduisoient sans les mûser, & qu'ils tenoient dans leurs bras ? »

Pourquoi donc renoncerez-vous à apprivoiser des hommes ?

Le traitement des insensés ne fut guère, pendant long-temps, plus raisonnable & plus humain que celui des criminels; d'abord, & pendant long-temps, on laissa dans le plus déplorable état de vagabondage les insensés, les traitant dans certains lieux avec un respect superstitieux, & dans d'autres, comme des ennemis de la société qu'il falloit craindre & poursuivre sans aucune espèce de ménagement.

Les bâtimens abandonnés, qui avoient servi pour les ladreries & les maladreries, furent assignés comme asyles, ou plutôt comme prisons aux maniaques & aux insensés, dont la réclusion paroiffoit tout-à-fait indispensable, & aujourd'hui même les maisons publiques destinées au même usage, dans plusieurs provinces du royaume, ne présentent pas des dispositions plus favorables à la salubrité en général, & au traitement physique & moral de l'aliénation (1).

La première ordonnance, qui porte que les fous seront renfermés à la Salpêtrière, est de 1662, & par un recensement à la date de 1663, on apprend que plusieurs de ces malades avoient déjà été placés dans cet hospice; un compte rendu pour Bicêtre à la même époque, ne fait aucune mention d'un département particulier pour les aliénés.

En 1785, époque à laquelle Colombier & Doublet publièrent, dans l'intérêt & les vues du gouvernement, une instruction sur la manière de gouverner les insensés, il existoit à peine cinq établissemens, consacrés à cette classe de malades. On apprend dans cette instruction, que ces établissemens n'offroient aucunes dispositions capables de répondre aux intentions bienfaisantes d'un gouvernement éclairé. Plusieurs milliers d'individus s'y trouvoient renfermés, confondus les uns avec les autres, sans que l'on eût songé à les soumettre à un traitement méthodique, & à les classer suivant la différence des vésanies.

L'Hôtel-Dieu, malgré les éloges que lui donnent MM. Doublet & Colombier dans leur instruction, ainsi que tous les autres établissemens du même genre, étoient restés à plus d'un siècle de l'état des lumières à cette époque, & présentoient des imperfections, des abus, que nous avons vu exister nous-mêmes, jusque dans les derniers temps du dix-huitième siècle.

Si l'on excepte l'hôpital de Glasgow & quelques maisons particulières, principalement celles d'Irlande & d'Ecosse, les grands établissemens pour le traitement des aliénés en Angleterre, tels que ceux de Bethléem, de St.-Luc, présentent, malgré la richesse de leurs dotations & la magnificence de leurs édifices, des vices d'administration, & la plus grande négligence, la conduite la plus routinière, dans le régime & dans le traitement.

Ainsi, à Bedlam, on saigne au commencement de juin & à la fin de juillet, tous les aliénés supposés curables; pendant long-temps on y donna également l'émétique d'une manière banale & périodique; routine contre laquelle Arnold a publié un recueil estimé d'observations.

Cet hôpital est peut-être d'ailleurs la maison la plus anciennement destinée à la réclusion des

(1) Cette vérité affligeante n'est malheureusement que trop prouvée par M. Esquirol dans ses *Informations & le Voyage*, dont le public éclairé attend si impatiemment la publication.

insensés; son nom a passé en proverbe comme celui d'ellébore; & par une association qui prouve sa célébrité, Bedlam devenu comme inséparable de la folie, l'exprime ou la rappelle, de telle sorte que Lichtenberg n'a pas craint d'appeler Bedlamistes *in partibus*, ces hommes qui, placés sur les limites étroites de la raison & de la folie, se font remarquer par des bizarreries ou par des travers d'esprit qui annoncent un commencement d'aliénation.

La fondation de cet hôpital remonte à 1553; mais dans les commencemens, il étoit dépendant de la maison de travail dite de Bridewel, & le premier ordre pour faire tenir séparément les comptes de ces deux établissemens n'est que de 1630.

L'administration particulière de Bedlam est confiée à un comité composé de quarante deux membres, & rien ne prouve mieux l'importance attachée à cette institution, que la dignité des fonctions dont ce comité est chargé, & qui sont rappelées à chaque administrateur de la manière la plus solennelle dans la formule suivante, que nous avons cru devoir conserver dans son entier, pag. 4.

« Monsieur,

« Vous avez été élu, & vous venez maintenant
 » pour être admis comme administrateur des hô-
 » pitaux royaux de Bridewel & de Bedlam; cette
 » place honorable, autant qu'importante, vous
 » donnera souvent des occasions de propager la
 » gloire de Dieu & le bien-être de votre prochain;
 » car on a pourvu dans ces hôpitaux à l'emploi
 » des paresseux & des vagabonds, des débauchés
 » & des personnes défordonnées, ainsi qu'à celui
 » des individus qui desireroient ou qui ont besoin
 » d'occupation par un travail honnête & utile; &
 » à secourir & traiter les malheureux privés de
 » raison.

« La distribution des revenus destinés par la
 » bonté royale & celle de plusieurs personnes cha-
 » ritables, à ces vues nobles & touchantes, va
 » être commise entre vos mains; & vous êtes ici
 » instamment & solennellement requis de rem-
 » plir vos fonctions à cet égard, avec une attention
 » scrupuleuse, afin que vous puissiez paroître avec
 » joie devant le trône de J.-C., lorsqu'on exami-
 » nera attentivement tous les offices de charité
 » que nous aurons exercés pour le soulagement
 » de nos frères pauvres, & qu'une récompense
 » particulière sera accordée à ceux qui les auront
 » remplis avec zèle & charité.

« Dans la pleine confiance que vous remplirez
 » dignement ces œuvres pieuses, vous êtes reçu
 » administrateur de ces hôpitaux. »

On est fâché du reste de trouver dans le rapport où nous puissions ces détails, que dans certaines circonstances, les fous doivent être enchaînés, & qu'il est permis de les exposer à la curiosité publique, en tolérant ainsi les visites des curieux,

qu'une police bien entendue a fait entièrement supprimer dans les établissemens particuliers d'Angleterre, ainsi que dans les établissemens publics de France, où les excellentes vues de M. Pinel ont pénétré.

Parmi les établissemens particuliers pour les aliénés, qui sont en très-grand nombre en Angleterre, on place au premier rang celui de Willis, qui est devenu si célèbre dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle; ce pensionnat se trouve à Greatfort dans le Lincolnshire, à 80 milles de Londres. La maison particulière de Willis ne peut recevoir que vingt à vingt-cinq malades, dont quelques-uns mangent à sa table. Les fous qu'il ne peut recevoir sont placés chez des fermiers, dans les villages des environs.... Le nombre des malades qui lui étoient confiés n'alloit guère au-delà de trente, avant l'époque mémorable où il fut appelé pour le roi d'Angleterre. Ce nombre fut porté dans la suite à près de deux cents. Les maniaques & les autres aliénés qui lui sont confiés, jouissent de toute la liberté qui peut se concilier avec leur triste situation. Chacun d'eux a son gardien qui répond de son malade, & dont le salaire est suspendu jusqu'au moment où il retrouve l'aliéné qui lui auroit échappé en trompant sa surveillance. Le prix ordinaire du traitement est d'une guinée par semaine pour les remèdes & les visites, d'une guinée pour la pension, & d'une pareille somme pour le gardien.

On assure que ces gardiens prennent insensiblement l'habitude de leur état, & qu'ils acquièrent un tact particulier pour observer les malades.

Les deux événemens les plus remarquables dans la vie du docteur Willis, furent la guérison du roi d'Angleterre, & le traitement moins heureux de la reine de Portugal.

On croit qu'en général, sur dix malades confiés à ses soins, le docteur Willis en guérissoit neuf, si le traitement étoit commencé un peu moins de trois mois après l'apparition des premiers symptômes vésaniques; ce qui, pour le dire en passant, paroît contraire à toute espèce de probabilité & de vraisemblance, pour les personnes auxquelles un degré suffisant d'expérience a donné des idées exactes sur la marche & la nature de l'aliénation.

Ces symptômes sont quelquefois précédés d'un dérangement plus ou moins grave de la raison & du caractère; un homme naturellement timide, devient excessivement hardi, &c..... Un travail de tête excessif, des chagrins violens, & les altérations primitives ou consécutives du cerveau, sont les causes les plus ordinaires de l'aliénation. Le maniaque qui fut guéri par Willis & qui a publié la notice que nous avons citée, étoit devenu fou à la suite d'un incendie, pendant lequel il étoit demeuré long-temps les pieds dans l'eau très-froide & la tête exposée à une très-forte chaleur.

Il paroît que Willis employoit un assez grand nombre de médicamens dans une pharmacie domestique

domestique attachée à sa maison. Il défendoit les alimens & les boiffons chaudes ou irritantes, & prescrivoit autant d'exercice qu'il est possible d'en faire. On rapporte même qu'il faisoit promener long-temps ceux de ses malades qui avoient des vélicatoires aux jambes, moyen dont il faisoit assez fréquemment usage.

C'est au docteur Willis que l'on doit l'invention du gilet de force employé pour contenir les maniaques furieux. Ce gilet est fermé en devant; ses manches, plus longues du double qu'à l'ordinaire, se croisent par-derrière & on les fait ensuite revenir sur le devant, où on les tient attachées. Le malade est mis ainsi dans l'impossibilité de nuire, & sans qu'aucune ligature puisse le blesser.

On assure que l'emploi de ce moyen humilie & gêne souvent les aliénés, & leur fait éprouver une impression pénible dont ils conservent le souvenir, qui dans la suite se joint naturellement à une terreur salutaire. Cet effet est en général d'un bon augure; car lorsque l'aliéné craint, il commence à donner son attention aux objets extérieurs, ou même à raisonner juste & à conclure de la cause à l'effet.

Le docteur Willis plaçoit avec un grand succès divers moyens de consolation & un doux excitemment moral, au commencement de la convalescence. Il encourageoit surtout les malades qui, arrivés à ce terme, étoient tourmentés de la crainte d'une rechute. Cette crainte, leur disoit-il, est un symptôme du plus heureux présage. Il faut comparer ce sentiment à celui qui préside aux actions morales, & à l'occasion duquel on a dit que la crainte du mal en est un préservatif assuré.

L'auteur de l'article dans lequel nous puisons ces détails, nous apprend que dans les cas extrêmes, le docteur Willis faisoit employer des ligatures avec des cordes, & que si ses malades trop furieux, frappaient leur gardien, celui-ci avoit le droit de rendre les coups sans scrupule. La conviction d'une résistance invincible & nécessaire n'est pas moins puissante sur l'esprit & dans le traitement des aliénés, que le sentiment de la crainte. Il faut regarder aussi comme non moins indispensable dans cette médecine morale, l'interruption plus ou moins longue des relations de parenté, ou d'intimité des malades, & Willis a remarqué qu'en général un étranger étoit plus facilement guéri qu'un Anglais. Cet habile observateur regardoit comme des symptômes d'une guérison prochaine, les changemens dans les accès alternatifs d'exaltation & d'abattement, la cessation des premiers, & la permanence de l'abattement, qui, quoique très-fort, ne rend pas inaccessible au raisonnement & aux consolations.

On croit avoir appris par les nombreuses observations de Willis, que les aliénés les plus difficiles à guérir, sont ceux dont la folie, excitée par des idées religieuses, est placée hors de la sphère des sens; que ceux, au contraire, dont le traitement

offre moins de difficultés, varient dans le sujet de leur illusion, & ne rapportent point leur délire, dans leurs différens accès, à un objet fixe.

La méthode du docteur Willis est devenue un objet du plus grand intérêt dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, & les Anglais, ainsi que les étrangers qui ont voyagé en Angleterre, y ont également donné toute leur attention. Les effets dont on lui est redevable, ont contribué à produire une révolution dans le traitement moral des aliénés, & en les consacrant dans le touchant épisode de Clémentine, Richardson en a répandu la connoissance & l'intérêt dans toutes les classes de la société. Souvent aussi ces effets ont été racontés en les surchargeant de ces circonstances merveilleuses, dont l'imagination embellit presque toujours les objets propres à donner des impressions vives & à exciter la curiosité. Le traitement du roi d'Angleterre, celui de la reine de Portugal, qui sont devenus des faits historiques, n'ont pas peu contribué à cette grande célébrité de la méthode du docteur Willis; mais en faisant cette remarque, nous ajouterons que l'auteur ne montra jamais mieux la simplicité de ses mœurs & la dignité de son caractère, que dans ces circonstances importantes & difficiles; conduite qui fut surtout très-remarquable pendant la maladie du roi d'Angleterre, en 1789, époque à laquelle toutes les parties du traitement & du régime physique & moral du malade étoient confiées à Willis, avec adjonction de plusieurs médecins célèbres de Londres, pour observer avec lui l'état du Roi, & en rendre compte, dans des bulletins séparés, à un comité formé dans le sein du Parlement, & chargé de recueillir les avis de ces médecins, pour en tirer un résultat propre à éclairer l'opinion publique.

La maison du docteur Arnold, dans le Leicestershire, jouit, comme celle de Willis, d'une grande réputation (1). L'une & l'autre, qui sont tenues avec des frais très-considérables, ne peuvent convenir qu'à des gens riches; mais le reproche que l'on pourroit leur faire à ce sujet, est affoibli par l'influence qu'ils ont exercée sur les autres établissemens généraux & particuliers dans lesquels on traite aujourd'hui en Angleterre, à moins de frais & avec beaucoup de douceur, les différentes espèces d'aliénations.

Ces établissemens particuliers sont en très-grand nombre, & l'on cite avec raison, parmi les plus utiles, celui qui a été formé par les quakers, sous le nom de *la Retraite*, dans l'York-Shire.

Cette institution est soutenue au moyen d'annuités, de donations & souscriptions annuelles. M. de la Rive, qui l'a fait connoître sous les rapports les plus intéressans, nous apprend que tout ce qui pourroit y exciter l'idée pénible de la terreur

(1) Voyez *Bibliothèque britannique, Sciences & Arts*, tom. VIII.

ou de la contrainte, est évité avec le plus grand soin; que l'ordre, la propreté, règnent dans tous les détails de l'administration; que les malades sont regardés comme des enfans qui ont un superflu de force, avec disposition à en faire un emploi dangereux.

Tout ce qui peut exciter la confiance, l'intérêt, le respect, le sentiment d'une impérieuse nécessité, le goût du travail, est mis en usage avec autant de zèle que de succès.

Les établissemens publics & particuliers destinés en Angleterre aux maladies mentales, sont devenus tout-à-coup & pendant le cours des années 1814 & 1815, l'objet d'une grande attention & de la surveillance la plus active. Une enquête ordonnée par la Chambre des communes produisit sur ce point de l'administration, jusqu'alors très-négligé, une espèce de réveil du peuple qui doit faire époque dans l'histoire de la médecine morale.

Un grand nombre de maisons & d'hospices furent trouvés répréhensibles. La conduite du concierge de Bedlam donna lieu en particulier aux plaintes les plus graves. On reconnut en outre que par un abus de confiance & de pouvoir très-condamnables, plusieurs personnes dont l'entendement n'avoit éprouvé aucune altération, avoient été retenues dans les maisons de fous, dans les intentions les plus contraires à la justice & aux droits imprescriptibles de la liberté individuelle.

L'ouvrage de M. Rogers, publié sous le titre de *Récit des cruautés, fraudes qui se commettent dans les maisons de fous en Angleterre*, présenteroit des résultats encore plus affligeans que l'enquête dont nous venons de parler, si le langage & le style de l'auteur ne permettoient pas de supposer un peu d'exagération dans son amour du bien, & dans les conséquences qu'il a tirées de l'état véritablement répréhensible des pensionnats pour les aliénés, dont la vue lui a fait éprouver des impressions si pénibles (1).

Toutefois le régime physique, le traitement moral des aliénés, sont encore bien éloignés de ce qu'ils doivent être, & de ce que paroissent exiger l'état de civilisation & les lumières des nations européennes.

Chez plusieurs de ces nations, les insensés sont encore traités comme des criminels, & en France même, si l'on en excepte quelques pensionnats particuliers & un très-petit nombre d'établissmens publics, le sort de ces malheureux présente un affligeant contraste avec les mœurs du lieu de la terre où l'on parle le plus de charité chrétienne & de philanthropie philosophique, sans penser à la vérité, qu'il est d'autres idées attachées à ces

mots, *bien entendus*, que celles de quelques *am-mônes* distribuées à la multitude, ou le desir vague & sans exécution du bonheur des hommes.

En Hollande, le traitement des aliénés, sans avoir éprouvé les changemens qu'il ne peut devoir qu'à l'heureuse application des principes de la philosophie de l'esprit humain, a fait cependant plusieurs progrès assez remarquables, & qui sont principalement dus au concierge de l'hospice d'Amsterdam destiné à ces malades, & qui, sans autre guide qu'une sagacité naturelle & développée par l'expérience, est parvenu à plusieurs résultats satisfaisans, & dignes de l'attention d'un voyageur éclairé (1).

Nous avons vu par la date du rapport de Doublet, l'époque des premières pensées qui eurent pour objet de rendre en France, ou au moins à Paris, la condition des aliénés plus supportable.

La Société royale, à la fin du dix-huitième siècle, chercha de nouveau à attirer l'attention du même comité, & M. Pinel, pour répondre aux vues de cette compagnie savante, fit connoître, je crois, pour la première fois, les résultats des recherches & des observations qu'il avoit faites dans un établissement particulier confié à sa direction. Nommé médecin de la grande maison de Bicêtre en 1795, il voulut faire servir cette place aux progrès de l'étude spéciale des maladies mentales. Dans ce dessein, dont il sentit bien toutes les difficultés, il chercha d'abord à se familiariser avec le spectacle mobile & bruyant qui s'offroit à ses regards. Heureusement pour lui, il trouva dans ces demeures de l'infortune & de la déraison, un homme plein de zèle & de sagacité, qui, sans autres lumières que celles d'un bon sens naturel & d'une expérience journalière, étoit parvenu à soumettre avec succès, à un régime & à un traitement moral, cette foule d'insensés & de furieux dont il avoit la direction. Conduit, aidé par ce concierge, dont il se plaît à rappeler le nom & les services, M. Pinel passoit souvent avec lui plusieurs heures de la journée, à observer les écarts, les vociférations, les extravagances des maniaques les plus violens; il interrogeoit son guide sur la valeur & sur la durée des différens symptômes de folie, sur l'état antérieur des malades, la cause & les premières circonstances de leur maladie, &c.... Ce que chaque entretien pouvoit offrir de renseignemens exacts & de faits bien constatés, étoit régulièrement consigné dans un journal d'observations; & les temps où M. Pinel commença ces études pratiques dans l'hospice de Bicêtre, n'étoient que trop favorables à des recherches sur les maladies mentales, par les orages & les malheurs, qui excitèrent si vivement alors les passions les plus propres à déterminer, sous toutes

(1) Voyez *A Statement of the cruelties, &c., in Mad-Houses*, &c.

Et pour l'extrait de cet ouvrage, la *Bibliothèque médicale*, tom. LVIII, pag. 322.

(1) Voyez, pour la connoissance de ces résultats, les détails donnés par M. Thouin dans la *Décade philosophique*, an 4.

les formes, les écarts de la raison & les maladies de l'esprit.

Plus tard, il eut l'occasion de continuer, avec un plus grand nombre de moyens & de secours, ses observations dans l'hospice de la Salpêtrière, dont il fut nommé médecin en chef, & dans lequel un rassemblement de plus de huit cents aliénées ne put manquer de lui offrir, en très-peu de temps, les principales variétés & les modifications les plus importantes de l'infanté.

Du reste, M. Pinel & ses successeurs, malgré leur zèle & leurs lumières, n'ont pu faire établir que d'une manière bien incomplète & bien insuffisante, quelques changemens heureux dans le département de Bicêtre, dont les localités sont réellement opposées aux dispositions les plus nécessaires dans un pareil établissement.

M. Pinel a été beaucoup plus heureux à l'hôpital de la Salpêtrière, où, malgré un assez grand nombre d'obstacles, il est parvenu à réunir les objets les plus indispensables au traitement & au régime des aliénés. Cet hospice, qu'il a décrit avec soin dans la nouvelle édition de son *Traité sur les maladies mentales*, a été rapproché autant qu'il a été possible, dans toutes ses dispositions, de l'intérieur d'une grande famille qui seroit composée de personnes fougueuses & turbulentes, qu'il ne faut exaspérer ni exalter, mais contenir par des alternatives bien ménagées de terreur & de bienveillance. En parcourant cet asyle, dit M. Pinel, des étrangers demandoient avec surprise : « *mais où sont donc les folles ?* » question que l'on peut regarder comme l'éloge le plus encourageant de cette maison, & qui porte sur les différences qui la distinguent des autres hospices, dont la mauvaise disposition étoit un obstacle insurmontable au succès de toute espèce de traitement. M. Pinel fait connoître dans différens articles séparés, le plan général & la distribution intérieure de l'hospice des aliénés, les moyens de répression qui sont mis en usage, la nécessité d'y entretenir un ordre constant, & d'étudier avec le plus grand soin le caractère des malades ; la difficulté de cet ordre & de cette étude, la surveillance paternelle qu'exige la distribution des alimens, l'utilité d'une application mécanique, & de travaux en commun dans l'hospice. Ce qui frappe le plus, ce qui émeut davantage dans ces détails, c'est l'heureuse & touchante économie ; l'arrangement, la régularité que l'on est parvenu à établir, & surtout la classification des malades qui sont distribuées comme autant de nations différentes, dans divers départemens, suivant le genre de folie. C'est dans ce dessein que l'on a établi plusieurs rangs de loges dans différentes cours séparées. Une première rangée occupe le local le plus agréable ; elle est consacrée aux mélancoliques. En pénétrant dans l'intérieur, on trouve les aliénées les plus turbulentes ; savoir, des idiots livrées à une continuelle agitation, & les folles furieuses, dont la maladie

invétérée est regardée comme incurable. On voit aussi dans le même département des folles également furieuses, mais dont on espère la guérison, & qui ne sont maintenues par une étroite réclusion, que dans le cas d'une impulsion marquée à des actes de violence.

Il y a aussi dans l'établissement, des parties destinées à la démence fébrile, aux convalescentes, aux maladies incidentes de toute espèce, &c.....

Nulle gêne superflue, nulle contrainte n'est en général mise en usage, & souvent des aliénées qui sont arrivées dans un état de fureur & d'agitation, deviennent tranquilles après quelques jours, par le seul effet des dispositions générales de l'établissement.

L'influence d'un semblable ordre de choses est de la plus haute importance. On put s'en convaincre en 1798 à Bicêtre, lorsque l'usage de l'enchaînement des aliénés y fut à jamais aboli. Quarante de ces malheureux accablés sous le poids des fers, depuis plusieurs années, se trouvèrent tout-à-coup en liberté, sans aucun autre moyen de répression que le gilet de force qui les contient sans les blesser. M. Pinel remarque que ce fut là le terme des accidens arrivés aux gens de service avant cette époque. Un des aliénés avoit été enchaîné pendant trente-six ans, un autre pendant quarante-cinq ; un autre qui étoit resté dix-huit ans au fond d'une loge obscure, s'écria dans une sorte de ravissement extatique, en voyant le soleil : *Qu'il y a long-temps que je n'ai vu une si belle chose !*

Les seuls moyens de répression ou de punition que l'on emploie à la Salpêtrière sont les corsets ou camisoles de force & les douches d'eau froide sur la tête. Le directeur de l'hospice a seul le droit d'infliger ou de faire infliger, sous sa direction, ce châtement. Son effet salutaire dépend du choix des circonstances où il est appliqué, & d'un certain art de manier ces malades d'esprit avec assez d'adresse pour qu'elles aperçoivent au milieu de leur effervescence furieuse, qu'on leur fait subir une punition humiliante qu'elles auroient pu éviter. Plusieurs aliénées en conservent souvent par la suite un souvenir qui prévient de nouvelles extravagances. Une maniaque qui fut amenée à l'hospice dans l'état le plus furieux, s'y conduisit avec tant de violence qu'on désespéroit de pouvoir jamais parvenir à la contenir. L'application de la camisole à fangle & les douches sur la tête parurent la maîtriser un instant, mais elle redevint de nouveau furieuse & se livra à toutes sortes de violences & d'extravagances. Après l'avoir laissée pendant douze jours se livrer à sa fureur, on la doucha de nouveau & on la contient fortement au moyen de la redoutable camisole. Alors elle parut humiliée, demanda grâce, versa un torrent de larmes, & on observa dès ce moment que sa maladie devint moins grave. Après quelques mois de convales-

cence, cette malade a pu être rendue à sa famille.

Une des dispositions les plus importantes de la Salpêtrière, c'est l'espèce d'autorité suprême & unique dont jouit le directeur de cette maison. Pour prouver combien cette condition est indispensable, M. Pinel cite plusieurs exemples des inconvéniens occasionnés autrefois par des rivalités de pouvoir & d'influence, dont la police actuelle de la Salpêtrière a été entièrement délivrée dans sa nouvelle organisation.

Plus de quarante filles violentes & insubordonnées étoient autrefois employées à la Salpêtrière, & pouvoient exercer sur les malades une autorité dont elles abusoient de la manière la plus désastreuse. Ces femmes, qui étoient plutôt des geolières cruelles que des garde-malades compatissantes, ont été soumises & en partie remplacées. Quoiqu'en bien plus petit nombre, elles fussent aujourd'hui à tous les détails du service, dans lequel elles se trouvent très-heureusement secondées par les aliénées non furieuses & par les convalescentes. Une visite assez récente que j'ai faite à la Salpêtrière, dont la direction médicale est partagée aujourd'hui avec M. Pinel par M. Esquirol, m'a confirmé dans les idées & les notions que j'avois tirées antérieurement de la lecture de l'ouvrage que je viens de citer.

Au moment de cette visite, le département des folles renfermoit neuf cents femmes, dont quatre-vingt-dix-huit sont réunies dans une division particulière, comme monomaniaques ou à idées fixes. Il y a aussi un quartier pour les furieuses. La surveillance de cet établissement est tellement active & continuelle, que l'on ne compte que deux suicides depuis quatre ans. Les personnes employées sont trente-huit filles ou femmes de service, trente-huit suppléantes. Le service est dirigé par une surveillante en chef & par une sous-surveillante, qui se trouve être dans ce moment une femme très-extraordinaire, une ancienne folle, dont l'intelligence & l'activité sont tout-à-fait remarquables.

On évalue à la moitié le nombre des personnes guéries dans cet hospice. M. Esquirol, qui le dirige comme médecin, a formé depuis quelques années une collection de crânes de folles, de dessins de plâtre, dont il s'exagère peut-être l'importance, mais qui doit fournir cependant quelques points d'observation & de comparaison très-utiles.

Les ouvrages les plus estimés de l'époque dont nous parcourons l'histoire, ont été composés pour la plupart avec des matériaux puisés dans une observation suivie & attentive des établissemens publics & particuliers dont nous venons de parler. Ceux qui les précédèrent ou qui se rattachent à d'autres circonstances ne contiennent guère que quelques faits épars, quelques résultats peu décisifs d'anatomie pathologique; tels ont été, principalement en Angleterre, quelques écrits pu-

bliés sous différens titres depuis 1748 jusqu'en 1792 (1).

Quelques traités publiés en Allemagne dans le cours de la même époque n'offrent guère plus d'intérêt, si on en excepte les recherches de Greding sur le volume de la tête, les variations & les lésions du crâne, des meninges & des différentes régions du cerveau chez les aliénés; recherches qui laissent d'ailleurs, comme les observations de Morgagni sur le même sujet, dans l'incertitude & le doute sur les dérangemens organiques, d'où résultent la folie, les défordres que l'on a rencontrés dans certains cas de véanies, n'étant pas constants, & s'étant présentés quelquefois chez des personnes qui n'avoient jamais éprouvé aucuns symptômes d'insanité; réflexions qui s'appliquent aux travaux de Meckel (2), de Haslam (3), Chiaruggi & plusieurs autres médecins qui ont soumis le cerveau des aliénés aux investigations anatomiques les plus détaillées.

Arnold, dont les Anglais paroissent estimer les observations, les publia sous le titre de *Recherches sur la nature, les espèces, les causes de l'insanité* (4). L'auteur, qui étoit un disciple de Locke, ne s'est pas fait des idées suffisamment exactes de l'insanité, dont il a multiplié les divisions & les sous-divisions, en prenant le plus souvent un symptôme isolé pour un genre ou pour une variété de l'aliénation; méprise que l'on a justement reprochée à Sauvages d'une manière plus générale.

Darwin, dont nous avons déjà rappelé les opinions & l'influence sur la médecine mentale, a porté encore beaucoup plus loin cet abus, cette multiplicité de classifications, & au point de comprendre parmi les maladies mentales, l'amour platonique, l'orgueil de la naissance, un excès d'amour-propre, un desir immodéré de célébrité.

Lichtenberg, dans son *Commentaire de la gravure d'Hogarth*, représentant une vue de Bedlam, s'est élevé à des vues très-philosophiques & très-ingénieuses sur les idées & les sentimens que doit faire naître une semblable contemplation dans l'esprit d'un philosophe.

« Cette scène, dit-il en parlant de ces aliénés », que le peintre a diversement disposés en groupes, dans une vue principale de l'asyle où ils sont renfermés, « cette scène, lecteur, est une » sépulture de vivans..... un véritable enterrement » moral..... Mais, me direz-vous, Rekwel, se » trouvant à Bedlam, est-il bien encore en Angleterre? Je ne fais trop que vous répondre, » & il se pourroit bien que la philosophie ne

(1) *Battie's Treatise on Madness*. London, 1758.

Harper's Treatise on the real cause of insanity, 1789.

Pargeter's obs. on maniac disorders, 1792.

Ferriar's medical histories and reflect, 1792.

(2) Meckel. *Voyez Académie de Berlin*, 1764 & 1766.

(3) *Voyez Medical Essays*.

(4) *Arnold's Obs. on the nature, &c. of insanity*, 1783.

» fût pas assez avancée pour nous dire si ce que
 » l'on appelle *eux* & *vous*, dans les cimetières
 » de la raison, y font autre chose que des marques
 » de souvenir, des épitaphes placées sur des tom-
 » beaux..... — Juste ciel! quelle comparaison,
 » quels rapprochemens se présentent à l'esprit
 » entre un marbre éloquent placé par la tendresse
 » & l'admiration sur les cendres du chef-d'œuvre
 » de la création, & les cadavres de ce chef-d'œuvre
 » attachés sur une paille fangeuse!..... Toutefois
 » ce n'est pas le moment de nous livrer ici à de
 » pénibles réflexions. — Entrons.

» Rekwel paroît dans ce tableau sur l'avant-
 » scène, enchaîné à la dernière place. On voit qu'il
 » y a des rangs, des distinctions à Bedlam comme
 » ailleurs : tous les fous ne sont pas enchaînés, &
 » parmi les enchaînés il y a encore des degrés.

» Au milieu de ces catacombes où gît la raison
 » humaine, les moins fous & les moins furieux
 » peuvent se promener comme des ombres bien-
 » heureuses jusqu'à la grande ville, qui sert de
 » limite à une autre classe de fous plus fous.

» Rekwel appartenoit d'abord sans doute à la
 » classe paisible ; mais, dans un moment de fureur
 » ou de désespoir, il s'est donné un coup de
 » couteau, & dès ce moment il a perdu ses droits
 » à la liberté dont jouit la petite république dont
 » nous voyons les citoyens occupés de diverses
 » manières.

» L'artiste a choisi le moment de cette grande
 » révolution. Le regard des condamnés est in-
 » définissable. On ne conçoit pas comment Gilping
 » a pu trouver cette figure insignifiante. M. Mor-
 » timer, célèbre peintre, en a bien jugé autre-
 » ment. On l'avoit chargé de traduire, par la
 » peinture, ce passage de Gray dans son ode
 » sur Eston (*voyez* le chagrin à son comble, le
 » délire riant d'une manière féroce, au sein de
 » la plus affreuse misère). Il fut chercher la gra-
 » vure d'Hogarth que nous commentons, & ré-
 » pondit : Tout est exprimé ici dans la tête de
 » Rekwel. Si je ne l'avois vu, je n'aurois pu
 » croire que l'on pût exprimer sur le même visage
 » des passions aussi opposées.

» Dans la femme posée à genoux, derrière
 » Rekwel, on voit Sara Yonc, son amante tou-
 » jours fidèle, quoiqu'abandonnée.

» M. Gilping blâme ce trait; il a peut-être rai-
 » son, comme ecclésiastique. Mais, M. Gilping,
 » pourroit-on lui dire, le cœur ne prend pas
 » conseil du catéchisme, & un véritable atta-
 » chement, celui d'une femme douce, sensible,
 » ne peut être détruit qu'avec le temps, & se
 » ranime par le malheur de l'objet aimé. Blâmez;
 » si vous voulez, comme prêtre, mais ne dites
 » pas que le peintre s'est écarté de la nature.

» Le gardien, placé debout près de Sara, est
 » touché de son émotion; il cherche à lui dérober
 » le visage de Rekwel, avec une sollicitude qui
 » fait honneur à ses sentimens, & l'on aime à voir

» que les mains de cet homme n'aient pas désap-
 » pris tout mouvement de compassion.

» Parmi les différentes cellules, quelques-unes
 » sont fermées; arrêtons nos regards sur celles
 » qui sont ouvertes.

» Dans celle n^o. 54, habitent le fanatisme & la
 » superstition. Dans celle n^o. 55, la folie qui bâtit
 » des châteaux en Espagne. Si, dans la cellule 50,
 » qui est fermée, demeurait l'amour malheureux,
 » on verroit réunies les loges les plus recherchées
 » de Bedlam.

» Un regard jeté sur les autres loges, rend
 » toute réflexion inutile. Hogarth a donné pour
 » compagnie au dévot, dont la toilette rappelle
 » un peu celle de Diogène, trois images de saints,
 » sans laisser entendre si quelques traits de la vie
 » de ces bienheureux l'ont porté à loger ainsi leurs
 » effigies.

» Plus loin, nous voyons assis sur un trône de
 » paille, le son par ambition, le maniaque politi-
 » que; tout est léger, aérien autour de lui, excepté
 » son sceptre. Au-devant de ce roi tout nu, sont
 » deux dames de la cour; elles obtiennent au-
 » dience. L'une se rapproche de l'autre, & trouve
 » de cette manière, assez de force, pour voir ce
 » dont la seule idée l'eût d'abord fait reculer.

» Les enterrés que nous voyons ici, sortent
 » quelquefois de leurs tombeaux, & sont les re-
 » venans, avec cette différence, que les morts
 » qui n'ont plus qu'une ame sortent la nuit, &
 » que les morts sans ame sortent le jour. Hogarth
 » ne nous montre que six de ces spectres diurnes
 » & libres, & on lui en feroit un reproche, si ses
 » autres ouvrages consacrés à la peinture des er-
 » reurs & des travers de l'humanité, ne nous
 » offroient pas un si grand nombre de *bedlamistes*
 » *in partibus*, errans dans la société. Arrêtons
 » d'ailleurs nos regards sur le trio que nous aper-
 »cevons ici, & qui ne ressemble pas trop mal
 » aux trois vertus théologiques, la foi, l'espérance
 » & l'amour.

» La Foi, avec sa triple croix & sa simple cou-
 » ronne, chante la messe avec une voix de mouton,
 » que l'on ne paroît guère entendre dans le voisi-
 » nage. L'Espérance joue gaiement du violon;
 » l'Amour, attaché sur le signe qui lui rappelle son
 » objet, est plongé dans la plus profonde mélan-
 » colie; la bouche entièrement fermée, semble
 » se refuser à dire un sentiment qui ne peut être
 » exprimé. Les mains si fortement jointes, vien-
 » nent de graver le nom d'une maîtresse adorée,
 » sur l'arbre qui jadis descendit de la forêt pour
 » former la rampe de l'escalier.

» Le virtuose qui joue si impitoyablement du
 » violon, & qui est coiffé avec une partition de
 » musique, porte une quantité de bagues, on ne
 » fait trop pourquoi, mais assurément d'après un
 » usage qui, ainsi que d'autres modes, s'observent
 » ailleurs qu'à Bedlam.

» Le mur entre les n^{os}. 54 & 55 offre un aspect

» tout-à-fait scientifique. C'est l'ouvrage & le ta-
 » bleau des espérances chimériques de deux fous,
 » qui demandent à la science des découvertes aussi
 » réelles que celle de la pierre philosophale. Un
 » tailleur bouffi d'orgueil, & également devenu
 » fou par quelqu'autre travers, se moque de ses
 » confrères : autre scène, que l'on voit ailleurs
 » qu'à Bedlam. »

Les établissemens publics & les institutions particulières, sur lesquels nous venons de jeter un coup d'œil rapide, ont donné lieu à des notices ou à des ouvrages plus étendus, que l'on doit placer au premier rang parmi les principaux écrits dont la médecine morale a été l'objet, en France & en Angleterre, dans la troisième période de son histoire, & sur lesquels il nous importe d'arrêter un moment notre attention.

Il ne paroît pas qu'avant l'ouvrage d'Arnold, que nous avons déjà cité, & les recherches beaucoup plus récentes de Chrichton, on ait publié des traités sur l'ensemble de la médecine morale en général, ou même sur les maladies mentales en particulier.

Toutefois Cullen, & surtout Darwin, & les philosophes de l'école écossaise, ont donné une impulsion très-marquée à ce genre de recherches.

Darwin en particulier a traité dans le quatrième volume de sa *Zoonomie*, sous les titres de : *Volition augmentée* & de *Volition diminuée dans les organes de la sensibilité*, plusieurs points de doctrine qui se rattachent aux questions les plus élevées de la psychologie médicale. On doit lui reprocher, sans doute, ses suppositions trop métaphysiques, ses distinctions subtiles, & ses nomenclatures le plus souvent inutiles. Il importe également de remarquer qu'il n'a point séparé avec assez de soin, les maladies mentales proprement dites, des travers ou des vices de la société, ou de certaines affections purement spasmodiques, telles que le fatyriaïsme, l'hydrophobie, les névroses partielles, d'où résultent les appétits dépravés, &c.... Du reste, l'auteur a le mérite particulier d'avoir su associer à des hypothèses le plus souvent frivoles, les vues les plus ingénieuses, & l'exposition des faits nombreux que lui ont fournis son expérience médicale, une grande connoissance du monde, & la culture littéraire la plus étendue. Il a remarqué avec beaucoup de sagacité, que l'incohérence des idées & les actions les moins motivées en apparence & les plus absurdes, dépendoient quelquefois, chez les maniaques, d'une idée illusoire & d'une perception morbifique que l'on parvient difficilement à découvrir. Il cite à ce sujet l'exemple d'un homme des hautes classes de la société, qui fit successivement déshabiller tous ses domestiques des deux sexes en leur présentant des pistolets armés, sans qu'il fût possible d'apercevoir d'abord le motif d'une conduite aussi extraordinaire. On s'assura de la personne de cet homme, qui avoua alors

(qu'affecté d'une maladie psorique), il vouloit découvrir celui de ses domestiques qui la lui avoit donnée. Darwin observe que dans cette violence & ces outrages, il avoit cru devoir faire une part assez considérable aux effets d'une mauvaise éducation, & du sentiment exagéré des avantages de la naissance & d'une grande fortune.

Le même auteur rapporte à ce qu'il appelle la manie variable (*mania mutabilis*), un autre trait qui appartient évidemment au délire chronique. Le sujet de cette observation étoit un jeune fermier du Warwickshire, qui, dans un temps très-froid, resta caché pendant plusieurs heures de la nuit avec l'intention de découvrir l'auteur d'un vol de bois, qui avoit été fait dans une des haies de son domaine. Tout-à-coup il vit paroître une vieille femme, qui commit de nouveau le délit qu'il venoit de constater. Cette vieille, non moins effrayante que la forcière de Macbeth, se voyant surprise, & croyant ne pouvoir échapper, se mit alors à genoux sur son fagot, en lui disant, les mains élevées vers le ciel, d'une manière prophétique : « Tremble, malheureux, Dieu permettra que » jamais tu ne connoisses le bonheur d'avoir chaud. » Le fermier fut vivement frappé de cette invocation. Le lendemain, il crut avoir froid, & se couvrit de plusieurs redingotes sans pouvoir se réchauffer. Au bout de quinze jours, il se mit au lit, où il resta pendant vingt ans, accablé sous le poids des couvertures, dominé par la perception morbide & illusoire de la crainte du froid, qu'il conserva jusqu'à la mort.

Le même auteur a très-bien observé que, pendant la veille comme pendant le sommeil, certaines sensations douloureuses ou pénibles peuvent occasionner une aliénation d'esprit momentanée, & une perception ou une suite de perceptions illusives.

La mort célèbre & tragique de miss Ray, assassinée par son amant, M. Hackman, dans un accès de jalousie, paroît à Darwin l'effet du dernier degré, de ce qu'il appelle l'amour sentimental ou romanesque, que les ames tendres & les imaginations passionnées ne lui pardonnent pas d'avoir classé parmi les maladies de l'esprit.

Il n'a point oublié d'ailleurs de rappeler dans cette partie de son ouvrage, les traits les plus touchans ou les plus tragiques qui agitent l'ame de Didon, dans l'admirable composition de Virgile ;

Le *Tantum inter densas*, &c....

& cette explosion du désespoir :

..... *Moriemur inultra*
Sed moriamur, ait, sic sic juvat ire sub umbras.

Suivant le même auteur, la fable de Médée dans Ovide, est un tableau achevé des symptômes les plus effrayans d'un amour furieux & jaloux, porté au point d'aliéner toutes les facultés de l'ame & les pouvoirs de la raison.

Ce médecin philosophe, qui mêle souvent les traits de la satire ou les vues du moraliste, aux observations médicales, rapporte l'anecdote suivante, dans l'intention d'offrir un exemple du mode de traitement que l'on peut opposer avec le plus d'avantage, à l'espèce de folie qu'il désigne sous le titre de *vanité vésanique*, ou de *folie orgueilleuse*.

Un gentilhomme français, atteint de cette maladie d'esprit, la faisoit paroître dans sa conversation, ses actions, ses gestes, & toutes les habitudes de sa vie. Son roi voulant le guérir, donna l'ordre à deux de ses courtisans, de ne point quitter ce pauvre malade, & de rester, l'un derrière son fauteuil, & l'autre devant lui, à une distance respectueuse. Alors, chaque fois que la seigneurie commençoit à parler, le courtisan, placé derrière lui, disoit avec emphase; écoutons: « Monseigneur va dire les plus belles choses du monde; » & l'autre reprenoit, lorsque la seigneurie avoit fini son discours: « Les plus belles choses du monde, Monseigneur nous a dit. »

Le fanatisme, dont l'histoire rappelle un si grand nombre d'exemples, appartient bien plutôt que l'orgueil ou l'amour romanesque, au tableau des maladies de l'entendement, & l'on ne peut qu'approuver Darwin de les avoir fait entrer dans ce tableau, sous le nom de *superstitious hope*. « On se fait difficilement une idée, dit cet auteur, de la force & de la constance d'une semblable aliénation d'esprit: en voici un singulier exemple. »

Un gentilhomme de la cour de Charles IX, qui avoit eu une grande part au massacre de la St.-Barthélemy, se confessoit avec ferveur quelques instans avant de mourir; le prêtre qui l'assistoit, lui demanda s'il n'avoit rien à lui dire, relativement à la terrible journée de la St.-Barthélemy: ce jour-là, répondit le moribond en se ranimant, le Dieu tout-puissant fut mon obligé. (*God almighty. Was obliged to me!*)

La vanité de naissance; *superbia*, *stemmatis pride of family*, n'est présentée qu'avec les traits d'un travers d'esprit, dans les réflexions de Darwin. De bons observateurs ont remarqué que dans quelques parties de l'Allemagne & de la Suisse, cette foiblesse de l'ame se transformoit insensiblement en un délire chronique, presque aussi incurable que la folie ascétique.

L'auteur, à qui des renseignemens sur cette variété de folie ont manqué, a montré une raison supérieure & une grande élévation de pensée, dans ce qu'il a dit de l'ambition, considérée comme une maladie mentale.

L'ambition, désir désordonné, de renommée suivant Xénophon, le mépris de l'opinion des autres, est la source de l'impudence; & sans doute, lorsque l'on s'occupe de ce que l'on dira de nous, on est plus disposé à fuir le vice & à chercher la vertu; notre bonheur s'accroît ainsi, par ce qui flatte

notre vanité & augmente le cercle de nos sympathies. Point de gloire, point de plaisir pour l'homme, dit Pope, sans le sentiment ou l'opinion de ses semblables. Mais lorsque la rêverie de l'ambition a pour objet de conquérir ou d'affervir les nations, elle devient la source de guerres innombrables, l'occasion des plus grands malheurs pour l'humanité. Les intérêts les plus chers, les plaisirs les plus doux ne peuvent plus exister; l'ordre de la nature est entièrement changé. Pendant la paix, dit Crésus, dans Hérodote, les enfans suivent le convoi funèbre de leurs pères. Dans la guerre, ce sont les pères qui enterrent leurs enfans. On a dit que César s'étoit vanté d'avoir fait périr trois millions de ses ennemis, & un million de ses partisans. Darwin ne craint pas d'attribuer aux scènes tragiques & à l'ivresse de gloire militaire qui remplissent l'Iliade, les calamités les plus affreuses de la guerre. On connoit la préférence d'Alexandre, pour ce terrible & admirable chef-d'œuvre de l'esprit humain. Darwin pense qu'il faut chercher dans les écrits des moralistes, les principes du traitement d'une semblable folie. Wolaston a dit, ajoute-t-il, César vainquit Pompée, c'est-à-dire, un homme dans le nom duquel se trouvent les lettres, *C, e, f, a, r*, vainquit il y a plusieurs siècles un autre homme, dont le nom étoit composé des lettres, *P, o, m, p, é, e*; voilà tout ce qui reste de ces hommes fameux.

*I, demens, & sevas curre per Alpes
Ut pueris placeas, & declamatio fias!*

JUVÉNAL.

Une lecture attentive de la zoonomie y feroit découvrir nécessairement plusieurs autres passages, relativement à la médecine mentale, surtout dans ce qui concerne la physiologie du cerveau, la théorie de l'habitude & de l'enchaînement des actions humaines, les physionomies particulières du sommeil, des rêves, du délire en général, de la catalepsie avec irritation mentale, &c....

L'ouvrage de Chrichton, publié à la fin du dix-huitième siècle, & dans lequel les idées de Darwin sont le plus souvent discutées & combattues, a pour titre: *Recherches sur la nature & l'origine du désordre mental (mental derangement)*, comprenant le traité concis de la physiologie & de la pathologie de l'esprit humain, avec une histoire des passions & de leurs effets (1).

L'auteur qui, au moment de cette publication, n'avoit pas encore été à portée de trouver dans une expérience médicale très-étendue, ni dans des relations particulières avec les personnes atteintes de maladies mentales, la condition nécessaire pour étudier ces maladies & les détails de la médecine morale pratique, y a suppléé jusqu'à un certain point par des inductions physiologiques très-ingénieuses, par l'analyse du développement

(1) Londres, 1793, 2 vol. in-8°.

des passions, & les faits nombreux qu'il a puisés, non-seulement dans les recueils d'observations les plus estimés de médecine, mais encore & plus particulièrement dans une collection que nous avons déjà citée, & qui a été publiée en Allemagne à la fin du dernier siècle, sous le titre de *Magasin psychologique*.

Ces recherches, qui peut-être mériteroient d'être traduites en français, présentent dans le premier volume, une suite de chapitres sur l'irritabilité & ses lois, la sensation & les sens externes, sur l'amour de soi-même, le sentiment du plaisir & de la peine physique, la marche & les phénomènes du délire; article dont M. Pinel a fait insérer la traduction française dans un ouvrage périodique. On trouve encore dans le même volume, une suite de discussions, mêlées à un petit nombre de faits tirés des biographes, ainsi que des collections médicales, sur l'esprit en général, les phénomènes de l'attention, de la perception mentale, de la mémoire, de l'association des idées & du jugement.

Le deuxième volume renferme sous le titre de chapitres, plusieurs dissertations qui n'ont entr'elles aucune liaison éminemment dogmatique, & dont les plus remarquables ont pour objet, l'analyse des actions humaines & de l'origine des passions; les modifications & les effets de la joie, de la douleur & de la mélancolie, de la crainte, de la colère, de l'amour, & des sentimens qui peuvent s'y rapporter.

M. le professeur Pinel, qui a rendu un juste hommage à cette partie de l'ouvrage de M. Crichton, l'a cru assez importante pour en parler avec quelque détail dans la première édition de son *Traité sur l'aliénation mentale* (1).

« Une analyse, dit-il, dans la deuxième édition du même ouvrage, une analyse qui se rapporte directement à nos connoissances sur l'équilibre de la raison, est celle des passions, de leurs degrés divers, de leur explosion violente, de leurs combinaisons variées, en les considérant par abstraction de toute moralité, & seulement comme des phénomènes simples de la vie humaine. Crichton s'est attaché à développer les caractères & les effets primitifs de ces causes morales de l'aliénation, & il en donne pour exemple, le chagrin, la terreur, la colère, & surtout l'amour porté jusqu'au délire par les contrariétés qu'on peut lui faire éprouver. Il en fait de même pour le sentiment de la joie, susceptible de grandes variétés. Le plaisir qui en est un des premiers degrés, peut naître directement de la possession d'un objet désiré ou bien d'un simple souvenir qui le rend comme présent; car nous rappelons avec intérêt les scènes de nos premières années, les folies de

» jeunesse, les émotions anciennement éprouvées
» de la bienveillance, de l'amitié, de l'amour,
» de l'admiration, de l'estime. On peut rapporter
» au même principe les jouissances que nous donnent les productions des beaux-arts, la lecture
» des ouvrages de goût, les découvertes faites
» dans les sciences, parce qu'il en résulte un sentiment mixte, soit d'admiration pour la supériorité de l'auteur, soit de satisfaction antérieure relative à un des besoins que notre éducation ou notre manière de vivre a créés.

» Doit-on mettre au nombre des sentimens de la joie, ces rapides élans d'une humeur joviale, ces tressaillemens qui portent à rire, à chanter, à danser, & que provoquent des jeux de mots, des réparties vives & inattendues, des imitations grotesques, des traits satyriques, connus par une forte de réaction du cerveau sur le diaphragme & les organes de la respiration? Quelle différence immense entre ces faillies folâtres d'une gaieté convulsive, & les affections calmes & profondes que font naître l'exercice des vertus domestiques, la culture des talens, leur application à quelque grand objet d'utilité publique, le spectacle imposant & majestueux des beautés de la nature! »

Arnold, favorisé par sa situation de médecin attaché à une institution particulière pour le traitement des aliénés, ne paroît pas en avoir tiré de grands avantages. Toutefois on doit lui savoir gré d'avoir été un des premiers à s'élever avec force contre la barbarie & l'inhumanité vraiment condamnable avec lesquelles on a traité & l'on traite encore les aliénés dans le plus grand nombre des établissemens (1).

Le docteur Perfect, également chargé comme médecin, de la direction d'une institution consacrée aux maladies mentales, s'est plus particulièrement attaché dans l'ouvrage qu'il a publié d'après son expérience, à donner avec choix le recueil d'un certain nombre de faits curieux concernant l'aliénation. Son ouvrage a pour titre: *Annales de l'Insanité*, comprenant plusieurs exemples choisis de différentes espèces d'aliénation, de folie ou de manie; deuxième édition, Londres 1801 (2).

On estime cet auteur, pour avoir caractérisé par de bonnes observations, l'hypocondrie pléthorique, la manie que l'orgueil rend incurable, celle qui se complique de préludes apoplectiques, ou qui survient à la suite des couches & dans le temps critique. Perfect a donné aussi une attention toute particulière à plusieurs cas de mélancolie, alliée quelquefois avec un penchant irrésistible au suicide, ainsi qu'aux variétés de la manie, qui dé-

(1) The Arnold's, *Observations on the nature &c.... of insanity*, 1783.

(2) *Annals of insanity, comprising a variety of select cases in the different species of insanity, lunacy, or madness, &c.... The second edition*, London, 1801.

(1) Voyez cet ouvrage publié en 1802, Introduction, page 21 & suivantes.

pendent du fanatisme, de la répercussion d'un exanthème, de l'ivresse habituelle, d'une disposition héréditaire. Son ouvrage contient cent huit observations.

On a souvent cité ces remarques sur le méthodisme considéré comme cause de maladie mentale. C'est en rapportant un passage du docteur Perfect, que M. Pinel observe que la langue anglaise est extrêmement féconde en expressions énergiques pour rendre les perplexités extrêmes, l'abattement & le désespoir de la mélancolie, non-seulement dans les compositions poétiques & romanesques, mais aussi dans le langage le plus grave & le plus sérieux de la médecine ou de la philosophie.

Mason Cox, qui s'est trouvé dans des circonstances à peu près semblables à celles qui ont fourni à Perfect les matériaux de ses annales, en a tiré le même parti, en publiant ses observations sur l'aliénation (1).

L'auteur présente d'abord des réflexions très-philosophiques sur le grand nombre des maladies mentales, sur la cause de cette fréquence, qu'il attribue principalement à des circonstances morales, sur le traitement de ces maladies, & le peu d'avancement de nos connoissances; sur leur rapport avec les lésions organiques du cerveau, malgré plusieurs recherches anatomiques qui n'ont donné sur ce point de doctrine médicale que des notions insuffisantes ou incertaines. Il décrit ensuite les préjudices que l'on remarque dans le développement graduel de l'aliénation, & s'attache à laisser voir qu'il est facile de prendre ces symptômes de maladie pour de simples aliénations morales, pour des preuves d'inconduite ou des changemens plus ou moins bizarres dans le caractère. Il insiste du reste dans cette description, sur plusieurs dérangemens physiques qui accompagnent ce trouble intellectuel, & principalement sur l'exaltation générale des propriétés vitales, qui rend les aliénés moins accessibles aux maladies contagieuses, suivant le docteur Mead, qui le premier a fait cette observation.

En traitant des causes de l'aliénation en général, & de quelques causes plus actives en particulier, telles que la disposition héréditaire à cette maladie, l'exercice immodéré de l'entendement dans les travaux littéraires, ou le sentiment prolongé des grandes passions, M. Cox mêle habilement les observations d'un médecin exercé, aux vues délicates & profondes d'un habile moraliste. On trouve souvent, dit-il, dans le monde, des hommes qui, soit par l'effet d'une disposition originelle, soit par un défaut d'éducation, se distinguent par des travers, des bizarreries dans leurs idées ou dans leurs actions, dont les impressions ne répondent jamais à leur cause, qui se rendent fatigans & ridicules par leur vanité, l'incohérence de leurs pensées, le désordre de leur imagination, qu'ils prennent pour

des élans de génie, leur préférence pour les opinions les plus absurdes, &c.... « Je connois, dit-il, beaucoup de caractères semblables, qui sont devenus trop communs parmi nous; je les tiens toujours pour suspects; il n'est qu'un pas de cette façon d'être à la démence. »

M. Cox, qui a eu l'occasion d'observer un grand nombre d'aliénés, pense que la religion & l'amour sont les deux affections de l'âme, dont l'exagération occasionne le plus fréquemment la démence. Il insiste d'une manière particulière sur le danger des tableaux terribles que certains prédicateurs font en Angleterre, des suites du péché & des horreurs de l'enfer; tableaux dont l'effet sur les âmes timorées, loin d'être la preuve de la conviction & de la grâce, doit être plutôt regardé comme le premier symptôme d'un état d'aliénation. Tout ce qu'il ajoute sur le pronostic & le diagnostic de l'aliénation, présente plusieurs choses déjà très-connuës, & plusieurs autres qui mériteroient d'être discutées, & dans l'exposition desquelles l'auteur ne distinguant point avec soin la manie avec délire de la manie sans délire, la manie en général de la mélancolie, la mélancolie & la manie de la simple démence, commet plusieurs erreurs qui sont victorieusement réfutées dans l'excellent ouvrage de M. Pinel. En s'occupant du traitement des aliénés, M. Cox, comme tous les médecins philosophes du dix-huitième siècle, qui ont écrit sur la démence, ne craint pas d'avancer que la guérison de la folie dépend bien plus pour l'ordinaire de la conduite morale, que des principes pharmaceutiques. Il rapporte principalement les principes de ce traitement à l'emploi bien ménagé de la crainte, de la confiance, ainsi qu'à un nouveau système d'éducation & de gouvernement de l'esprit, qui exige de la part du médecin & de l'intendant d'une maison de fous autant d'adresse que de sagacité. M. Cox insiste sur le conseil de traiter les aliénés en général avec douceur, & de ne jamais les tromper que dans un petit nombre de cas où une fiction heureuse, un mensonge adroit peut servir à rompre une association vicieuse d'idées, ou à détruire une fausse perception. On a vu, par exemple, dit-il, des hypocondriaques qui refusoient toute nourriture, dans la persuasion qu'ils avoient un os ou une pierre arrêtée dans le gosier, se trouver guéris tout-à-coup par une incision superficielle du cou, par laquelle on feignit de retirer l'obstacle dont le malade étoit préoccupé.

M. Cox fait aussi entrer dans le traitement moral, différens moyens d'excitement. Il rapporte un exemple remarquable de l'heureux effet de la musique sur un militaire mélancolique, qui n'avoit point quitté son lit depuis plusieurs semaines, & qui fut guéri par un sifre qui vint jouer près de lui plusieurs airs en les variant successivement, suivant les impressions qu'il paroïssoit produire. L'auteur qui rapporte ce fait, donne le conseil d'engager le plus souvent les malades d'esprit,

(1) *Practical observations on insanity.* London, 1804, in-8°.

qui auroient le goût & l'habitude de la musique, à s'y livrer. Il a vu d'ailleurs ces goûts, ces habitudes être tantôt affoiblis ou suspendus, & tantôt fortifiés & comme exaltés par l'aliénation; doit-on alors être étonné, ajoute-il, que des malheureux aliénés aient été calmés avec tant de succès par les accords variés & doux d'une harpe éolienne, instrument fort simple, très-connu en Écosse, & auquel Smollet a peut-être attribué trop de pouvoir dans son roman de William Pickle? M. Cox n'a pas apprécié avec moins de justice les effets que l'on peut produire sur les aliénés en agissant sur les autres organes des sensations. Ce qu'il dit du pirouettement ou du mouvement rotatoire, d'après le docteur Darwin, peut avoir produit quelques effets salutaires sur certains aliénés, mais ne doit être conseillé d'une manière générale, comme le fait M. Cox, que d'après un nombre suffisant d'expériences faites sur les animaux, & dirigées dans le dessein de constater, indépendamment de toute altération morbide, le mode d'action de ce moyen sur l'organisation.

L'ouvrage de M. Cox est terminé par une discussion fort étendue & du plus grand intérêt sur l'interdiction & les certificats de démence; question de la plus haute importance, que l'auteur éclaircit de toutes les données de la philosophie médicale & de la médecine légale.

La relation de Haslam, concierge de Bethléem, dont la conduite n'a pas été approuvée par la commission dont nous avons parlé, a pour titre: *Observations sur l'aliénation*, &c... Londres, 1794 (1).

Avant cet ouvrage, il ne paroît pas que l'on ait publié en Angleterre un récit détaillé de la pratique de Bethléem, & l'on voudroit que l'auteur se fût lui-même plus occupé de ces détails. Du reste, on doit plus particulièrement lui savoir gré de ceux qu'il a donnés sur l'extinction graduelle des facultés mentales, qui conduit à la démence absolue ou à l'imbécillité. Suivant ses remarques, la perte de la mémoire paroît être l'un des premiers symptômes de cette décadence. Les impressions les plus récentes sont d'abord effacées, tandis que celles des impressions plus anciennes, ou même celles de l'enfance, se conservent dans le souvenir. J'ai souvent prêté l'oreille, dit l'auteur, aux conversations que certains aliénés avoient entr'eux, & j'ai remarqué que leurs entretiens rouloient presque toujours sur ce genre de souvenir. Ces malades, ajoute-t-il, sans en excepter ceux qui, avant leur démence, étoient des gens éclairés ou même des gens de lettres, ont oublié l'orthographe, lorsqu'ils ont été long-temps séparés de la société.

Dans le commencement de leur convalescence, ils ont bien quelques souvenirs de l'état qui a pré-

cedé, mais comme d'un songe pendant lequel leurs idées se font si précipitamment & si confusément succédé, qu'il leur a été impossible de donner toute leur attention à aucune d'elles en particulier. Ils se récrient souvent sur l'étonnante rapidité de cette situation, si on les interroge sur sa durée. Du reste, s'ils oublient facilement les extravagances qu'ils ont dites ou faites, il n'en est pas ainsi des bons ou des mauvais traitemens qu'ils ont éprouvés, & dont ils conservent long-temps le souvenir.

M. Haslam croit avoir remarqué que dans plusieurs circonstances, la position horizontale rend les symptômes de l'aliénation plus violens, & rapporte que dans leurs momens lucides, plusieurs fous lui ont assuré qu'ils éprouvoient un soulagement sensible par les agitations & les mouvemens étranges & bizarres auxquels ils se livroient pendant leurs accès. Comment cela peut-il s'expliquer, dit l'auteur? je l'ignore; mais il est à remarquer que des personnes très-sensées sont également des gestes extraordinaires, ou affectent des habitudes forcées, lorsque quelqu'objet particulier excite fortement leur attention. Le médecin qui a rendu compte des observations de M. Haslam, dans la *Bibliothèque britannique*, cite deux exemples fort curieux de ces espèces de gesticulations; l'un de ces exemples, est celui d'un homme auquel il étoit impossible de jouer aux échecs, sans se balancer en avant & en arrière pendant toute la partie.

J'ai observé sur moi-même, lorsque je me livrois à l'enseignement, que ma mémoire n'étoit jamais plus fidèle, mes idées plus abondantes & mon improvisation plus facile, que lorsqu'il m'étoit possible d'exécuter continuellement & d'une manière automatique, une espèce de balancement avec la jambe droite. Par un effet de l'opinion qui l'a porté à ne pas distinguer les visionnaires, des maniaques & des mélancoliques, M. Haslam attribue à une rechute de la maladie, le passage de la manie à la mélancolie, dans un cas d'aliénation qu'il fait connoître par une observation particulière du plus grand intérêt. Le sujet de cette observation étoit un jeune homme devenu fou, en s'abandonnant à tous les excès de l'ivrognerie. Au moment de son admission, on fut obligé de le renfermer & de le garder à vue, ce qui dura pendant plusieurs mois. Tout-à-coup il parut avoir recouvré sa raison. Cependant, dit M. Haslam, je crus découvrir dans son regard & dans ses manières, quelque chose qui me parut suspect. Un jour je vis ce jeune homme boiter, ôter ses souliers pour se frotter les pieds. Il me dit qu'il y avoit des ampoules, sans vouloir me les laisser voir. Quelques jours après, il me déclara qu'il étoit parfaitement guéri; cependant je le vis se frotter encore de nouveau les pieds, que je trouvai parfaitement sains. Le malade me déclara alors avec embarras qu'il desiroit trouver un ami pour lui confier un secret

(1) *Observations on insanity, with practical remarks, on the disease, and an account of the morbid appearances on dissection*, by John Haslam. Lond. 1794.

de la plus haute importance. L'ayant pressé de s'en rapporter à moi, il me confia que le plancher sur lequel nous marchions étoit échauffé par des feux souterrains, sous la direction d'agens invisibles & méchans, qui vouloient le faire périr. Une certaine saillie, un éclat extraordinaire des yeux, & un caractère de physionomie qu'il est impossible de décrire, annoncent, selon M. Haslam, que l'aliénation subsiste encore, quelles que soient d'ailleurs les apparences de guérison. Un autre symptôme sur lequel il insiste, & qui ne paroît pas avoir été observé avant lui, consiste dans un relâchement des tégumens du crâne, qui fait qu'ils se rident facilement, ce qui est plus remarquable à la partie postérieure de la tête; l'auteur remarque que ce symptôme, que l'on n'observe guère au commencement de la maladie, se manifeste surtout après un violent accès de fureur, & qu'alors il est accompagné d'un resserrement très-fort de la pupille. Sur deux cent soixante-cinq aliénés, M. Haslam en a trouvé deux cent cinq qui avoient un teint brun & des cheveux noirs, & soixante qui étoient blonds. Il pense, comme M. Pinel, que les fous sont loin de posséder la faculté de résister au froid comme on l'a prétendu; il rapporte que dans les hivers rigoureux, ils sont sujets à avoir les pieds gangrenés: ce qui l'a engagé à donner l'ordre d'envelopper constamment ces parties avec de la flanelle. Ce que le même auteur ajoute sur les causes & le prognostic de la démence, présente le plus grand intérêt, & prouve qu'il n'a rien négligé pour éclairer ces deux importantes questions, par tout ce que l'expérience de Bedlam a pu lui offrir de plus curieux & de plus instructif. Depuis 1748 jusqu'en 1794, on a admis dans cet hospice, 4,852 femmes & 4,042 hommes seulement. 1,402 femmes ont été renvoyées & guéries. 1,155 hommes seulement se sont trouvés dans le même cas: résultat qui prouve que si les femmes sont plus sujettes à l'aliénation que les hommes, elles guérissent aussi plus facilement. Le genre de folie qui survient à la suite des couches, paroît être d'ailleurs celui dont la guérison est la plus fréquente. Sur quatre-vingts folles par cette cause qui ont été conduites à Bedlam, depuis 1784 jusqu'à 1794, cinquante ont été renvoyées guéries. M. Haslam joint à ces résultats une table par laquelle on voit que plus les malades sont avancés en âge, & moins ils ont d'espoir de guérison; que ce sont des malades de trente à quarante ans, qui ont été admis en plus grand nombre à l'hôpital de Bedlam.

Dans les dix dernières années, dont M. Haslam a recueilli l'expérience, sur cinquante-six malades dont la guérison n'avoit pu être effectuée dans le cours d'un an, & qui, par exception, sont demeurés à l'hôpital, depuis le 19 avril jusqu'au 29 septembre, un seul qui a été renvoyé guéri, a eu trois rechutes, dont la dernière duroit à l'époque où l'auteur publioit ses observations.

M. Haslam a également trouvé dans le fonds si riche d'expériences qu'il a eu à sa disposition, la preuve irrécusable que les peines corporelles, les moyens de terreur ne conviennent point dans le traitement des aliénés, & doivent être remplacés par tout ce qui peut les calmer, les porter à la confiance ou au respect, & rompre avec adresse l'association des idées fausses & des perceptions morbides qui les préoccupent.

Willis, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, n'a publié aucun ouvrage qui nous soit connu; mais on lit avec intérêt, avec instruction, plusieurs articles concernant sa méthode dans différentes collections périodiques, & principalement celui qui a pour titre: *Détails sur l'établissement du docteur Willis, pour la guérison des aliénés*, dans le premier volume de la *Bibliothèque britannique*, partie littéraire.

Un médecin philosophe, M. Delarive, a publié dans le même journal (*Sciences & Arts*, t. VIII) une excellente notice sur la maison des quakers pour le traitement de la démence.

Le même établissement a été l'objet d'une relation beaucoup plus étendue par M. Tuke, sous le titre: *Description de la retraite (the retreat establishment) près d'York, pour la guérison des aliénés* (1).

Nous ignorons si les différens points de vue de l'aliénation, qui tiennent à la médecine légale, ont donné lieu aussi souvent en Angleterre qu'en France & en Allemagne, à des mémoires & à des dissertations fort étendues; nous ne citerons en conséquence à ce sujet, que le recueil des rapports juridiques concernant la santé du Roi, publié à Londres en 1789 (2).

(1) De 227 pag. in-4°. — Voyez pour l'extrait détaillé de cet ouvrage, *Bibliothèque britannique, Sciences & Arts*, tom. LIX.

(2) *Report from the committee appointed to examine the physicians who have attended his majesty during his illness, touching the present state of his majesty's health.* Lond. 1789.

« C'est un monument curieux & digne de figurer dans » l'histoire de la médecine, dit M. Pinel, que ce rap- » port où respirent à la fois une réserve artificieuse, un » dessein prémédité de se contrarier, & des préventions » les plus adroitement suggérées.

» M. Pepys, le premier qu'on questionne, déclare d'a- » bord que l'état de Sa Majesté ne lui permet ni de pa- » roître au Parlement, ni de se livrer aux affaires; qu'on » ne pouvoit former aucune conjecture probable sur la » durée de sa maladie; qu'on apercevoit seulement plus » de calme dans son esprit qu'à une époque antérieure; » qu'on pouvoit maintenant parler avec plus d'assurance » sur son prochain rétablissement.

» Willis prend un ton plus décidé, & il assure que si » tout autre de ses malades étoit dans la même position, il » n'hésiteroit pas à annoncer sa prochaine guérison; il ajoute » néanmoins qu'il ne peut en fixer l'époque. Sa Majesté, » suivant lui, ne pouvoit, quinze jours avant, lire » une seule ligne d'un livre quelconque, au lieu qu'elle » étoit maintenant en état d'en lire plusieurs pages & de » faire de très-bonnes remarques sur les objets de sa lecture. Il » déclare que s'il a refusé une ou deux fois de signer le bulletin

D'autres sujets, d'autres questions qui, sans appartenir directement à l'histoire de la médecine mentale, se rattachent à divers points de la médecine morale & de la philosophie du médecin, ont été souvent en Angleterre, comme en France & en Allemagne, le sujet de différens traités & de plusieurs dissertations plus ou moins recommandables; & pour appuyer cette assertion, il suffira de rappeler le discours de Gregory sur les devoirs

» du jour, c'est qu'il y remarquoit quelque réticence con-
» certée, en donnant à entendre l'influence d'un grand
» personnage.

» Le docteur Waren se présente ensuite, & déclare net-
» tement qu'il ne voit aucun signe de convalescence, ni au-
» cune réminiscence dans les symptômes; qu'on n'avoit
» remarqué depuis quelques jours qu'un intervalle lucide
» de quelques heures, mais que cet espoir avoit été loin
» de se soutenir; qu'en un mot, rien ne tendoit à réaliser les
» assurances qu'on avoit données au prince de Galles. Le
» docteur Waren fait d'ailleurs des réclamations contre les
» lettres & les rapports du docteur Willis, comme peu
» conformes à la vérité. Il s'agit ensuite de diverses chi-
» canes sur les formes & les expressions de ces bulletins;
» l'un d'eux étoit conçu en ces termes: *Sa Majesté a*
» *passé le jour précédent avec tranquillité; elle a eu une*
» *bonne nuit, & elle est calme ce matin* (*). Le docteur
» Willis s'est élevé contre ce rapport, comme insuffisant,
» en n'indiquant nullement une diminution des symptômes
» & l'espoir d'une guérison prochaine. — Autre grave su-
» jet de discussion; un certain bulletin finissoit par cette
» phrase: *Is this morning as he was yesterday*; un des
» médecins réclame, & veut qu'on substitue *continues to*
» *mend*, comme plus expressif. Un troisième opine pour
» une autre variante: *Is the morning in a comfortable way*;
» cependant on proteste, de part & d'autre, de ne recevoir
» aucune forte d'influence.

» Le docteur Baker est interpellé à son tour, & il dé-
» clare n'apercevoir aucun signe de convalescence; il est
» d'avis qu'à une époque pareille de l'âge, on ne guérit
» point de cette maladie; Sa Majesté lui paroît toujours
» dans le même état, & il se récrie qu'on indique comme
» une bonne nuit celle où le sommeil a été de trois ou quatre
» heures.

» Le docteur Reynolds semble vouloir ménager tous les
» partis; il dit que Sa Majesté est plus calme & plus docile,
» qu'elle est dans un meilleur état de santé générale, qu'il
» la trouve dans des circonstances favorables & propres à
» la conduire à un amendement, mais qu'il ne voyoit encore
» aucun changement dans la maladie principale.

» Il étoit naturel que, dans cette vacillation d'opinions,
» le gouvernement se décidât pour celle qui lui étoit la
» plus favorable, & que le succès du docteur Willis par-
» vint à justifier. Science vaine & conjecturale, se seroit
» écrié Montaigne, que celle qui fait naître des avis si op-
» posés. Foiblesse, dirai-je, condescendance versatile de
» tout homme en place, qui, entraîné dans le tourbillon de
» l'intrigue, perd ce ton de franchise & cette vigueur de
» caractère qui s'allient si bien avec les talens & les lu-
» mières. »

Pinel, *Op. citatum*, première édition, page 287 &
suivantes. 2^e Ed. p. 384-391.

(*) *His Majesty passed yestertay quietly, has had a very good night, and is calm this morning.*

du médecin, celui de Falconet sur les passions (1), & l'*Anatomie de l'expression* par Thomas, bel ouvrage fort remarquable, & dans lequel l'auteur a su mêler aux connoissances de l'anatomiste, les vues les plus ingénieuses, sur la marche, le développement & les effets primitifs & consécutifs des passions, que l'on a presque toujours confondus dans les observations physiognomoniques.

Avant le *Traité de la mélancolie*, par Lorry, on n'avoit rien publié de remarquable en France relativement à la médecine morale en général, & à la doctrine des maladies mentales en particulier.

Cet ouvrage lui-même, quoiqu'il renferme plusieurs faits curieux, ne se trouve point assez indépendant d'un reste de philosophie scolastique, qui régnoit encore à cette époque dans la Faculté de Paris. Parmi ces faits, un des plus remarquables nous est offert dans l'exemple d'un délire compliqué de catalepsie. Le sujet de cette observation intéressante étoit une femme hystérique, qui, dans ses accès, sembloit ne voir & n'entendre que la personne à qui elle s'adressoit. Elle perdit sa mère par une mort subite, & dans la suite elle lui adressa la parole comme si elle eût été présente; elle l'interrogeoit, la prioit de soigner sa santé, l'entretenoit de ses affections domestiques & de tous ses sentimens. Cette femme devint phthisique dans la suite, & dès-lors son délire cessa (2).

On a reproché justement à Lorry de n'avoir pas distingué avec assez de soin, la mélancolie de l'hypocondrie, & d'avoir accordé trop d'importance dans ces maladies à l'atrabile, ou bile noire des Anciens, sur laquelle il a d'ailleurs donné des renseignemens très-instructifs, & puisés dans uneaine & vaste érudition. L'ellébore & l'elléborisme lui ont également fourni l'occasion d'appliquer utilement ses connoissances littéraires, qui étoient fort étendues, à différens points de littérature & de pratique médicale. Ainsi dans plusieurs rôles de valet de Plaute, il a trouvé la preuve d'une connoissance détaillée des effets de ce médicament, mais en particulier du trouble général & du resserrement douloureux de la gorge qu'il fait toujours éprouver. Il a rapporté aussi divers exemples de l'action salutaire de l'ellébore pour des maniaques que l'on avoit pris pour des possédés, & qui, dans cette qualité, avoient été soumis à toutes les pratiques de l'exorcisme.

« Il est un autre état moins grave, dit Vicq-
» d'Azyr, & dont M. Lorry a parlé en observa-
» teur. C'est celui que l'on appelle du nom de
» vapeurs ou de *maux de nerfs*, dans lequel le
» délire, s'il est permis d'employer ici cette ex-
» pression avec Boerhaave, se borne à un petit
» nombre d'idées qu'il exalte ou affoiblit. L'âge,

(1) *Dissertations on the influence of the passions upon disorders of the body*. London, 1788.

(2) Lorry, de *Melancholiâ & Morbis melancholicis*, 2 vol. in-8°. 1765, tom. I, pag. 78.

» le sexe, les circonstances, l'habitude, donnent
 » à quelques organes une énergie, dont les autres
 » sont privés. La sensibilité s'accroît, & chaque
 » point des réseaux où les nerfs s'épanouissent,
 » devient un foyer de vibrations irrégulières ra-
 » pides & précipitées; de-là cette mobilité dans
 » les perceptions & dans les jugemens, cette in-
 » quiétude que fuient le repos & le bonheur, cet
 » ennui du présent, cette exagération du passé,
 » cette crainte de maux à venir, cette indiffé-
 » rence pour ce qui est simple, sérieux & réfléchi;
 » ce penchant pour le fanatisme en divers genres,
 » pour tout ce qui produit des ébranlemens in-
 » attendus; cette disposition à imiter les mou-
 » vemens, auxquels l'ame étonnée reste long-temps
 » attentive; de-là, en un mot, tous ces prodiges
 » de l'imagination, source de tant de biens & de
 » maux, instrument de tant de révolutions, arme
 » si chère à l'imposture, si souvent victorieuse
 » dans les entreprises de l'erreur contre la vérité,
 » si puissante sur la multitude, & si funeste aux
 » progrès de la raison (1).

» Les maladies des nerfs doivent être confi-
 » dérées, surtout dans leur principe, comme
 » dépendantes de l'ame, qui réagit sur eux &
 » leur commande; c'est elle surtout qu'il faut
 » traiter, suivant M. Lorry, pour en obtenir la
 » cure. Ce sont des habitudes à changer, des
 » idées dont il faut éloigner le tableau, des goûts
 » qu'il faut combattre par d'autres penchans;
 » c'est un ordre de mouvement que l'on doit in-
 » terrompre, & toujours sans paroître s'en oc-
 » cuper. Mais combien ne faut-il pas d'adresse
 » pour mouvoir de pareils ressorts! Les per-
 » sonnes atteintes de cette sorte d'affection desi-
 » rent qu'on les croie très-souffrantes; elles de-
 » mandent qu'on les traite, & ne consentent pres-
 » que jamais à être guéries; elles mettent tout
 » leur esprit à se tourmenter; & c'est un com-
 » bat de ruse & de finesse entre le médecin & les
 » malades, qui semblent réunir toutes leurs fa-
 » cultés pour conspirer à leur perte. »

Plusieurs collections académiques françaises,
 plusieurs ouvrages périodiques, plusieurs recueils
 de thèses, que nous avons déjà cités, renferment
 un grand nombre de rapports & d'observations
 dont les auteurs ont sans doute bien mérité de la
 médecine morale; c'est à cette classe qu'appar-
 tiennent en particulier deux excellens rapports

(1) « Il ne faut pas croire que les femmes seules soient su-
 » jettes à ces sortes de maux. On rencontre aussi des hom-
 » mes dont les fibres, sous une écorce en apparence plus
 » robuste, se livrent à des mouvemens non moins défor-
 » donnés. M. Lorry montre comment les humeurs parti-
 » cipent enfin à ces diverses altérations des solides, com-
 » ment le scorbut, qui en est si souvent la suite, des dou-
 » leurs très-vives, désignent quelquefois la trace, & sui-
 » vent la route des nerfs, dont les ganglions & le tissu s'en-
 » gorgent, après avoir été long-temps le siège de ces
 » souffrances. »

de Doublet, l'un sur la manière de gouverner les
 infensés (Paris, 1785), l'autre sur la nécessité
 d'établir une réforme dans les prisons, & sur les
 moyens de l'opérer (Paris, 1791).

On doit rapporter aussi au même genre d'écrits,
 plusieurs articles renfermés dans les deux pre-
 miers volumes de ce Dictionnaire (principale-
 ment les articles AFFECTIIONS DE L'AME, AIMANT
 ou MAGNÉTISME ANIMAL), le rapport de la Société
 royale sur le mesmerisme & celui de l'Académie
 des Sciences, dont la rédaction fut confiée à
 l'illustre & malheureux auteur de *l'Histoire de
 l'Astronomie*.

Avant cet ouvrage on n'avoit point encore indi-
 qué l'étude de l'influence du moral sur le phy-
 sique comme une véritable science, ni fait une
 analyse aussi ingénieuse, aussi délicate des mou-
 vemens & des effets de l'imagination, de l'imi-
 tation, de l'attention soutenue par une grande
 espérance, sur l'état des organes dans l'état de
 santé & de maladie. Un semblable travail, mais
 plus encore la philosophie de Condillac, philoso-
 phie que l'on a appelée *la philosophie française*,
 ouvrirent aux médecins français la carrière de la
 médecine morale, & en rendant un hommage
 aussi solennel, nous ne devons pas omettre de
 rappeler que son influence sur la marche, sur
 la formation des sciences, a été reconnue d'une
 manière bien plus imposante, bien plus solen-
 nelle dans le discours préliminaire de la *Chimie
 de Lavoisier*.

Dirigé par une pareille impulsion, & par un
 appel de la Société royale, M. Pinel porta toute
 son attention sur les maladies mentales, pour
 l'étude desquelles les fonctions de médecin, qu'il
 occupa successivement dans les deux plus grands
 hospices d'aliénés, lui donnèrent les plus grands
 avantages.

Le premier résultat de ces excellentes obser-
 vations parut dans le premier volume des *Mé-
 moires de la Société médicale d'Émulation*, avec
 le titre de *Mémoire sur la Manie périodique
 & intermittente*.

La marche la plus générale de cette maladie
 mentale dans son invasion, ses redoublemens,
 ses accès, l'indépendance du délire maniaque
 dans sa nature ou dans sa force, des causes qui
 l'ont occasionnée, le genre des affections qui ap-
 partiennent à ces mêmes causes, enfin l'excite-
 ment du cerveau, qui fait l'essence de la manie,
 excitements qui change momentanément le cours
 des idées & des sentimens, qui donne de nouveaux
 penchans, de nouvelles aptitudes, qui se montre
 quelquefois avec toutes les apparences d'un accès
 d'esprit ou d'une augmentation extraordinaire
 d'imagination, sont décrits avec beaucoup de soin
 par M. Pinel dans un tableau dont l'intérêt est
 sensiblement augmenté par un grand nombre de
 faits particuliers & d'exemples.

La première édition du *Traité médico-philoso-*

phique sur l'aliénation mentale, dont ce Mémoire faisoit aisément pressentir l'importance, fut donné en l'an 9 (1801), & la seconde huit ans après (1809), avec un grand nombre de changemens & d'additions.

Une partie qui manquoit entièrement dans la première édition, la pathologie générale de l'aliénation, fut traitée avec détail dans cette seconde, & d'après l'état présent des connoissances philosophiques & médicales.

Les causes communes de l'aliénation mentale, ses caractères physiques & moraux, sont développés avec soin dans cette première partie, qui comprend les deux premières sections de l'ouvrage.

Du reste, l'auteur ne rapporte pas seulement à ce second titre, *Caractères physiques & moraux de l'aliénation mentale*, l'altération des perceptions, ou le trouble, l'exaltation quelconque des facultés mentales qui constituent l'aliénation; il s'occupe avec le même soin du changement qui, pendant le cours de cette maladie, se manifeste dans la chaleur animale, la sensibilité musculaire & l'excitation nerveuse en général, dont l'augmentation ou le trouble sont annoncés par des phénomènes si remarquables.

Après s'être arrêté à ces premières considérations, M. Pinel s'attache à reconnoître & à caractériser les différens modes ou types d'aliénation, qu'il réduit à quatre, savoir :

- 1°. La manie ou délire en général;
- 2°. La mélancolie ou délire exclusif;
- 3°. La démence ou abolition de la pensée;
- 4°. L'idiotisme ou l'altération des facultés intellectuelles & affectives.

A la suite du tableau de chacune de ces maladies mentales essentielles, se trouvent, comme partie fondamentale du mode de curation (*ratio medendi*) qui appartient à cette maladie, deux articles très-étendus, l'un sur la police intérieure des établissemens consacrés aux aliénés, l'autre sur le traitement médical de l'aliénation mentale (quatrième & cinquième sections de l'ouvrage).

Une sixième section a pour objet d'exposer, d'après quatre années moins trois mois d'observations, une suite de tables, pour déterminer les probabilités de la guérison des maladies mentales.

A l'époque où M. le professeur Pinel commença cette suite d'observations, il avoit à sa disposition les moyens les plus nécessaires pour obtenir le rapport le plus favorable entre le nombre des guérisons & celui des admissions. Pour éviter toute espèce d'erreur ou de mécompte, il eut soin de faire, de six mois en six mois, des relevés des registres pour connoître le nombre respectif des guérisons par comparaison à celui qu'on obtient ailleurs, & pour soumettre à un examen également attentif les cas où le traitement avoit été heureux & ceux où il avoit été sans succès. C'est après

un travail semblable, continué de suite pendant quatre années moins trois mois, c'est-à-dire, depuis le mois de germinal an 10 jusqu'au 1^{er}. janvier 1806, qu'a été construite la table générale qu'il a fournie au jugement de la classe des sciences mathématiques & physiques de l'Institut national de France, le 9 février 1807.

« Les aliénées reçues dans la période que comprend cette table donnent un total de 1002, savoir :

- » 1°. 604 maniaques;
- » 2°. 230 mélancoliques ou monomaniaques, parmi lesquelles 38 avec penchant violent au suicide;
- » 3°. 152 en démence, dont 64 par l'effet de l'âge;
- » 4°. 36 idiots.

« Dans la période que nous venons d'indiquer, la manie a été observée plusieurs fois à l'époque de la puberté, savoir, neuf fois en l'an 11 (1803), & onze fois en l'an 12 (1804), ce qui n'a pas été remarqué pour les autres modes d'aliénation.

« D'après le même recensement on aperçoit un rapport constant, ou du moins très-peu variable, entre le nombre des causes morales de la manie des femmes & la somme totale des causes, soit morales, soit physiques, les premières conservant toujours leur prépondérance. Ce rapport a été de 0,61 en l'an 10, de 0,63 en l'an 11, 0,58 en l'an 12, 0,57 en l'an 13, & 0,54 les neuf derniers mois de l'an 1805. Une simple comparaison suffit pour convaincre que le nombre des causes morales est encore plus prépondérant dans la mélancolie que dans la manie; il a formé 0,80 du nombre total de l'an 11 & 0,83 en l'an 12. Les années suivantes ont donné des résultats analogues. Il semble aussi qu'il y ait une différence marquée relativement à la répétition plus ou moins fréquente de certaines causes, suivant les diverses espèces d'aliénation, & que si les chagrins domestiques produisent le plus souvent la manie, une dévotion très-exaltée détermine le plus souvent la mélancolie. Un amour contrarié & malheureux semble être d'ailleurs une source également féconde de ces deux espèces d'aliénation. Il semble enfin que des causes accidentelles font varier les résultats de diverses années. C'est ainsi qu'au dernier semestre de l'an 10, le nombre des mélancoliques par des scrupules ou des terreurs religieuses égala les 0,50 du nombre total des causes déterminantes, qu'il fut réduit à 0,33 en l'an 11, & à 0,18 en l'an 12.

« Quant aux curations, elles présentent les résultats suivans : 117 personnes, attaquées de manie, avoient été reçues dans l'hospice durant le dernier semestre de l'an 10, & sur ce nombre, 64 avoient été guéries, ce qui, réduit en décimales, donne 0,54. Le rapport fut encore plus avantageux en l'an 12, puisqu'il fut de 0,58. Il se soutint ensuite, avec de légères variations,

les années suivantes ; & en prenant le résultat de quatre années moins trois mois , j'ai compté 310 terminaisons favorables sur 604 exemples de manie ; rapport qui revient à celui de 0,51 , en y comprenant indistinctement les cas de manie invétérée & d'une date récente.

« La simple inspection de la table générale indique que les résultats furent encore plus encourageans dans les cas de mélancolie , puisque , pendant le dernier semestre de l'an 10 , sur vingt-quatre mélancoliques , quatorze avoient été guéris ; trente-six sur quarante-deux en l'an 11 ; & en prenant le résultat général des quatre années moins trois mois , le rapport a été de de 114 à 182 , c'est-à-dire , 0,62. »

La variété de mélancolie qui porte au suicide est du reste plus fréquente certaines années que d'autres , comme on le voit dans la table de M. Pinel , qui porte six exemples de cette espèce de mélancolie pour le dernier semestre de l'an 10 , deux pour l'an 11 , neuf pour l'an 12 , cinq pour l'an 13 , & seize pendant les deux derniers mois de l'an 1805.

En prenant ce résultat général des quatre années moins trois mois , on trouve pour le nombre des guérisons , comparé à celui des admissions , le rapport de vingt à trente-huit ; quant à la démence & à l'idiotisme , ils ne présentent quelques chances de guérison que dans les cas très-rares où ces maladies sont accidentelles & liées à des causes purement temporaires.

« Si on comprend dans ce même calcul , dit à ce sujet M. Pinel , les quatre espèces d'aliénation dont je viens de parler , sans y mettre aucune restriction , il est manifeste que le rapport que j'ai obtenu , entre le nombre des guérisons & la totalité des admissions , est celui de 473 : 1002 , c'est-à-dire , de 0,47. Si on veut , au contraire , exclure des termes de ce rapport les cas de démence & d'idiotisme peu susceptibles de traitement , & qui ne sont point admis dans les hôpitaux anglais , le rapport sera 444 : 814 , c'est-à-dire , de 0,54 , en y comprenant , sans distinction , la manie & la mélancolie , considérées dans leur état récent & invétéré , ou après un ou plusieurs traitemens antérieurs ; or , ces derniers cas laissent peu d'espoir de guérison. »

La durée du traitement & le nombre des rechutes , dans l'aliénation , sont également compris & comparés dans le même tableau pour les différentes espèces de maladies mentales.

En faisant une évaluation de toutes les chances défavorables de l'hospice de la Salpêtrière , telles que l'état invétéré de ces maladies , leur exaspération par un traitement mal dirigé , la complication avec d'autres maladies , la proportion des idiots & des insensés , M. Pinel croit pou-

voir avancer que dans cet établissement il y a une forte de probabilité , celle de 0,93 , que le traitement fera suivi du succès si l'aliénation est récente , & si elle n'a pas été traitée dans un autre hospice.

La mortalité , qui s'est trouvée de 56 pour l'espace de temps que comprend la table de M. Pinel , ne peut que très-faiblement modifier un résultat aussi favorable , le plus grand nombre de ces malades ne se trouvant pas dans la classe de celles dont la maladie récente permet d'espérer une heureuse terminaison.

M. le professeur Pinel termine & complète ce recensement , auquel la sixième section est consacrée toute entière , par l'exposition générale du traitement pour les années 1806 & 1807.

La septième a pour titre : *Cas d'aliénations incurables par des vices de conformation ou par toute autre cause.*

« Un simple résultat de calculs numériques sur les périodes de la vie qui ouvrent le plus de chances à l'aliénation , fait voir en général , dit M. Pinel , en commençant cette septième section , combien (pag. 458) doivent être rares les vices de conformation du cerveau ou du crâne. J'ai tenu un compte exact du nombre des insensés transférés à Bicêtre durant l'an 2 & l'an 3 de la république , & j'ai noté soigneusement leurs âges respectifs ; pour mettre plus d'ordre dans les résultats du calcul , j'eus soin , à la fin de chaque année , de dresser une table dans laquelle les périodes de l'âge étoient divisées en dixaine d'années , depuis la première jusqu'à la soixantième , pour pouvoir y comprendre les âges des divers aliénés. Je remarquai que , dans le nombre total de soixante-onze , qui furent reçus à Bicêtre durant l'an 2 de la république , trois seulement étoient compris entre la quinzième & la deuxième année de l'âge , mais pas un seul avant ce premier terme , c'est-à-dire , à l'époque de la puberté. Vingt-trois autres aliénés étoient intermédiaires à la vingtième & à la trentième année , quinze à la trentième & quarantième , autant entre quarante & cinquante ; neuf entre cinquante & soixante ; six seulement depuis cette dernière jusqu'à soixantedix , & aucun au-delà de ce dernier terme. J'obtins encore un résultat analogue pour l'an 3 de la république , en sorte que l'âge d'aucun aliéné ne s'est trouvé antérieur à l'époque de la puberté ; que les deux dixaines d'années comprises de vingt à trente & de trente à quarante , ont été les plus fécondes en aliénés ; il y en a un nombre moindre dans la dixaine comprise entre quarante & cinquante , & plus petit encore depuis cinquante jusqu'à soixante. Un relevé exact des registres de Bicêtre pendant dix années consécutives , sert à confirmer les mêmes vérités , comme l'indique la table suivante. »

ALIÉNÉS reçus à Bicêtre.	AGES.						TOTAL.
	15	20	30	40	50	60	
	à 20.	à 30.	à 40.	à 50.	à 60.	à 70.	
En 1784. . .	5	33	31	24	11	6	110
En 1785. . .	4	39	49	25	14	3	134
En 1786. . .	4	31	40	26	15	5	127
En 1787. . .	12	39	41	32	17	7	142
En 1788. . .	9	43	53	21	18	7	151
En 1789. . .	6	38	39	33	14	2	132
En 1790. . .	6	28	34	19	9	7	103
En 1791. . .	9	26	32	16	7	3	93
En 1792. . .	6	26	33	18	12	3	98
Neuf derniers mois de l'an							
1 ^{er}	1	13	13	7	4	2	40
En l'an 2. . .	3	23	15	15	9	6	71

« La disposition plus particulière à l'aliénation de l'entendement, dans certaines périodes de la vie plus exposées que les autres à des passions orageuses, se concilie facilement avec le résultat des faits observés dans les hospices. Dans le recensement des aliénés que je fis à Bicêtre l'an 5 de la république, je reconnus que les causes déterminantes de cette maladie sont le plus souvent des affections morales très-vives, comme une ambition exaltée & trompée dans son attente, le fanatisme religieux, des chagrins profonds, un amour malheureux. Sur cent treize aliénés sur lesquels j'ai pu obtenir des informations exactes, trente-quatre avoient été réduits à cet état par des chagrins domestiques, vingt-quatre par des obstacles mis à un mariage fortement désiré, trente par les événements de la révolution, vingt-cinq par un zèle fanatique ou des terreurs de l'autre vie : aussi certaines professions disposent-elles plus que d'autres à la manie, & ce sont surtout celles où une imagination vive & sans cesse dans une forte d'effervescence n'est point contre-balancée par la culture des fonctions de l'entendement, ou est fatiguée par des études arides. En compulsant en effet les registres de l'hospice des aliénés de Bicêtre, on trouve inscrits beaucoup de prêtres & de moines, ainsi que des gens de la campagne « égarés par un » tableau effrayant de l'avenir; plusieurs artistes, » peintres, sculpteurs ou musiciens; quelques » versificateurs extasiés de leurs productions, un » assez grand nombre d'avocats ou de procureurs; » mais on n'y remarque aucun des hommes qui » exercent habituellement leurs facultés intellectuelles; point de naturalistes, point de physicien habile, point de chimiste, à plus forte » raison de géomètre. »

Placé dans des circonstances différentes de celles où M. le professeur Pinel s'étoit trouvé, Cabanis

donna une impulsion non moins heureuse à l'étude de la psychologie médicale & de la médecine mentale. Doué d'un esprit étendu, également enrichi par la lecture des anciens, les connoissances modernes les plus élevées dans tous les genres, des rapports variés & nombreux avec des hommes célèbres dans toutes les classes de la société, il appliqua cette variété de ressources & de moyens, au développement d'une suite de recherches de la plus haute importance sur les rapports du physique & du moral dans l'homme, dans une extension que n'avoit pas encore eue la médecine mentale, & en associant de la manière la plus heureuse, les résultats d'une méditation profonde, ou les aperçus d'une imagination brillante, aux remarques les plus ingénieuses & aux observations les plus délicates, sur les lois les plus immuables & les variations les plus accidentelles de l'esprit humain.

Le traité de M. Pinel sur les maladies mentales, & ces belles recherches de Cabanis, suffiroient pour donner l'idée de considérer la médecine morale comme une nouvelle branche des sciences médicales.

On fut long-temps avant de porter ses recherches sur de pareilles questions, & ce n'est pas sans raison qu'un philosophe a avancé qu'il étoit plus facile de parler de la nature de Dieu, que de la nature de l'homme. Les disputes occasionnées par la philosophie de Descartes tournèrent les esprits de ce côté. On regarde l'examen de Huarte, par Guiblet, comme l'un des premiers ouvrages français où l'on a fait entrer des vues d'histoire naturelle ou de physiologie dans l'étude psychologique de l'homme.

Maubec de Montpellier, dans sa *Théorie des sentimens*, Lamy, dans sa *Doctrine de l'ame sensitive*, Cureau de la Chambre, dans ses *Remarques sur les caractères des passions*, s'engagèrent dans la carrière, sans y faire aucuns progrès remarquables; & lorsque Cabanis s'occupait des mêmes questions, il fut bien plutôt éclairé & soutenu par l'état des sciences philosophiques, que par les écrits des médecins qui l'avoient précédé.

Cabanis ne se borna point à démontrer par le détail des faits, la variété, l'importance des phénomènes, le choix des exemples, les relations du physique & du moral dans l'homme; il attacha le même prix à constater la liaison réciproque de tous les organes, & à développer l'idée que tous les phénomènes doivent être ramenés à un fait unique, la vie.

La portion de ces recherches qui présente les vues les plus neuves & les plus susceptibles d'application à plusieurs phénomènes psychologiques, est consacrée à l'examen des sensations intérieures, & à l'analyse de leur influence particulière, dans l'état constant & les situations variables de la volonté & de l'intelligence dans l'homme & dans les autres animaux vertébrés. (*Voy. MORAL (Rapports du moral & du physique dans l'homme.)*)

Avec une intention & une direction différente de travaux, MM. Pinel & Cabanis ont véritablement ouvert en France une nouvelle carrière pour la médecine morale, dans laquelle plusieurs disciples, ou plusieurs émules de ces hommes célèbres, se sont engagés avec autant de zèle que de succès.

L'un d'eux, M. Esquirol, y a débuté par une excellente dissertation sur les passions, considérées comme symptômes & moyens curatifs de l'aliénation mentale : travail rempli d'un grand nombre de faits nouveaux & curieux, dans l'exposition & la conclusion desquels l'auteur s'éloigne le plus souvent des opinions reçues sur les causes, les développemens & le traitement de plusieurs genres d'aliénations.

M. Esquirol, qui a dirigé dans la suite un pensionnat d'aliénés, & qui partage aujourd'hui avec M. Pinel les fonctions honorables & laborieuses de médecin de la Salpêtrière, a su profiter d'une occasion aussi favorable aux progrès de la médecine mentale, pour publier sous la forme d'observations ou de dissertations, un grand nombre de recherches de la plus haute importance.

Ainsi il a publié successivement dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, les articles *Délire*, *Démonomanie*, *Folie*, *Hallucinations*, &c...

Il a fait également insérer dans le *Recueil périodique de la Société de Médecine*, plusieurs Mémoires sur différens points de médecine mentale ; il doit faire paroître incessamment un travail beaucoup plus étendu sur l'état présent des établissemens pour le traitement des aliénés en France, d'après un voyage qu'il a fait, il y a quelques années, avec le dessein de rassembler des matériaux pour un ouvrage aussi considérable, & dont il suffit d'indiquer l'objet, pour donner à penser que son auteur fait réunir aux besoins de l'étude, au desir de connoître, toute la chaleur du zèle & l'activité du dévouement.

Chargé, comme M. Esquirol, de la direction médicale d'un grand établissement, pour le traitement des aliénés, M. Royer-Collard s'y est occupé avec le même succès, de tout ce qui pouvoit le rapprocher davantage du but de son institution, & le faire servir à l'étude de la médecine mentale, par la voie rigoureuse & exclusive de l'observation. Plusieurs Mémoires qu'il a communiqués à la Société de la Faculté de Médecine de Paris, sur l'administration de cet établissement, n'ont pas été publiés ; mais ceux qui connoissent l'auteur, qui l'ont vu dans l'exercice de ses fonctions, au milieu des améliorations que son zèle & son courage ont demandées & obtenues, savent très-bien qu'il se prépare à de bons écrits par de bonnes actions, & que la science, dont les intérêts sont inséparables de ceux de l'humanité, ne peut manquer dans la suite d'être enrichie par l'expérience d'un observateur aussi laborieux & aussi éclairé.

M. Pariset, qui se trouve aujourd'hui médecin
MÉDECINE. Tome LX.

de Bicêtre pour le département des aliénés, fera sans doute, à l'exemple de ses prédécesseurs, un usage très-utile de sa position pour la médecine mentale, ainsi que pour la psychologie générale qui lui est si familière, & dont l'étude spéciale doit lui faire attacher un prix particulier aux nouvelles fonctions qui lui ont été décernées.

Plusieurs médecins français de la même époque, plus ou moins à portée de se livrer à l'étude positive des maladies mentales, en ont fait le sujet de plusieurs dissertations plus ou moins recommandables. Tels sont MM. Dubuiffon (1), Giraudy (2), Louyer-Willermay (3), Lanoix (4), & un assez grand nombre de jeunes médecins, qui ont consacré leurs dissertations inaugurales à des traités sur l'hypocondrie & l'hystérie, la manie, la mélancolie en général, ou à quelques-unes de ses variétés, telles que la nostalgie (5), &c..., &c... ; la douleur (6), le sommeil (7), le somnambulisme (8).

A peu près dans le même temps, l'état intellectuel d'un jeune homme long-temps abandonné dans les bois (le sauvage de l'Aveyron) & retenu par l'isolement d'une vie sauvage, dans une enfance prolongée & très-voisine de l'idiotisme, a donné lieu à une suite de considérations qu'il suffit de comparer aux recherches du même genre précédemment publiées, pour voir combien, dans moins d'un siècle, la philosophie a changé, & combien les méthodes d'analyses & d'observations se sont perfectionnées. M. Itard, qui s'est plus particulièrement occupé de ce sujet de recherches, l'a suivi dans le plus grand détail, & en lui appliquant, avec une sagacité rare, les idées & les procédés d'investigations, énoncés par Condillac dans la *Logique* & son *Traité des sensations*.

Les deux Mémoires, publiés d'après cet examen (9), ne peuvent être lus avec trop d'attention par tous ceux qui attachent quelque prix à l'histoire de l'homme en général, à la médecine mentale, & à la psychologie médicale en particulier.

Nous recommandons également à leur intérêt &

(1) *Des Vésanies ou Maladies mentales*, in-8°. 1816.

(2) *Délire de la Belladone*, an 10, th. 53.

(3) *Traité des Maladies nerveuses ou vapeurs*. Paris, 1816.

(4) *Délire dans les maladies aiguës de la poitrine*, 1808, th. 49.

(5) Castelnau, 1806, th. 130.

Voyez aussi dans le même recueil les dissertations de MM. Gerbois, Lachaux-Terrin, &c.....

(6) Billon, an 11.

(7) Frain, in-8°. 169, an 11.

Ferral, in 8°. 272, an 11.

(8) Verner, 398, an 13.

Guilloto, 58, 1818. = Guillolet 1812

Gadou, 93, 1808.

(9) *De l'Education d'un jeune homme sauvage, ou des Premier développemens physiques & moraux du jeune sauvage de l'Aveyron*. Paris, 1801.

Rapport fait à S. Ex. le ministre de l'intérieur, sur les nouveaux développemens & l'état actuel du sauvage de l'Aveyron. Paris. 1807 (imprimé par ordre du Gouvernement).

à leur reconnaissance, les recherches de l'auteur, sur les moyens de rendre l'ouïe à certains sourds-muets, dont les organes ne sont pas entièrement paralysés, par une éducation spéciale, & par un exercice progressif & soutenu de ces organes (1). (*Voyez* OUIE (Organe de l'), MUETS (Sourds-muets).)

Carus, écrivain philosophe qui a publié un essai sur l'histoire de la psychologie à la fin du siècle dernier, y rapporte avec raison des faits de ce genre, que réclament la médecine morale pratique & générale, ce qui nous porte à ne pas l'oublier lui-même dans ces rapides énumérations, non-seulement par reconnaissance du souvenir qu'il a daigné nous consacrer (2), mais par cet esprit de justice & par cette estime sentie qui forment la conscience & l'honneur de l'historien.

Quelques médecins des nouvelles écoles de Montpellier & de Strasbourg ont également porté leur attention, dans leurs dissertations inaugurales, sur des questions qui tiennent à la médecine morale ou à la psychologie médicale; & l'on peut dire en outre d'une manière générale, que les situations extraordinaires, les événemens mémorables & souvent merveilleux que les temps modernes ont présentés dans une période de dix années, au milieu des agitations politiques & des grandes calamités de la guerre navale ou continentale, ont trouvé dans les médecins français, sous le rapport moral, comme sous le rapport physique, des témoins éclairés, qui en ont recueilli avec soin les circonstances les plus propres à éclairer la physiologie, & à faire partie d'une histoire naturelle de l'humanité.

D'après ce court exposé, il est évident que la portion de la médecine morale, dont les vésanies & les grandes aberrations mentales sont l'objet, a été cultivée surtout en France, avec beaucoup de développement, depuis quelques années; que des travaux nombreux lui ont été consacrés, & qu'elle s'est enrichie par une grande variété de faits & d'observations renfermées, & dans quelques écrits particuliers, & dans les collections académiques les plus estimables & les plus répandues.

Il est un autre point de vue de la médecine morale, moins spécial, beaucoup plus usuel & plus rapproché de la pratique journalière de la médecine,

(1) Ces Mémoires ont été lus à la Société de la Faculté de Médecine de Paris, & à la première classe de l'Institut royal de France. Nous en avons donné un extrait d'une certaine étendue dans le *Moniteur* de cette époque.

(2) Dans l'histoire dont nous parlons, M. Carus n'a point oublié les beaux ouvrages de Cabanis & ceux de M. Pinel. Il a également cité avec une grande bienveillance les faits que nous avons publiés nous-même sous le titre d'*Observations sur différentes maladies, à la guérison desquelles les médicamens n'ont pas contribué, suivies de réflexions physiologiques sur l'emploi médical des passions*, avec cette épigraphe :

« Non semper curenda est medicina ex materiâ medicâ & » per pharmaca. »

qui doit faire connoître les devoirs & les droits du médecin; sa morale & sa politique, les principaux changemens de l'intelligence & des passions sous l'influence des maladies, les détails les plus minutieux, les traits les plus fugitifs, les plus souvent inaperçus de la réaction du physique sur le moral, ou du moral sur le physique dans l'homme, & l'application de ces observations délicates, à la manière de traiter avec les malades, à l'art de les soulager ou de les consoler par le mouvement de leur esprit ou le caractère de leurs affections; de les faire espérer ou attendre, en un mot de les aider à guérir & même à mourir, avec le secours de cette euthanasie, dont Bacon a si bien fait sentir la nécessité & les avantages. Ce point de vue, qui comprend à lui seul la partie la plus considérable de la médecine morale, & dont nous avons cherché à montrer le développement au commencement de cet article, a beaucoup moins occupé les médecins, que la médecine mentale proprement dite, & l'on ne trouve aucun traité dont l'auteur ait cherché à le considérer dans son ensemble.

Toutefois un assez grand nombre d'ouvrages de médecine ou de philosophie peuvent être rapportés dans ces derniers temps, à ce point de vue qui nous paroît constituer la médecine morale proprement dite.

A leur tête nous placerons, & comme le chef du genre, les importantes & ingénieuses recherches de Cabanis que nous avons déjà citées, en faisant entrevoir l'influence qu'elles doivent exercer sur la direction des études philosophiques & médicales. Nous avons essayé nous-mêmes, dans une direction plus rapprochée de la pratique de l'art, & d'après des faits directement puisés dans une suite de rapports journaliers avec les malades, de développer des considérations du même ordre, en nous attachant non-seulement à décrire les maladies mentales essentielles dont le traitement ou l'observation se rencontrent si rarement dans l'exercice ordinaire de la médecine, mais en portant aussi notre attention sur des phénomènes psychologiques, qui tiennent bien plus directement à cet exercice, tels que le délire dans les maladies aiguës, l'ivresse & le narcotisme, l'influence des maladies, & surtout de certaines maladies, sur les facultés intellectuelles & sur les sensations, & l'effet de la contention d'esprit sur l'organisation. (*Voyez* dans ce Dictionnaire l'article MÉDECINE MENTALE.)

Plusieurs travaux moins étendus, & publiés sous la forme de mémoires, d'observations, de dissertations inaugurales, ont eu pour objet diverses questions appartenant à cette médecine morale usuelle & générale, dont nous cherchons ici à montrer les attributions & à tracer l'histoire.

Telles sont quelques observations que nous avons consignées dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, avec le dessein de montrer comment, dans plusieurs cas, l'effet de certaines

affections morales peut contribuer beaucoup mieux que les médicamens à la guérison de plusieurs maladies. Tels sont aussi plusieurs fragmens que nous avons consignés dans notre édition de Lavater, mais principalement la dissertation sur la nature de l'homme, un fragment assez étendu sur les passions, le traité entier de l'anatomie du visage, formant à lui seul le quatrième volume de cette édition.

Il seroit trop long, sans doute, de nommer tous les écrits du même genre qui se trouvent épars dans un assez grand nombre de traités ou de collections. Parmi les auteurs de ces écrits, qui ont le plus de droit en ce moment à notre commémoration, nous citerons seulement, & sans vouloir marquer les rangs, ceux qui sont restés présens à notre souvenir, & que nous avons cru se recommander par l'heureuse association du goût le plus pur de l'observation, avec l'esprit philosophique.

L'un des premiers dont le nom vient naturellement se placer dans nos rapides énumérations, est M. Caillot de Strasbourg, dont les médecins & les philosophes ont distingué le discours ayant pour titre : *De l'influence de la Médecine sur les facultés intellectuelles*. Nous placerons sur la même ligne, l'*Essai sur le vertige*, qui fut publié à Berlin, à la fin du siècle dernier, par le docteur Herz, dans lequel les données psychologiques sont appliquées avec beaucoup de sagacité à plusieurs points délicats & compliqués de la médecine pratique. L'histoire de la médecine morale doit également distinguer d'excellentes observations, concernant l'influence des affections de l'ame sur plusieurs maladies externes, publiées dans le dernier volume des prix de l'Académie de Chirurgie, un grand nombre d'articles du *Dictionnaire des Sciences médicales*, les réflexions placées par M. Buiffon à la fin de sa Dissertation sur la classification des phénomènes physiologiques; le Discours sur la Douleur, & la Médecine du Cœur, par M. A. Petit, chez lequel l'exercice de l'une des parties les plus pénibles & les plus sévères de la médecine n'éteignit point le goût des belles & des bonnes lettres, qui se retrouve dans la plupart de ses écrits, où l'on voudroit seulement plus de simplicité, & un style mieux approprié à la nature des sujets que l'auteur a traités.

Dans le moment où nous terminons ces considérations générales, deux dispositions de l'autorité, très-importantes, concernant la médecine morale, viennent attirer notre attention; la promotion d'un enseignement sur la médecine mentale dans la Faculté de Paris, par le conseil de l'Université, confié à M. Royer-Collard, & la formation d'une commission composée d'administrateurs & de médecins également éclairés, dans le dessein d'opérer les réformes & les perfectionnemens devenus indispensables dans le traitement des aliénés.

Ajoutons que l'un des membres de cette commission, M. Esquirol, vient de faire paroître un

Mémoire du plus grand intérêt sur l'établissement des aliénés en France, & les moyens d'améliorer cette situation.

Ce travail, que l'auteur ne présente que comme un résumé de l'ouvrage plus étendu qu'il doit incessamment publier, est le résultat de ses nombreuses recherches, de ses voyages, de tous les genres de documens & d'informations qu'il a mis en usage pour connoître l'état présent de nos institutions sanitaires, & les moyens qu'il importeroit de mettre en usage pour les perfectionner ou les rapprocher du moins de leur objet, le soulagement, & quand elle est possible, la guérison des aliénés.

M. Esquirol commence par observer d'une manière générale, que malgré la civilisation, la disposition bienveillante & le perfectionnement si réel de la société chez les peuples modernes, les personnes atteintes de maladies mentales sont traitées avec autant d'indifférence que d'inhumanité en France & dans la plupart des autres contrées de l'Europe, appuyant cette assertion des réclamations de Joseph Franck pour l'Allemagne, de Chiarruggi & d'Acquin pour l'Italie & la Savoie, de sir Bennet pour l'Angleterre, &c.

Il résulte de ces informations détaillées, qu'il n'existe en France que huit établissemens spéciaux pour le traitement des aliénés, désignés pour la plupart sous le nom de *Maisons royales de santé*.

Les autres établissemens dans lesquels on reçoit les aliénés sont les hôpitaux, les hospices, les dépôts de mendicité, les maisons de force & de correction. Dans tous ces établissemens, le sort de ces infortunés est aussi déplorable qu'il puisse l'être, & l'on peut croire à peine que le tableau des mauvais traitemens, des genres de souffrance auxquels ils sont exposés, a été tracé dans un pays civilisé.

M. Esquirol ne craint pas de faire entendre que ces abus ou inconvéniens seroient bien plus facilement prévenus & corrigés par une disposition de l'autorité, qui, en séparant les aliénés des indigens ou des malades, mais surtout des prisonniers, les réuniroit dans les établissemens spéciaux consacrés à leur traitement, savoir, dans les huit établissemens qui existent déjà, & auxquels il suffiroit d'en ajouter dix nouveaux, qui, en les supplantant de 500 mille francs, n'occasionneroient qu'une dépense de 5 millions, tandis que 72 hôpitaux spéciaux, qu'il faudroit bâtir par département, ne pourroient coûter moins de 10 millions 500 mille francs.

M. Esquirol, qui regarde avec raison un asyle pour les aliénés, non pas seulement comme un lieu de refuge & de protection, mais comme un instrument de guérison, indique avec beaucoup de soin, & d'après de longues méditations, les dispositions qu'il faut établir dans leur construction, dont le plan a été tracé par M. Lebas, architecte, & adopté en grande partie en Danemarck pour l'établissement que l'on y construit en ce moment.

(L. J. MOREAU DE LA SARTHE.)

MÉDECINE NAVALE. On désigne sous ce nom une des branches principales de la médecine publique. (*Voyez MÉDECINE PUBLIQUE.*)

La médecine navale a pour but d'appliquer à la situation difficile & dangereuse de l'homme de mer, les données les plus générales de la médecine & les connoissances particulières que l'expérience a fournies aux médecins qui ont été à portée d'examiner dans leurs principaux états les circonstances les plus remarquables de cette situation.

La médecine navale s'étend aussi à tout ce qui concerne l'acclimatement, la salubrité & l'administration médicale des colonies.

Un assez grand nombre d'ordonnances, de réglemens, de dispositions, établis par le gouvernement, ainsi que par les différentes autorités qui en émanent, ont eu pour objet la médecine navale; leur exposition fait partie d'une suite de généralités sur cette division de la médecine publique, qui ne se rattache sous aucun rapport à l'état de la société chez les Anciens, & qui a dû se former & s'accroître avec les progrès de la navigation, ou les changemens que ces progrès ont introduits dans l'économie sociale depuis le milieu du quinzième siècle, mais plus particulièrement dans le cours du dix-huitième.

La découverte, l'usage de la poudre à canon, les grandes expéditions militaires & commerciales, qui devinrent comme l'effet nécessaire de cette découverte, & des progrès toujours croissans de la navigation par le perfectionnement des sciences physiques & mathématiques, doivent faire naître la médecine navale, qui se rattachoit alors aux premiers besoins des nations civilisées. L'ordonnance de 1669, à laquelle on rapporte en France l'organisation de la marine militaire, n'indiquoit encore aucune disposition concernant cette partie de la médecine publique. Celle de 1673, rendue à Nancy le 23 septembre, huit années après l'incendie de l'hôpital civil de Brest, établit d'une manière spéciale des hôpitaux de marine, l'un à Rochefort & l'autre à Toulon, fondation qui ne concernoit en rien le service sanitaire des ports ou des vaisseaux, ni l'instruction des chirurgiens destinés à la marine.

La section VI de l'ordonnance d'août 1681, *touchant la marine*, a pour titre : *Le Chirurgien*; elle comprend les neuf articles suivans. Pag. 95.

Art. I. Dans chaque navire, même dans les vaisseaux pêcheurs faisant voyage de long cours, il y aura un ou deux chirurgiens, eu égard à la qualité des voyages & au nombre des personnes.

II. Aucun ne sera reçu pour servir en qualité de chirurgien dans les navires, qu'il n'ait été examiné & trouvé capable par deux maîtres chirurgiens, qui en donneront leur attestation.

III. Les propriétaires de navires seront tenus de fournir le coffre de chirurgien garny de drogues, onguens, médicamens & autres choses né-

cessaires pour le pansement des malades pendant le voyage, & le chirurgien, les instrumens de sa profession.

IV. Le coffre sera visité par le plus ancien maître chirurgien du lieu, & par le plus ancien apothicaire, autre néanmoins que celui qui aura fourni les drogues.

V. Les chirurgiens seront tenus de faire faire la visite de leur coffre, trois jours au moins avant que de faire voile; & les maîtres chirurgiens & apothicaires d'y procéder vingt-quatre heures après qu'ils en auront été requis; à peine de 30 livres d'amende, & les intérêts du retardement.

VI. Faisons défense aux maîtres, à peine de 50 livres d'amende, de recevoir aucun chirurgien pour servir dans leur vaisseau, sans avoir copie en bonne forme des attestations de sa capacité, & de l'état de son coffre.

VII. Enjoignons aux chirurgiens des navires, en cas qu'ils découvrent quelque maladie contagieuse, d'en avertir promptement le maître, afin d'y pourvoir, suivant l'exigence du cas.

VIII. Leur faisons défenses de rien exiger, ni recevoir des mariniers, à peine de restitution & d'amende arbitraire.

IX. Ne pourra le chirurgien quitter le vaisseau dans lequel il sera engagé, que le voyage entreprit n'ait été achevé; à peine de perte de ses gages, 100 livres d'amende, & de pareille somme d'intérêt envers le maître (1).

L'ordonnance de 1689 renfermoit des dispositions communes au service de santé de terre & de mer. (*Voy. MÉDECINE MILITAIRE.*)

Il ne paroît pas que dans le cours de près d'un siècle, aucune disposition nouvelle un peu importante, concernant la marine, ait attiré l'attention du gouvernement depuis cette époque.

L'ordonnance du 17 mars 1765 donna plus d'extension à ce qui concernoit la médecine & la chirurgie, comme on peut le voir par les titres 66, 87 & 88 de cette ordonnance, que nous croyons devoir rapporter.

TITRE LXVI.

Du chirurgien.

Art. I. Le chirurgien doit choisir ses remèdes avec beaucoup de soin, & observer qu'il n'en soit embarqué que de bonne qualité & la quantité ordinaire.

II. La visite & vérification de ces remèdes seront faites en sa présence, comme aussi de ses instrumens, par le médecin & chirurgien du port, qui certifieront l'état qui en aura été fait; le commissaire chargé du détail de l'hôpital, le contrô-

(1) Ordonnance de Louis XIV, roi de France & de Navarre, donnée à Fontainebleau le mois d'août 1681, touchant la marine.

leur & un officier du vaisseau, nommé à cet effet par le capitaine, seront présens à cette visite, après quoi les coffres seront fermés, & les clefs en seront mises entre les mains de l'écrivain, qui ne les rendra au chirurgien que lorsque le vaisseau sera sous voile.

III. Il sera tenu d'écrire journallement sur un registre coté & paraphé par l'intendant, les noms des malades, leur maladie, la conduite qu'il a tenue dans leur cure, & la dose de chaque remède qu'il donnera; ledit registre arrêté par le lieutenant chargé du détail, & par l'écrivain, auxquels il donnera connoissance de l'emploi des remèdes, sera, à la fin de la campagne, remis à l'examen du premier médecin & du chirurgien-major du port, & déposé au bureau du commissaire chargé du détail de l'hôpital.

IV. Il distribuera ses aides à un certain nombre de malades, afin qu'ils soient traités plus commodément, & les visitera lui-même, le plus souvent qu'il pourra.

V. Il aura soin que le commis du munitionnaire fournisse les rafraichissemens nécessaires & ordonnés pour les malades, & en cas qu'il y manquaît, il en avertira le lieutenant chargé du détail & l'écrivain.

VI. Il informera chaque jour le capitaine de l'état auquel se trouveront les malades & les blessés, & il l'avertira surtout des maux qui pourroient se communiquer, afin de séparer ceux qui en seront atteints.

VII. Il fera savoir de bonne heure à l'aumônier, l'état & le danger où seront les malades, afin qu'il leur donne les secours spirituels.

VIII. Lui défend Sa Majesté de rien exiger, ni recevoir des matelots & soldats malades ou blessés, à peine de destitution & de privation de ses appointemens.

IX. Pendant un combat, il se tiendra dans le fond de la cale, sans pouvoir monter en haut, pour quelque raison que ce puisse être, & il aura soin d'y disposer une place pour recevoir les blessés, & tout ce qu'il faudra pour les panser.

X. Aussitôt que le vaisseau sera arrivé dans la rade pour délarmer, l'écrivain fermera en la présence du lieutenant chargé du détail, & du chirurgien, les coffres de remèdes, & les fera transporter au magasin général, où ils seront visités par les médecin & chirurgien du port, en présence du commissaire de la marine, chargé du détail de l'hôpital, & du contrôleur; les remèdes qui se trouveront gâtés seront jetés à la mer, & les autres seront remis à l'entrepreneur des remèdes.

TITRE LXXVII.

Des hôpitaux à la suite de l'armée ou escadre.

Art. I. Il y aura un vaisseau, ou tout autre bâtiment, de grandeur convenable, pour servir

d'hôpital à la suite des escadres de Sa Majesté, composées de dix vaisseaux ou d'un moindre nombre, suivant leur destination, lequel bâtiment sera pour la navigation sous les ordres du général, & pour les approvisionnemens, sous la direction de l'intendant ou du commissaire embarqué à la suite de l'armée ou escadre.

II. Dans le bâtiment choisi pour servir d'hôpital, il doit être observé que les ponts soient hauts & les sabords bien ouverts. Il n'y aura point de canon dans l'entrepont ni sous les gaillards, lesquels seront réunis pour coucher l'équipage, afin que tout l'entrepont soit réservé aux malades, sans qu'il y soit ménagé de sainte-barbe; les câbles se vireront sur le second pont; les cadres ou lits des malades seront rangés à côté les uns des autres, avec un espace convenable; une toile ou rideau enveloppera le poste des gens atteints de maladies contagieuses, & ils seront séparés des autres malades, comme ceux-ci le seront des convalescens; il sera fait plusieurs ventouses ou soupiraux, le long du bord, à fleur de dessous du pont supérieur; ils pourront être fermés par de petits sabords; cependant on fera usage de tous les moyens les plus praticables & les moins dangereux aux malades, pour purifier & renouveler l'air de leur poste, & à cet effet on se servira de ventilateurs pour porter quelques parfums dans l'entrepont, ou un air frais, & des tuyaux aériens pratiqués dans les cheminées ou autres pour établir la circulation de l'air; ce bâtiment aura nécessairement un robinet dans la cale, & une pompe en avant; il sera tenu dans la plus grande propreté possible.

III. Il y aura dans l'hôpital, un aumônier, un écrivain, un médecin & un chirurgien-major: à l'égard des autres chirurgiens & apothicaires, le nombre en sera réglé relativement à la grandeur du bâtiment.

IV. Cet hôpital sera pourvu des instrumens & autres choses nécessaires pour la chirurgie & pharmacie, comme aussi de médicamens, vieux linges, chemises, draps, matelas, traversins, couvertures, pour autant de malades qu'il sera possible d'y placer, & généralement de tout ce qui concerne la préparation des viandes & alimens des malades & blessés, & de tout ce qui est à leur usage.

V. Défend expressément Sa Majesté, à tous ceux qui sont préposés pour le soin & à la garde des malades, comme à toutes autres personnes embarquées sur les vaisseaux servant d'hôpital, & sur tous autres vaisseaux, de se servir en aucune sorte pour leur propre usage, des meubles & effets destinés aux malades, sous peine de perdre pour la première fois un mois de leurs appointemens ou solde; & fait Sa Majesté la même défense & sous la même peine aux chirurgiens d'en prêter à qui que ce soit.

VI. Les vivres & rafraichissemens seront fournis

par le 'munitionnaire de la marine, aux malades & aux blessés, faisant le traité passé avec lui.

VII. Le commandant du vaisseau servant d'hôpital, fera très-attentif sous voile aux signaux qui pourront lui être faits pour recevoir des malades, & il fera soigneusement ceux de convalescence aux vaisseaux qui auront des gens d'équipage à reprendre. Il portera une grande attention à la manœuvre particulière, & à ne se point séparer de l'armée.

TITRE LXXXVIII.

Du médecin de l'hôpital à la suite de l'armée.

Art. I. Le médecin qui servira à la suite de l'armée navale, visitera avant son départ, avec le médecin & le chirurgien-major du port, en présence du commissaire de l'hôpital & du contrôleur du port, les coffres des drogues & remèdes qui seront embarqués dans les vaisseaux servant d'hôpitaux, aura soin qu'ils soient de bonne qualité & qu'il y en ait la quantité ordonnée, & que les lits, linges & tous les ustensiles & rafraichissemens nécessaires, soient embarqués suivant l'inventaire, dont il lui sera remis un double.

II. Il empêchera, pendant la campagne, qu'il ne soit fait aucune dissipation des remèdes & rafraichissemens; rendra compte au commandant & à l'intendant ou commissaire embarqué, du nombre de malades & de blessés qui seront mis dans les hôpitaux; de la qualité de leurs maladies & blessures; il arrêtera toutes les semaines avec l'officier chargé du détail & l'écrivain, la consommation des remèdes & rafraichissemens.

III. Il aura les mêmes soins & fonctions dans les hôpitaux à la suite de l'armée, ou ceux qu'on pourroit former à terre dans les relâches, que le médecin entretenu dans l'hôpital établi dans le port (1).

D'après la lecture de ces articles, il est évident que l'on ne s'étoit point encore occupé d'un enseignement uniforme & public, pour les médecins destinés au service de la marine.

Un réglemeut plus spécial & approprié avec plus de détails & de lumières aux besoins de la marine dans ce qui concerne la médecine, eut pour objet l'organisation régulière des écoles des grands ports où elles étoient établies; réglemeut dans lequel on trouve une disposition qui établit différens moyens d'émulation, tels que des distributions de médailles, & le concours pour l'avancement dans le service, indépendamment de toute autre considération.

D'autres réglemens moins étendus eurent pour objet différens points d'hygiène navale.

Si l'on parcourt à une époque plus récente, les divers actes du gouvernement concernant la ma-

rine en France, on y reconnoit plusieurs arrêtés qui ont plus ou moins contribué au perfectionnement de cette partie du service; l'arrêté du 2 floréal an II, par exemple, déterminâ une direction plus centrale, plus uniforme, dans le service, par la création d'un comité de salubrité.

Pour compléter ces vues générales, nous devrions nous livrer à quelques vues sur les améliorations les plus importantes, dont la médecine navale est susceptible, sur les rapports, la connexion de ces améliorations, avec l'état présent des sciences physiques, & les besoins de l'homme de mer, des navigateurs & des colons divers, chez les peuples modernes. Il nous importeroit aussi de comparer cette grande division de la médecine publique, chez les différens peuples, dont les gouvernemens donneront d'autant plus d'attention aux institutions & aux lois qui en font l'objet, qu'ils attachent plus de prix au bonheur, à la vie des hommes, & aux idées à la fois exactes & généreuses qui servent de base à l'économie sociale; mais un plus grand espace & des renseignements plus étendus nous seroient nécessaires pour traiter ces grandes questions, auxquelles nous chercherons à n'être pas tout-à-fait étrangers dans les articles NAVALE (hygiène), NAVIGATEURS (maladies des), NAUTIQUE (médecine), MER (hommes de); titres divers sous lesquels plusieurs ouvrages estimables ont été publiés à différentes époques.

La médecine navale proprement dite devoit avoir essentiellement pour objet dans ses diverses parties, l'étude du mode d'organisation le plus favorable aux habitudes de la navigation, des effets de ces habitudes sur les différentes parties & les différentes fonctions du corps humain; les moyens de rendre ce genre de vie moins insalubre, & les maladies auxquelles il expose le plus les hommes qui s'y trouvent livrés, non-seulement à bord des vaisseaux, mais aussi, mais en outre dans les lieux de débarquement & de séjour, où les navigateurs sont trop souvent obligés de s'arrêter, pour ne pas compter leur influence parmi les chances d'insalubrité & de danger auxquelles ils sont le plus exposés.

Nous ne connoissons aucun ouvrage dans lequel la médecine navale ait été considérée sous ce point de vue. Ramazzini, qui n'a point oublié cette profession dans son *Traité sur les maladies des artisans*, ne lui a consacré qu'un chapitre assez court, qui se borne à quelques généralités. L'auteur remarque avec raison qu'avant la découverte de la boussole, la navigation étoit plus insalubre dans plusieurs de ses parties, puisque les pilotes étoient continuellement obligés, pendant la nuit, d'avoir les yeux fixés sur la petite ourse pour connoître leur chemin; mais il auroit pu ajouter que d'une autre part, & par l'effet de cette découverte de la boussole, d'autres dangers, d'autres maladies, se sont développés avec les progrès de la navigation dans les voyages de long cours, & dans les expéditions commerciales ou militaires.

(1) Ordonnance du Roi, concernant la marine, du 25 mars 1765. Paris, de l'Imprimerie royale.

Du reste, Ramazzini a montré autant de justesse d'esprit que de philanthropie, en donnant une attention toute particulière aux dangers de tout genre & aux causes variées d'insalubrité, qui menacent continuellement la santé & la vie des rameurs & des matelots, lorsque des chefs sans humanité ou sans lumière, n'éloignent pas de ce genre de vie, par une prévoyance éclairée, les causes d'insalubrité qui n'en sont pas tout-à-fait inséparables.

Malgré les progrès de la navigation dans le quinzième & le seizième siècle, il ne paroît pas qu'aucun médecin se soit particulièrement occupé de la médecine navale. Nous voyons seulement dans l'ouvrage de Jean de Vigo, publié en 1526, que l'auteur en a consacré un chapitre à quelques considérations sur les fièvres qui attaquent les marins.

Un peu plus tard, Glauber publia un petit traité ayant pour titre : *De Consolatione navigantium*, dans lequel on trouve l'idée heureuse & féconde, qui fut réalisée dans la suite par Cook, d'embarquer de l'extrait de bière pour préparer cette boisson à bord des vaisseaux.

Dans la seconde moitié du dix-septième siècle & dans la première moitié du dix-huitième, un assez grand nombre de traités & de dissertations inaugurales ont eu pour objet des parties plus ou moins étendues de la médecine nautique. Ainsi Cockburne, estimé & cité par Haller (1), donna en 1697 son *Traité sur la nature, les causes & la cure des maladies des gens de mer*.

Le même auteur donna aussi en 1701, une dissertation ayant pour titre : *De Morbis navigatorum*.

L'école de Stahl ne fut pas tout-à-fait étrangère à des études semblables, & on lui doit une dissertation estimée sur la médecine des marins (*de Morbis nauticis*), publiée en 1705.

L'école de Linné donna plus d'étendue à cette même étude, & l'excellent *Recueil des Aménités académiques* contient plusieurs dissertations sur différens points de la médecine ou de l'hygiène nautique (2).

Vater, Chirac, Buchner & plusieurs autres médecins donnèrent, dans la même période, quelques écrits assez peu importans, & il faut aller jusqu'à Morougues & Duhamel, du moins en France, pour trouver des vues & des aperçus sur la médecine navale, qui méritent d'être consultés; Morougues donna ses observations sur la corruption de l'air des vaisseaux, dans le premier volume des *Savans étrangers de l'Académie des sciences*. L'ou-

vrage de Duhamel a pour titre : *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux*, 1759. Il est rempli de vues ingénieuses en pratique, & de résultats éminemment tirés de l'expérience & de l'observation.

L'auteur, dès l'année 1752, avoit donné, au nom de l'Académie & sur la demande de M. de Maurepas, alors ministre de la marine, un excellent rapport sur le choix d'une étuve propre à courber les bordages des vaisseaux; travail qui fut suivi de plusieurs autres du même genre, & dont l'utilité fit créer, en sa faveur, une place d'inspecteur de la marine.

Chargé de ces importantes fonctions, Duhamel dirigea long-temps des travaux dans le port.

« Les vaisseaux construits suivant ses vues, dit Vicq-d'Azyr, étoient pour lui l'objet du plus vif intérêt : lorsqu'ils étoient maltraités par la tempête, ou subjugués par les ennemis de l'Etat, il les regrettoit, non-seulement comme citoyen, mais encore parce qu'ils étoient en quelque sorte son ouvrage; & M. Duhamel étoit l'homme de France, qu'une guerre maritime inquiétoit le plus. Avec quel plaisir il auroit été témoin de cette paix qui fera durable, parce qu'elle ne succède pas à d'injustes entreprises, à des déprédations barbares, & surtout parce qu'on doit la regarder comme le repos de plusieurs puissances, toutes intéressées à ce qu'elle ne soit troublée par aucune! »

L'ouvrage que nous venons de citer est justement regardé comme le premier ouvrage élémentaire qui ait été publié sur l'art de conserver la santé des matelots. L'auteur, suivant son biographe, a démontré que les maux si souvent attribués à l'atmosphère de la mer, ont leur source dans le vaisseau lui-même (1). Il y a fait placer des ventilateurs, dont il a étendu l'usage au renouvellement de l'air dans les hôpitaux (2), & il a fait connoître les dangers de la coutume où l'on est d'embarquer une grande quantité d'animaux qui nuisent, qui infectent en même temps, & de porter ainsi tous les inconvéniens du luxe & de la bonne chère dans une demeure étroite, plus resserrée encore par les besoins de ses habitans que par ses propres limites, & dans laquelle tout retrace à l'homme la nécessité d'être économe, frugal & vigilant.

Huxham, sans avoir écrit d'une manière spéciale sur la médecine nautique, a donné d'utiles observations sur la saignée dans la plupart des maladies fébriles & en apparence inflammatoires

(1) Il a fait un nouveau règlement pour l'instruction des chirurgiens de la marine, & il a rétabli l'émulation parmi eux.

(2) M. Duhamel est le premier qui ait établi des ventilateurs en France dans quelques hôpitaux. Il a aussi fait pratiquer des ouvertures dans la partie la plus élevée des salles, où il faisoit placer un poêle : ainsi l'air dilaté par la chaleur circuloit plus librement.

(1) *Bibliothèque de Médecine pratique*, tom. IV, pag. 197.

(2) Dans le volume V, *Diff. de Morbis expeditionis classicae*, 1756.

Dans le volume VIII, *Morbi Nautarum Indiae*, &c.

des marins, sur le danger de la saignée dans le traitement d'une péripneumonie qu'il eut occasion d'observer, & à laquelle les marins sont exposés, lorsqu'après avoir séjourné dans les climats chauds, ils reviennent en Europe dans des saisons froides & humides.

L'ouvrage de Rouppe, *de Morbis navigantium*, est un des plus étendus & des plus estimés (1).

On n'attache pas moins de prix au *Traité du scorbut*, par Lind, aux excellentes observations du même auteur sur les *maladies des Européens dans les pays chauds*, à son instruction pour conserver la santé des équipages, & à ses Mémoires sur la contagion & sur les fièvres, dont Fouquet de Montpellier a donné la traduction.

Poissonnier-Desperrières fit paroître de 1767 à 1771, des observations sur les maladies des gens de mer en général, & sur les avantages du régime végétal (2) en mer; travail qui annonce sans doute des vues, des intentions estimables, mais qui ne paroît pas avoir le degré de mérite & d'importance qu'on lui attribue dans le Recueil de la Société royale de médecine, dont l'historien ne craint pas d'accorder à l'auteur une sorte d'initiative dans les précautions ordonnées & dirigées avec tant de succès par le célèbre Cook pour assurer la santé de ses équipages.

Cook, l'immortel Cook, ne se borna point à l'application de quelques données scientifiques & théoriques à l'hygiène navale; il y joignit toutes les ressources d'une ame forte, d'un esprit attentif, d'une surveillance continue, aux moindres détails du régime physique & moral de son équipage. « Il a été près de trois années en mer, dit un de ses panégyristes, & n'a perdu que peu d'hommes. Ses soins paternels & son génie ont trouvé des moyens nouveaux de conserver la santé de ses équipages. Il a montré à l'Europe, & par des essais réitérés, qu'on peut dans un voyage de long cours, malgré la rigueur des climats & leurs alternatives subites & dangereuses, conserver les hommes avec une égale probabilité, & presque comme dans leurs foyers. Il a rendu compte de ses moyens à la Société royale de Londres, & il a mérité une médaille d'or qui devient une couronne civique. »

Les discours de Pringle qui ont eu pour objet de donner un compte & une explication détaillée de cette conduite de Cook, sont devenus comme inséparables de son voyage, & les lords de l'amirauté en ordonnèrent également l'impression.

L'auteur commence par observer dans ce discours,

(1) *De Morbis navigantium*. Lugd. Bat. 1764, in-8°.

(2) Desperrières vouloit faire adopter exclusivement le régime végétal à bord des vaisseaux, afin de diminuer le nombre & la gravité des maladies. L'équipage de la *Belle-Poule*, qui fut soumis à ce régime, eut, à la vérité, très-peu de malades dans une longue expédition, mais tous ses hommes étoient d'une maigreur & d'une foiblesse qui ne montrait pas sous un jour favorable les résultats de cette grande expérience.

que les premiers voyages entrepris par la compagnie des Indes en Asie, ont été si meurtriers que, « suivant la remarque d'un physicien qui vivoit dans ce temps-là, c'est-à-dire, au commencement du siècle dernier, en 20 ans, il étoit mort 10,000 matelots du scorbut seul; mais, sans chercher des époques aussi reculées, l'expédition de l'amiral Anson en fournit de nos jours un exemple trop mémorable pour être oublié. Du détroit de Lemaire jusqu'à l'île de Jean Fernandez, le *Centurion* perdit seul 200 hommes, & cette scène affreuse ne finit pas là, puisqu'il y a eu un vaisseau, qui contenoit lui seul les restes de l'équipage, perdit pendant quelque temps 8 à 10 matelots par jour. Enfin, dans un voyage de deux ans, l'amiral Anson avoit vu périr les quatre cinquièmes de ses compagnons. Il est vrai que le docteur Mead, qui vivoit alors, avoit conclu d'après le journal des chirurgiens, qu'il s'étoit mêlé une fièvre putride contagieuse au scorbut; & en effet, comme l'observe M. Pringle, le vaisseau de cet amiral étoit si chargé pendant son voyage, qu'il étoit impossible d'ouvrir les écoutilles, à moins que ce ne fût dans le temps le plus calme. » (Vicq-d'Azyr, *Éloge historique de Pringle*.)

Cook avoit pris à bord de ses vaisseaux une certaine provision de *sourcrot*, dont il tira des avantages que la théorie de Pringle sur les causes du scorbut ne paroît pas bien expliquer. Le même auteur est plus heureux en rendant compte des effets salutaires de la *drèche*, & des liqueurs qui contiennent de l'acide carbonique. Il loue avec raison les soins que Cook s'est donné pour que ses matelots changeassent à propos d'habits, & qu'ils fussent toujours aussi sèchement qu'il est possible; & il remarque que le scorbut sur terre est endémique dans les pays dont l'atmosphère froide & humide n'est point balayée par les vents.

Le scorbut avoit d'abord attiré toute l'attention des médecins qui s'occupèrent de la médecine navale. Une autre maladie, la fièvre jaune, qui se montra souvent avec le caractère de ces épidémies & de ces contagions désastreuses, dont l'apparition fait époque dans l'histoire des peuples, devint à son tour le sujet d'un grand nombre de recherches & d'observations.

Poupé-Desportes, qu'on doit compter parmi les auteurs qui s'engagèrent dans cette carrière, donna son ouvrage en 1764 (1). Un grand nombre d'écrits ont été publiés en Angleterre sur la même maladie. Il seroit trop long d'en donner la nomenclature, & nous nous bornerons à remarquer d'une manière générale, que MM. Devèze, Caillot, Delmas, se sont placés en France au premier rang des auteurs qui ont fait de cette fièvre redoutable le sujet de leurs observations. Dans la même

(1) *Histoire de Saint-Domingue*, que l'on estime pour de bonnes observations sur la fièvre jaune.



